U d'/of OTTAWA
39003002502036

NOUVELLES

ET

FANTAISIES HUMORISTIQUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les lois pénales de la France, en toutes matières et devant toutes les juridictions, exposées dans leur ordre naturel, avec leurs motifs, 2 vol. grand in-8°, de 1,655 pages. — Paris, Cosse et Marchal, 1868.

Notice sur les bibliothèques aveyronnaises-mouton, suivie du Catalogue de ces Bibliothèques. — Paris, *Librairie générale*, 72, boulevard Haussmann.

Ce sont des bibliothèques ambulantes, qu'on fait circuler sans frais et qui résolvent d'une manière très simple le problème de la bibliothèque populaire.

Ce système, qui fonctionne avec avantage dans le département de l'Aveyron, a valu à l'auteur une médaille de bronze à l'Exposition universelle de 1867.

SEP 1 8 1972

MÉRINOS
(Eugène Mouton)

Nouvelles

ET

Fantaisies Humoristiques

PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
72, BOULEVARD HAUSSMANN ET RUE DU HAVRE
MDCCCLXXII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2367
.M84N6
1872a

LE CANOT DE L'AMIRAL.

Perfide comme l'onde !

A l'époque où l'escadre de l'amiral Le Prédour était devant Buénos-Ayres pour régler la fameuse affaire de la Plata, je me trouvais moi-même dans cette ville, et j'y avais rencontré un de mes amis d'enfance, lieutenant de vaisseau à bord de la frégate *la Junon*, portant pavillon amiral et mouillée à deux lieues au large de Buénos-Ayres.

Mon ami m'avait invité plusieurs fois à venir dîner avec lui à bord de *la Junon*, et diverses circonstances m'avaient jusque-là empêché d'accepter, lorsqu'un jour—c'était le 23 septembre 1851, il m'en souviendra toute ma vie, — m'ayant rencontré vers une heure, il renouvela son invitation : je ne demandais pas mieux, et il fut convenu qu'à trois heures nous nous retrouverions à l'embarcadère.

Je rentrai chez moi pour prendre une valise où je mis des effets de rechange, du linge de nuit et des ustensiles de toilette : je devais coucher à bord, en effet, et il fallait prévoir, indépendamment du cas où quelque lame me mouillerait de la tête aux pieds, celui où le commandant me ferait l'honneur, le lendemain, de me re-

tenir à déjeuner. Je pris de plus un paletot pour me garantir du froid et un manteau imperméable pour m'abriter de la pluie.

Ainsi équipé, et après avoir mis à ma tenue tout le soin et toute la correction possibles, je consultai ma montre et je vis qu'il n'était encore que deux heures, ce qui m'impatienta comme si j'eusse été un enfant.

Cette visite à bord d'un bâtiment de guerre était pour moi plus qu'un plaisir. Dès mon enfance, comme tant de gens qui n'ont vu la mer que dans les romans ou dans les tableaux, je m'étais passionné pour la vie maritime; et sans la sévérité trois fois bénie des examinateurs qui me refusèrent l'entrée de l'École navale, je me serais laucé avec enthousiasme dans une carrière où, sans aucun doute, j'aurais trouvé plus d'une désillusion.

Ma traversée du Havre à Buénos-Ayres, sur un navire chargé de mules, avec quelques émigrants allemands pour toute compagnie, n'avait pas suffi pour me désenchanter. Toutes les déceptions auxquelles je m'étais heurté vingt fois le jour pendant deux mois de cette vie monotone, je les avais mises sur le compte du commerce en général, qui, me disais-je, vulgarise tout, et de notre capitaine en particulier, honnête homme, bon marin, mais qui en dehors de ces qualités n'en avait pas d'autres.

J'allais pour la première fois de ma vie mettre le pied sur un vaisseau de guerre : là je verrais, dans toute sa majesté et dans toute sa formidable poésie, cette vie maritime dont je ne connaissais que le rêve; enfin et surtout, j'allais voir de près, sur mer, à leur bord, c'est-à-dire sur leur domaine et dans tout l'appareil de leur puissance, ces officiers de marine dont la dignité et la distinction suprême m'avaient toujours si vivement frappé.

Aussi avouerai-je qu'au moment de faire mon début dans ce monde à part dont les hommes m'apparaissaient revêtus d'un grand prestige, je m'inquiétais fort de ce que je pourrais dire et faire pour ne pas me montrer trop au-dessous d'eux. Si c'était une petite faiblesse d'amour-propre, elle eût été bien pardonnable,

mais en âme et conscience je crois qu'il n'y avait là de ma part que ce rehaussement de dignité qu'on éprouve devant des personnes auxquelles on serait fier de ressembler.

C'est ainsi que le cours de mes idées, parti de cette circonstance bien vulgaire d'une invitation à dîner à bord d'un bâtiment de l'État, s'était grossi de tous mes souvenirs d'enfance, de mes enthousiasmes de jeunesse, de mes sentiments d'admiration pour les marins, de ma sollicitude pour mon propre personnage, et que ce dîner s'annonçait comme devant prendre dans ma vie les proportions d'un véritable événement.

Et c'est ce qui arriva, mais autrement que je ne pensais.

Quoi qu'il en soit, toutes mes facultés, et particulièrement l'attention et la mémoire, s'étaient élevées à une intensité de puissance que je n'ai plus jamais retrouvée dans aucune autre circonstance de ma vie, et c'est à cette disposition d'esprit que je crois pouvoir attribuer la précision incroyable et la lucidité singulière de mes perceptions et de mes souvenirs au milieu de ce déchaînement inattendu d'où ma raison comme ma vie ne me semblent avoir échappé que par miracle. Après plus de vingt années, il n'est pas un détail des événements, pas une parole, pas un geste, pas un pli de visage des auteurs de ce drame, que je ne voie et que je n'entende comme si c'était d'hier.

Je me dirigeai vers l'embarcadère. Je vis venir de loin un groupe de quatre ou cinq personnes parmi lesquelles je reconnus mon ami, et qui s'y rendaient de leur côté. Le canot de l'amiral, une embarcation toute blanche, avec seize matelots et un patron, se balançait le long du quai. Le groupe que j'avais aperçu arriva près de moi; mon ami s'en détacha, et me prenant par la main, me présenta successivement un chirurgien, un enseigne, un aide-commissaire et un aspirant; puis il me présenta à un cinquième personnage, capitaine de frégate.

— Où est le commandant? demanda ce dernier.

— Il arrive là-bas en causant avec le capitaine de port.

Je profitai de ce temps pour examiner mes compagnons de voyage.

Le chirurgien était un petit homme replet, avec une grosse figure rouge, un collier de barbe roussâtre coupée très court, et l'air souriant.

L'enseigne était grand, élancé, légèrement voûté, très blanc de peau, portant longs ses cheveux et ses favoris bruns; de grands yeux bleus lui donnaient une beauté très expressive, quoique ses traits ne fussent pas réguliers.

Le commissaire répondait assez bien à l'idée que je m'étais faite de cette classe à part dans l'administration : petit, maigre, l'air spirituel et distingué, mais n'ayant pas ce je ne sais quoi de l'officier de marine.

Quant à l'aspirant, c'était un enfant de dix-huit ans au plus, beau comme le jour, blond et rose, au point qu'en toute autre circonstance on l'aurait pris pour une femme déguisée. Sur son charmant visage il y avait tant de jeunesse et tant de gaieté que je ne pouvais m'empêcher de sourire en le regardant.

Le capitaine de frégate me parut devoir être, de tous les marins réunis sous mes yeux, le plus remarquable dans sa profession, si j'en jugeais d'après ce qu'il était comme homme. Il était saisissant, je ne puis pas mieux dire : un de ces hommes qui, par la profonde originalité de leur aspect, échappent à toute classification connue. Tout en longueur, tout dégingandé, et ses grands os semblaient tellement disloqués, qu'il ne répétait pas deux fois de suite le même geste de la même façon. Mais la tête, par son expression surhumaine, dominait et semblait maîtriser l'irrégularité du reste de la personne : l'âme y parlait si clairement, que chaque pli du visage, chaque regard, annonçait et expliquait les mouvements du corps. Je n'ai jamais vu deux yeux comme ceux-

là : ils n'étaient pas du tout perçants ni brillants; ils n'étaient ni gris, ni verts, ni noirs, ni bleus : deux antres, — telle est la seule comparaison qui puisse donner une idée de la profondeur de ce regard.

Après quelques minutes d'attente, nous vîmes arriver le commandant :

— Suis-je en retard? dit-il.

Le capitaine de frégate tira sa montre et dit :

— Trois heures juste.

— Eh bien, embarquons.

Les matelots levèrent droit leurs avirons, le commandant et le capitaine de frégate s'assirent au fond; le chirurgien, l'enseigne et le commissaire, à droite; mon ami, l'aspirant et moi, à gauche; le patron se mit à la barre, on borda les avirons, et nous partîmes, glissant ou plutôt volant sur l'eau.

Le commandant, gros personnage à figure massive et digne, âgé d'une cinquantaine d'années, absolument dépourvu d'idéal, paraissait être un de ces hommes « de service » admirables pour commander en sous-ordre, mais hors d'état de s'élever au-delà d'une certaine hauteur dans les circonstances difficiles.

Le canot filait comme un trait le long de la jetée. La mer moutonnait, et plus nous avancions vers le large, plus le mouvement de l'embarcation s'accentuait.

— Eh bien! me dit mon ami, commences-tu à avoir le mal de mer?

— Pas du tout, je trouve au contraire ce balancement fort agréable, et si c'était toujours comme cela...

— Ce n'est pas toujours comme cela, me dit-il, et si tu n'as pas le cœur ferme, je crains que tu ne payes ton tribut lorsque nous aurons débouqué.

— Débouqué? qu'est-ce que c'est que ça? répondis-je en riant.

— Dépassé l'extrémité de la jetée qui nous garantit encore du vent et des lames du large.

Nous étions près de dépasser la jetée. Le commandant se retourna vers le patron, qui était debout, et lui dit :

— La mer est forte au large?

— Oui, mon commandant, très forte : elle est mauvaise, mauvaise!

— Le capitaine de port m'a dit que nous allions danser. Il m'engageait même à ne pas partir, dit-il au capitaine de frégate; mais j'ai affaire à bord ce soir : il faut absolument que je finisse mon rapport sur...

— Un rapport! répliqua le capitaine de frégate avec une nuance d'ironie et d'amertume. Ah! c'est différent!

Et il jeta un regard de supériorité sur son chef, puis leva la tête, examina un instant l'état du ciel, et ne dit plus mot.

Les flots grossissaient de minute en minute; nous avancions toujours à la rame; enfin nous allions dépasser l'extrémité de la jetée. Sur un signal du patron, les avirons furent rentrés, la voile s'éleva le long du mât et les matelots se croisèrent les bras.

— Mets ton paletot, leur dit le commandant.

Et tous se couvrirent de leur veste, se boutonnèrent et enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs yeux.

Tous ces messieurs mirent leurs par-dessus et je m'apprêtais à faire comme eux, lorsque le canot fit un bond si violent de l'avant à l'arrière et se coucha en même temps si fort que je m'accrochai instinctivement au bras de mon ami.

Je reçus en même temps dans le dos un coup de mer dont une bonne quantité m'entra dans le collet, et j'entendis mon ami, qui s'était levé sans s'inquiéter de ma mésaventure, — ce qui me surprit, — dire à mi-voix, en regardant au large :

— Ah! mon Dieu!

Et il se rassit sans paraître seulement se souvenir que j'étais là.

Le canot, changeant un peu de direction, fit un nouveau bond encore plus violent, et franchissant une lame qui me sembla haute de vingt ou trente pieds au moins, se trouva lancé au milieu d'une mer tellement épouvantable, que toutes mes idées sur ce qu'on appelle dans les livres une tempête firent place à un étonnement plus grand peut-être encore que ma terreur.

Rien dans mes sensations ni dans mes souvenirs passés ne me donnait le moindre terme de comparaison auquel je pusse même essayer de rapporter mes sensations présentes. Il n'y a rien, ni dans le monde réel où j'avais vécu jusque-là, ni dans les descriptions ou les tableaux que j'avais vus, qui en donne une idée; et cette mer elle-même, que je venais de traverser pour venir d'Europe, ne ressemblait pas plus à ce que je voyais qu'un brin d'herbe ne ressemble à un palmier.

Jamais coup de théâtre ne fut plus subit et plus effrayant que celui-là : en deux bonds le canot nous avait fait sauter d'une sécurité entière à une mort certaine. Cinq minutes.

Personne ne disait mot. La tête enfoncée dans le collet, chacun s'accrochait de son mieux au banc ou au bordage.

Je promenai mon regard sur mes compagnons de voyage. Le plus habile et le plus malveillant des observateurs n'aurait pu surprendre en eux un mouvement ou un pli de visage. J'interrogeais leurs physionomies avec l'angoisse affreuse, mais aussi avec la clairvoyance désespérée du condamné qui cherche à deviner son arrêt, et je ne découvrais rien de changé dans ces figures que si peu de temps auparavant je venais d'analyser avec tout le calme du philosophe et toute l'aisance de l'homme du monde.

Maintenant, jeté sans transition au milieu de cette épouvantable tempête, lorsque je voyais ces montagnes d'eau s'élever, se gonfler, se ruer les unes contre les autres, s'entre-détruire, disparaître en creusant un gouffre, et de nouveau surgir encore, de plus en plus énormes, de plus en plus furieuses, je perdais par moments le sentiment de ma propre existence. Toute idée de salut, de vie

même, était si absolument incompatible avec la position où nous nous trouvions, que si je n'avais pas vu devant mes yeux les visages calmes et pleins de vie de mes compagnons de voyage, je me serais cru fou.

Le commandant, sans se départir, au reste, du calme le plus parfait, se tourna à demi vers le patron en lui disant :

— Mollis un peu; le canot fatigue beaucoup.

Le patron ne bougea pas.

— Eh bien, dit vivement le commandant, tu n'as pas entendu?

— Faites excuse, mon commandant, j'ai entendu.

Le commandant devint tout rouge, serra les poings et ouvrit la bouche pour parler : le patron continua :

— Si vous voulez, je vais mollir : mais je connais l'embarcation, et si je fais ça, nous chavirerons.

Puis il ajouta, mais du ton le plus tranquille, avec ces inflexions traînantes et cadencées de l'accent breton :

— Faut-il mollir, mon commandant?

Et il changea de position, se disposant à appuyer sur la barre.

Le commandant prit un air de dignité offensée qui se dissipa presque aussitôt, et sa pose ne pouvant se prolonger qu'à la condition de réitérer l'ordre de mollir, il feignit de s'apercevoir que le troisième bouton de son paletot était défait, et il se mit, avec une affectation puérile, à le boutonner comme si le salut du canot avait dépendu de cette importante opération. Puis il se ramassa sur lui-même, enfonça sa casquette, rabattit son capuchon par-dessus.

Mais il ne répéta point son ordre au patron, et depuis cet instant on n'entendit plus sa voix et on ne vit plus son visage.

A ce moment le capitaine de frégate se dressa tout debout; et

après avoir tourné lentement la tête pour examiner l'état du ciel et de la mer, il l'inclina un instant, laissa tomber un regard d'une expression indéfinissable sur le commandant, puis il se retourna, s'agenouilla à demi sur le banc en appuyant ses mains au dossier, — et il regarda le patron!

Je ne pouvais voir que les yeux de celui-ci; quant au capitaine de frégate, placé comme j'étais, je ne le voyais qu'à profil perdu.

Il était enveloppé dans un immense manteau de drap plaqué tout le long de son corps du côté du vent et flottant du côté opposé comme un vaste et lourd drapeau noir doublé de rouge. Son visage osseux et pointu, son cou blanc et maigre s'allongeant et se dressant au-dessus de cette masse de draperies agitée furieusement, empruntaient encore un caractère plus fantastique à la silhouette aiguë d'un tricorne couvert de toile cirée dont il était coiffé. Il ne dit pas un mot au patron, mais au mouvement qu'il fit, je vis qu'il le regardait de la tête aux pieds.

Je vis, oui, *je vis* ce long et puissant regard pénétrer dans l'âme du matelot, qui baissa les paupières, ouvrit les narines et rejeta légèrement la tête en arrière comme sous l'action d'une puissance supérieure.

Le capitaine de frégate se rassit, ramena les plis de son manteau, et baissant la tête, parut se plonger dans une profonde méditation.

Quant au patron, soit que je ne l'eusse pas assez observé jusque-là, soit que le regard du capitaine l'eût réellement transfiguré, je ne le reconnaissais plus. Sa cravate dénouée, sa chemise ouverte, laissaient voir sa poitrine et son cou, qui avait cette saillie de la pomme d'Adam, caractéristique des hommes vigoureux.

La bourrasque lui avait emporté son chapeau; ses cheveux blonds cendrés flottaient au vent; il était debout, une main sur la barre, l'autre crispée au bordage. Les sourcils froncés, les lèvres serrées, il tendait en avant, avec un air de défi et de menace, sa tête, dont la beauté sauvage réunissait, au plus haut point d'in-

tensité, les traits énergiques et violents de la race bretonne. On voyait que, sous l'apparence de l'immobilité, cet homme combattait.

Tel il était, tel je l'ai revu bien souvent, dans des souvenirs presque aussi vivants que la réalité même : debout, menaçant, beau comme un demi-dieu, s'élevant et s'abaissant tour à tour avec moi sur la crête écumante ou dans les abîmes profonds de cette mer où nous allions nous engloutir !

L'embarcation, couchée sur le flanc du côté où je me trouvais, courait dans des sortes de vallées creusées entre deux montagnes d'eau; lorsque nous étions au fond, les pentes, par un effet de perspective que tout le monde a pu observer lorsqu'on se trouve au bas d'un chemin très incliné, paraissaient un plan perpendiculaire, de sorte qu'il me semblait être entre deux murailles d'eau dont la hauteur dépassait de beaucoup celle de notre mât.

Chaque fois que nous nous trouvions dans cette position, je croyais voir ces deux murailles s'abattre et se refermer sur nous : mais quelques secondes se passaient, nous nous trouvions portés sur la crête de la lame, et je voyais à droite et à gauche de l'embarcation deux pentes au fond desquelles se creusait un gouffre. Nous y descendions, mais beaucoup moins vite que je ne l'aurais cru.

Au milieu de mon trouble et de mon épouvante, je vis très bien que, malgré leur agitation furieuse, les mouvements des lames obéissaient à une certaine régularité, et je fus surtout frappé d'un détail particulier : c'est que ces lames si monstrueuses, si épouvantables, ne se brisaient presque pas à leur crête : lorsqu'elles venaient à se rencontrer ou plutôt à s'atteindre, elles s'accumulaient plutôt et semblaient se fondre l'une dans l'autre.

Chose extraordinaire, à mesure que se succédaient les élans réguliers qui nous emportaient de gouffre en gouffre, de crête en

crête, l'angoisse qui m'étouffait le cœur semblait se desserrer peu à peu.

Ce n'était pas que le danger me parût décroître, car plus nous avancions, plus les vagues me semblaient prodigieuses, et je voyais clairement que, jetés au milieu de cet abîme où chaque lame pouvait nous engloutir, toute minute qui s'écoulait nous emportait une chance de salut et nous apportait une chance de mort. La mort, j'avais cru, dans les premiers moments, qu'elle allait nous saisir en faisant sombrer l'embarcation. Un peu plus tard, et lorsque je me rendis compte pour la première fois de la position du canot dans le creux de la lame, j'avais pensé : « Voilà le moment! » Puis lorsque, soulevé jusque sur la crête, je voyais l'abîme se creuser à côté de nous, je m'étais dit : « C'est là! »

Mais après un certain nombre de ces alternatives, un sentiment obscur, celui de l'espérance probablement, était venu changer en une sorte d'équilibre ce balancement entre les deux chances de mort dont la certitude me paraissait si également pareille. C'est à ce moment que je sentis se manifester en moi comme un vague désir de reprendre possession de ma raison, et comme un pressentiment que si j'y réussissais je souffrirais moins, et même, faut-il le dire? que la mort ne me paraîtrait peut-être pas aussi absolument inévitable.

Depuis, en réfléchissant à ce qui se passait alors en moi, je me suis persuadé que ce calcul sur les chances de vie et de mort, dont je ne m'avisai qu'au moment de la réaction que je viens de définir, était inspiré par un espoir secret que je ne voulais pas m'avouer : d'où je crois pouvoir conclure que le fond de ma pensée, en faisant ce calcul, était que nous avions autant de chances de vie que de chances de mort.

Quoi qu'il en soit il est certain que dès ce moment il s'était fait en moi un changement, et j'en eus à l'instant conscience, car je me sentais en état de parler, ce que je n'aurais pas pu faire un moment auparavant.

Je délibérai si je devais le faire, mais je me demandais par quelles paroles, dans des circonstances aussi formidables, je pourrais rompre un silence gardé par ces hommes qui étaient assis à côté de moi comme des fantômes muets. Je regardai mes compagnons, qui conservaient leur impassibilité; je regardai les matelots, qui se tenaient sur leurs bancs avec l'air insouciant et la physionomie détendue d'hommes qui n'ont pour le moment rien à faire, et qui attendent...

— Mon Dieu! me dis-je en portant la main sur mes yeux, est-ce que je serais tout simplement un lâche? Est-ce que nous ne serions pas en danger? Mon cœur trop faible serait-il donc tellement bas au-dessous du cœur de ces hommes, que j'aie cru voir la mort là où ils ne voient peut-être qu'un série d'obstacles plus ou moins difficiles ou désagréables à franchir?

Et de fait, en considérant avec un peu plus de sang-froid la physionomie des officiers et de l'équipage, je crus y lire plutôt l'ennui et la contrariété que l'inquiétude, ce qui me décida à adresser la parole à mon ami. Je raffermis ma voix du mieux que je pus, et je lui dis :

— Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas?

Il me regarda d'un air de profond étonnement, et me dit, en baissant la voix de trois ou quatre notes sur la dernière syllabe :

— De danger!

Je baissai la tête et je n'osai plus réitérer ma question.

Croirait-on, — je ne puis pas le croire moi-même quand j'y pense, — que cette réponse de mon ami, si claire et si terrible dans son laconisme, eut pour effet de me faire sauter sans transition à un ordre d'idées tout à fait étrangères à la situation où je me trouvais, et que, comme si j'étais sorti d'un cauchemar, j'oubliai tout et me remis à penser à la figure que j'allais faire dans la compagnie où j'étais attendu à dîner; que je songeai à ma toilette du lendemain; que je refis mentalement l'inventaire de mon sac de nuit; et

qu'ayant cru me souvenir que j'avais oublié mon savon, je me laissai aller à des conjectures sans fin sur la manière dont je pourrais m'y prendre, sur le grade et la catégorie des personnes à qui je pourrais m'adresser pour emprunter un morceau de savon; et que pendant plusieurs minutes je me fatiguai à chercher la solution de ce problème?

Les rêves nous offrent des exemples de ces singulières associations entre des idées puériles ou ridicules et des événements effrayants ou funestes. Il me semble aussi avoir lu ou entendu raconter je ne sais où que des condamnés à mort ou des hommes dans un grand danger, échappés comme par miracle, ont éprouvé les mêmes effets, qui sont évidemment le résultat de la terreur, soit qu'on les considère comme de véritables conceptions délirantes, ce que je ne crois pas, soit qu'il y faille reconnaître, et c'est ainsi que j'en juge, des espèces d'intermittences dans la faculté de souffrir : des syncopes de la douleur, dirais-je volontiers, pendant lesquelles les idées accessoires, surtout les plus récentes, se remettent en mouvement à partir du point où elles avaient été arrêtées court.

Donc je me retrouvais, ou plutôt il me semblait me revoir, en une sorte de rêve, dans l'état d'esprit où j'étais lorsque, trois quarts-d'heure auparavant, je me rendais à l'embarcadère; et tout ce qui s'était passé depuis m'apparaissait comme dans une optique dont j'aurais été le spectateur très indifférent.

C'est à ce moment, — ou un peu avant, peut-être, — que j'entendis le commissaire dire, d'une voix qui me parut résonner comme un espèce d'harmonica lointain et très doux :

— Voilà la frégate.

Il paraît qu'à ce moment je dis à mon ami :
— Mais nous allons la couler bas!
Pour moi, je n'ai gardé aucun souvenir de ce propos. Ce que je

sais, c'est qu'à ces mots : « Voilà la frégate, » je crus que ce bâtiment était devant nous et que nous l'accostions à l'instant, car je me levai et fus renversé sur mon ami, qui me replaça sur mon banc sans dire mot.

Je ne tardai pas à me remettre de la secousse, physique et morale tout à la fois, que m'avait donnée cette chute, et je regardai instinctivement devant nous. Du fond d'une de ces vallées creusées dans la lame, nous nous élevâmes sur la crête, et je vis alors la frégate. Nous en étions à un mille au plus.

Cette vue, sans me donner la plus faible espérance, me fit éprouver un sentiment tout nouveau. Je voyais très clairement qu'à chacun des points de l'espace qui nous séparait de la frégate il y avait pour nous les mêmes dangers à courir; et l'idée du salut ne me paraissait pas plus admissible quand nous arriverions à la toucher que maintenant même. Mais la grande différence, et ce qui détermina en moi une réaction définitive, c'est que j'avais un point en dehors de moi où fixer ma pensée, et que sans cesser de sentir tout ce que ma situation avait de désespéré, cette espèce d'attache qui me mettait en communication avec ce point où je voyais le salut, me rendit tout mon ressort moral.

Je regardai tour à tour, avec un peu plus d'assurance, les mâles visages des hommes dont la vie était suspendue comme la mienne aux hasards de cette affreuse tempête; je vis le patron, toujours calme, toujours intrépide, tenant d'une main ferme cette barre dont les mouvements nous avaient jusqu'ici conduits et soutenus à travers mille dangers, et surtout je vis le capitaine de frégate qui levait la tête, écartait son manteau et regardait l'heure à sa montre.

A partir de cet instant je repris définitivement possession de moi-même : je parcourus par la pensée, avec la plus grande précision, tous les incidents de la scène d'épouvante à travers laquelle nous étions emportés; et comme si mon âme se fût retournée tout

d'une pièce à la façon d'un vaisseau qui vire de bord, je fixai mes yeux sur la frégate, et quoiqu'elle ne me parût guère plus grosse qu'une mouche, j'en distinguais les détails avec une netteté que le plus puissant télescope ne m'aurait pas mieux donnée.

A cette exaltation de mes facultés visuelles se joignit un autre phénomène qui en était la conséquence et qui me fit illusion presque jusqu'au bout : c'est que, comme nous faisions toujours des parcours égaux entre des lames pareilles, il me semblait que nous ne changions pas de place et que c'était la frégate qui venait à nous : seulement, par un effet de la surexcitation de ma vue, je percevais en les décuplant les développements successifs que prenait l'image de la frégate à mesure que de lame en lame nous faisions un bond de plus vers elle, de sorte que je la voyais s'avancer vers nous, non d'un mouvement uniforme, mais par saccades, et plus grande à chaque fois.

C'est dans cet état de contemplation fiévreuse que je me trouvais encore, lorsqu'une espèce de secousse ébranla le canot, et que je me trouvai à demi-couvert sous la voile, qui venait de s'abaisser tout à coup. Quelqu'un me débarrassa de la voile, et en levant les yeux je vis que nous étions tout près du bâtiment, l'abordant par l'arrière, et déjà en communication avec lui par une corde qu'on nous avait jetée.

Par le temps qu'il faisait, il n'y avait pas à songer à débarquer par l'escalier de l'état-major : notre canot se serait brisé infailliblement contre les flancs de la frégate ; ce fut par une de ces échelles de corde suspendues dans le vide à une pièce de bois faisant saillie et qu'on appelle, je crois, un palan, que nous nous hissâmes tour à tour. Je dis nous, quoique, à vrai dire, de cette vertigineuse gymnastique je n'aie fait que le geste, car tout en m'invitant à saisir l'échelle qui se balançait, on m'avait attaché une corde autour de la poitrine, et on me hissait pendant que je m'imaginais grimper par mes seules forces.

On m'avait fait passer le premier. Après moi, et se suivant sans

interruption le long de l'échelle, mes compagnons de voyage montèrent tour à tour. Penché sur le bord du couronnement, je vis enfin le dernier matelot saisir l'échelle et grimper. Il n'était pas encore en haut que je vis le canot, dont le mât était déjà démonté, se soulever de l'avant, puis de l'arrière et s'élever horizontalement dans l'air jusqu'aux deux palans, où il s'arrêta suspendu.

Mon ami me prit alors par la main et me dit :
— Viens changer : tu es mouillé des pieds à la tête.
Je ne m'en étais pas aperçu.

Nous descendîmes dans la chambre de mon ami. Il me serra la main, et je vis les coins de sa bouche se contracter convulsivement; mais c'était un homme de fer, et je ne crois pas qu'il ait jamais pleuré de sa vie :

— Tu viens de passer, me dit-il, par le plus incalculable des dangers qu'on puisse courir sur mer. Aucun de nous ne conçoit comment nous nous en sommes tirés, et les officiers du bord, qui nous avaient reconnus dès notre sortie de la jetée, sont encore plus épouvantés peut-être que nous-mêmes, car vingt fois ils nous ont vus disparaître entre les lames et nous ont crus perdus.

Sans le capitaine de frégate, nous sombrions quelques minutes après avoir débouqué.

En voyant l'état de la mer, dont il avait été averti par le capitaine de port, le commandant n'a pas eu peur — c'est un brave — mais il a senti le poids de sa responsabilité, et sous l'influence de ce sentiment il a commandé au patron une manœuvre dont l'exécution nous aurait perdus. Le patron, qui est un matelot incomparable, aurait certainement obéi si le capitaine de frégate n'eût pas été là : mais l'idée de faire périr avec nous cet officier pour lequel il se ferait hacher en morceaux, lui a donné le courage de résister. Le capitaine de frégate, ainsi que tu l'as remarqué peut-être, s'est levé et s'est retourné vers le patron : c'était pour raffermir celui-ci contre le trouble où l'avaient jeté l'ordre insensé

du commandant et la crainte d'être puni pour désobéissance.

A partir de cet instant, c'est au patron que nous devons tout; et ce qu'il a fait, c'est de couper en biais toutes les lames. Si nous en avions coupé droit ou si nous en avions reçu de côté une seule — non pas deux, entends-tu? — nous étions infailliblement engloutis. Et encore tout cela n'aurait servi de rien si les lames, au lieu d'être comme tu les vois, avaient été plus écumantes.

Maintenant, habille-toi pendant que je vais donner quelques ordres. Tu as été rudement secoué, mon pauvre ami, mais tu t'es très bien tenu : tu m'as fait honneur, et ces messieurs, qui t'observaient beaucoup, sont étonnés du sang-froid que tu as gardé.

Il me laissa seul, et en quelques minutes j'étais séché et rhabillé de la tête aux pieds.

Alors je m'assis, je sentis mon cœur se gonfler d'une immense joie, et je fondis en larmes.

LA VIEILLE MONTRE.

Bon ! j'ai cassé le grand ressort en voulant remonter ma belle montre neuve ! Voilà la petite bête morte, et j'ai beau tourner, l'aiguille ne marche plus.

O Temps ! divinité insatiable ! que ne puis-je ainsi t'arrêter dans ton cours ! Pourquoi nous emportes-tu si vite, et, avec nous, toutes nos amours et toutes nos espérances ? Une fois, une seule fois, laisse-moi faire un miracle : laisse-moi suspendre pour quelques instants le cours furieux de ce torrent de la vie où tu nous roules pêle-mêle avec les débris de tout ce que nous avons aimé. Laisse-moi faire plus encore, et que je puisse revoir, dans un doux rêve, les souvenirs du passé. Allons ! voyageur éternel, prends une minute, une seule minute à l'infini de la durée, et donne-la moi !

— Boûm !... boûm !... boûm !... boûm !... boûm !... boûm !... boûm !... boûm !... boûm !... boûm !... boûm !...

Minuit !

Voilà ta réponse ! Il est minuit, et tu poursuis ton vol sinistre, et tu t'enfuis dans l'ombre ; et dans les dernières vibrations de la cloche, il me semble entendre comme le bruit expirant du battement de tes ailes.

Allons ! il faut dormir... Dormons !

. . . . . .

. . . . . .

Quelle heure est-il ? Il fait nuit noire... J'allume un flambeau.

Ah! c'est vrai : ma montre ne marche plus. Heureusement l'horloge sonne. Il est deux heures.

Une idée! La vieille montre qui est là dans mon secrétaire, si je la montais?

Je la tiens.

Comme elle est grosse, et lourde, et épaisse! Et cet énorme verre bombé! Et ce cadran où les heures, par une innovation qui fit frémir tous les vieux horlogers de l'époque, sont inscrites en chiffres arabes! Mais cela ne se fait plus depuis l'an 1804, ma pauvre montre, et ce qui te faisait alors si jeune et si tapageuse te fait maintenant ridicule, hélas! comme tout ce qui est vieux.

Et pourtant tu étais solidement et consciencieusement bâtie. Tes grandes et larges roues, ton balancier vigoureux, tes ressorts fermes et élastiques, tout cela, marchant bruyamment avec un gai tic-tac, ressemblait plutôt à un bon gros moulin qu'à une machine de précision : mais tu allais toujours, et une fois réglée tu ne te dérangeais pas comme les montres d'à présent.

Et puis tu avais ton luxe, et de meilleur aloi que celui de telle montre d'aujourd'hui prétentieusement enrichie de diamants et de rubis équivoques, et dont le double boîtier n'est que de cuivre. Toi, tu es tout en or, et quel or! à l'ancien titre, et non pas au titre de notre or bâtard, où l'on met tant de cuivre, qu'on n'y peut toucher sans se salir les mains!

Ah! c'est que, vois-tu, nous ne sommes pas comme les hommes de ton temps : il nous faut de l'or, et plutôt que de nous en passer, nous prenons le mensonge de l'or; faute de pouvoir jouir, nous rêvons du moins que nous jouissons...

Allons! je veux me rendormir. Bonsoir, ma bonne.

Je l'ai montée. La voilà partie.

« Ti-que-ti-que-ti-que-ti-que-ti-que-ti-que-ti-que-ti-que! »

Pauvre vieille! comme elle se dépêche! comme elle trottine!...

On dirait une ancienne servante, qui longtemps exilée de la maison où elle a vécu, reprend possession de ce cher ménage où chaque chose lui raconte une histoire ou lui rappelle un souvenir.

« Ti-que-ti-que-ti-que-ti-que! »

Comme ces anciennes montres font du bruit! Et pourtant ce n'est pas désagréable : ça berce...

Un silence profond. Et voilà que maintenant il me semble distinguer comme une douce petite voix qui murmure près de mon lit. J'écoute, et voici ce que j'entends :

« Je suis vieille, bien vieille, et je sens bien que le monde ne va plus comme jadis. Je ne sais ce que j'éprouve : c'est comme un poids, une lassitude qui m'accable. On dirait que le temps n'est plus le même qu'autrefois : il est plus ardent, plus âpre; il brûle. Que se passe-t-il donc dans ce monde où je ne me reconnais plus? Comment porte-t-on les breloques à présent? Où suis-je? Et quelle heure est-il? Vais-je bien?

« Ti-que-ti-que-ti-que-ti-que! »

Un moment de silence. Elle réfléchit.

« Je me souviens. J'ai vu bien des choses..., tant de choses! Tout cela a disparu, pourtant. Mais j'ai dormi longtemps, et j'ai perdu le fil des histoires de ce monde.

» Ah! j'ai vu des événements comme vous n'en verrez plus, vous autres.

» Mon enfant, j'ai passé dans des batailles où le canon fauchait les hommes comme des épis; j'ai traversé six fois l'Océan sur des vaisseaux de guerre qui donnaient la chasse à l'ennemi; j'ai vu, sur les pontons anglais, nos prisonniers entassés comme des pourceaux, et là, que d'heures d'angoisse j'ai sonnées quand, au milieu de ces longues nuits de douleur, un des compagnons de captivité de mon maître le réveillait en lui disant : Pardon, mon commandant, quelle heure est-il?

» L'heure où on lui annonça qu'il était libre, qu'il allait revoir sa

femme et sa fille dont il était séparé depuis quatre ans, c'est moi qui l'ai marquée! Ah! je me souviens! il me tira de son gousset, il me regarda un moment les yeux pleins de larmes, et il me baisa en me disant : Deux heures et demie! Voilà un moment que je n'oublierai jamais!

» Comme il était bon, et noble, et tendre, et délicat en toutes choses! Pendant trente ans dont j'ai marqué toutes les heures, il n'y a pas eu dans cette vie une mauvaise action, pas une mauvaise pensée. Et je puis te le dire, moi la confidente de toutes ses actions et de toutes ses pensées.

» Sais-tu comme il t'aimait? Sais-tu combien de fois, lorsqu'il attendait l'heure d'aller te chercher à l'école, il s'est impatienté de voir mes aiguilles marcher trop lentement à son gré?

» Et dans cette affreuse maladie où tu faillis périr! Tu ne pouvais pas le voir, tu étais en proie au plus affreux délire. D'ailleurs tu étais trop petit, tu n'aurais pas compris. Mais quelle scène!

» On attendait la crise qui devait décider de ton existence. — A midi, avait dit le médecin, il sera mort ou sauvé.

» Ta mère était agenouillée au pied de ton petit lit; échevelée, les mains crispées sur les couvertures, elle dévorait de ses regards brûlants ton visage injecté de sang, couvert d'une sueur froide.

» Ton père me tenait d'une main : il avait posé son autre main sur la tête de ta mère. Je vois encore ce visage que la tendresse, la douleur et la fermeté faisaient rayonner d'une majesté presque surhumaine. C'était le moment fatal! Tu ne remuais plus; tes joues commençaient à se marbrer de taches livides, et dans ce moment suprême on sentait bien que la vie et la mort déployaient toute leur puissance pour se combattre. Alors, au milieu d'un silence effrayant, on n'entendit plus rien que le tic-tac de la vieille montre. Et tous deux écoutèrent, tous deux se mirent à compter le battement des secondes, comme lorsqu'on prête l'oreille dans le lointain au galop du messager, comme lorsqu'on l'entend s'arrêter, descendre de cheval, monter, et qu'on peut compter ses pas.

» Ah ! dans ce moment-là la puissance de l'âme humaine était si intense, cette main de père qui me tenait était si frémissante, qu'il me semblait sentir la vie, oui, la vie circuler dans mes rouages.

» La crise redouble ! La mort, comme une bête féroce, se pelotonne un moment et bondit une dernière fois sur toi... Et moi je marche toujours égale et invariable dans mes battements.

» Encore trois secondes !

» Une, — deux, — trois ! ! Sauvé !

» Et alors ta mère me prit. Elle me serrait, elle me caressait, elle me baisait avec frénésie, en répétant : — Midi ! midi ! midi ! Il n'y a pas à craindre d'erreur : je sais bien, vieille montre, que tu es fidèle et que tu n'as jamais menti !

» Depuis ce jour-là, j'ai commencé d'éprouver des mouvements inconnus. Peu à peu s'est développé en moi comme un besoin de je ne sais quoi de vague qui semblait tantôt m'emporter et tantôt me retenir. Ce mouvement uniforme et continu, cette régularité implacable et automatique, m'étouffaient d'une angoisse que je ne puis exprimer. J'aurais voulu marcher plus vite, ou bien, d'autres fois, m'arrêter. Ces bruits du monde extérieur, ces voix douces ou frémissantes que j'entendais, j'aurais voulu les comprendre, y répondre. Je me sentais prise d'un immense désir de palpiter comme ce cœur qui palpitait à côté de moi.

» Vois-tu, mon enfant, nous autres machines, nous ne sommes plus la matière, et nous ne sommes pas encore la vie. Ces formes, ces organes, ces rouages et ces ressorts dont nous sommes construites, c'est une portion de l'âme humaine, et la force qui nous donne le mouvement est une partie de l'âme universelle. Nous vivons presque, mais nous ne connaissons encore que la souffrance. Ah ! quel est donc ce mot que j'ai entendu répéter tant de fois, et que les hommes disent d'une manière si touchante ! Aimer ! Il me semble que si je pouvais le comprendre je ne souffrirais plus !

» Ti-que-ti-que-ti-que-ti-que-ti-que ! »

Elle se tait comme épuisée...

Et moi je rêve, et je me demande pourquoi le cœur de l'homme n'aurait pas cette puissance de faire pénétrer jusque dans la matière inerte quelque chose de son âme et de sa vie; et comment, s'il n'en est pas ainsi, la vue seule de certains objets suffit pour ressusciter à ses yeux le souvenir, l'image, la réalité même des êtres et des événements qui ne sont plus.....

Allons! voici le jour. La lumière vermeille du soleil levant dissipe tous ces rêves... Ma pauvre vieille montre, rentrons dans la réalité : tu n'es tout simplement qu'une machine usée, et moi je ne suis qu'un pauvre rêveur. Voyons, ta sonnerie va-t-elle encore?

Je pousse le bouton.

— Ting, ting, ting, ting, ting... Ti ting... ti ting.....

Oh! mon Dieu! là! là! il est là devant mes yeux! Je vois sa belle et noble tête penchée sur moi; je vois son sourire si bon et si tendre! Il tire sa montre; il me la fait voir un instant. Et moi je tends les bras, je me hausse sur mes petits pieds; je le supplie... Il incline doucement la tête vers moi. Je le saisis par les oreilles, je l'embrasse de toutes mes forces et je lui dis :

— Pa-pa, mon... cher... pa-pa... Je t'en prie... fais-la sonner!

LE ROSSIGNOL

La nuit est venue. Des profondeurs de la vallée, elle a monté comme une mer sombre, et les derniers rayons du soleil couchant se sont enfuis de cime en cime pour disparaître enfin derrière les collines qui bornent l'horizon. Quelques nuages, tout à l'heure rutilants comme une fournaise, ont bientôt pâli, puis se sont évanouis dans l'espace. La lune descend, ardente et rouge comme un globe de feu; elle se plonge lentement dans la nuit, elle s'efface, et bientôt, au-dessus de ce noir océan qui couvre la terre, on voit scintiller dans la sombre immensité du ciel les radieuses splendeurs des étoiles.

La terre repose : et dans le vague murmure de la brise à travers le feuillage, il semble qu'on entend le souffle de la nature endormie.

Quel silence et quelle harmonie !

Combien, à mesure que je contemple ces espaces ouverts devant moi, je vois s'en reculer les bornes et s'en creuser les profondeurs ! Anéanti dans ce vide, perdu dans cet infini, l'homme se sent diminuer peu à peu et n'être plus qu'un atome. Son âme le quitte et s'élance, les ailes étendues, dans l'immensité de la vie universelle...

La douce nuit ! O Nature ! que tu es belle, mais que tu es formidable, et que la parole humaine est faible à rendre la mystérieuse harmonie de ton silence !

Sous les splendeurs de la voûte étoilée, sous les mille regards de flamme qui la contemplent du fond des abîmes éternels, sous l'attraction souveraine de ces mondes qui l'entraînent à travers l'espace, on dirait que la Terre, silencieuse et voilée comme une fiancée pudique, s'abandonne aux caresses de son bien-aimé.

Quelle est donc la loi secrète qui vient ainsi chaque nuit suspendre la vie de tous les êtres? Sous ce voile sombre qui les cache, dans ce silence et dans ce repos où elles sont comme anéanties, pourquoi ces millions de créatures, tout à l'heure agitées de tous les mouvements et de toutes les passions de la vie, sont-elles maintenant muettes, sourdes et insensibles? Tout est peuplé, tout fourmille d'êtres vivants : la tourterelle est sur son nid, l'aigle dans son aire, la bête fauve dans son antre, l'insecte sous son brin d'herbe, mais jusqu'à ce que les premiers rayons du jour viennent les réveiller, pas un d'eux ne fera un mouvement, pas un d'eux ne poussera un cri.

O sommeil de la nature! ô nuit sombre! vous dont les vagues profondeurs voilent tant de mystères, qui oserait vous troubler?

Trois notes, longues, lentes, graves, s'élèvent solennellement au milieu du silence de la nuit, et tout aussitôt, partant comme une explosion de mélodie, cent fusées harmonieuses jaillissent et ruissellent, se pressent, se confondent, se dépassent et vont éclater jusqu'au ciel!

Puis tout à coup la voix s'abaisse, se voile et devient si douce, qu'il faut se pencher pour l'entendre. Et alors elle se balance, elle se berce en un faible murmure, et le chanteur fait résonner tour à tour la quarte, la quinte, l'octave, passant de l'une à l'autre comme pour les essayer. A mesure qu'il chante, le rhythme devient plus fin, plus délicat; c'était une fantaisie, puis un rêve caressant : maintenant, c'est une confidence pleine de la plus douce mélancolie et de la plus infinie tendresse.

Il s'arrête un moment, puis reprend :

Un long sifflement, un fil vibrant à peine..... et peu à peu ce faible son s'allonge, s'étend, s'amplifie, et ses ondes sonores, s'élargissant et se multipliant par degrés rapides, éclatent enfin et retentissent, dans les longs échos des bois, comme l'hymne sacré sous les voûtes d'une cathédrale.

Encore un repos.

Maintenant, il ne chante plus : il parle.

Des notes brèves, profondes, graves, sourdes, tantôt simples, tantôt répétées; ici coupées par des silences, là mêlées d'une courte roulade en sourdine, tout cela se suivant, s'enchaînant, montrant le développement d'une pensée : car qui oserait prétendre que le hasard seul dicte ces inflexions si variées, ces expressions si détaillées et si énergiques en même temps? Et surtout comment expliquer ces retours et ces combinaisons analogues des mêmes effets? Ne sont-ce pas des mots, ne sont-ce pas des phrases qui reviennent, et le jeu libre de ce gosier qui les articule n'est-il pas l'exécution d'une volonté réfléchie et libre elle-même?

Il a recommencé sa chanson, et le voilà qui de nouveau jette ses folles roulades, comme des poignées de perles, à tous les hasards de la fantaisie. Tout ce que le caprice a de plus soudain, la joie de plus glorieux, la tristesse de plus tendre, l'amour de plus ardent, vient tour à tour se moduler dans ce chant étrange, dont l'intensité semble redoubler à mesure qu'il se prolonge; et plus je me laisse aller au charme irrésistible qui m'entraîne, plus je sens que la nature, à cette heure solennelle, est pour moi tout entière dans ces étoiles qui brillent et dans cet oiseau qui chante.

Qui donc es-tu, frêle créature, pauvre être misérable perdu dans la foule des infiniment petits et des infiniment faibles, qui donc es-tu, pour qu'à toi, et à toi seul, il soit permis d'élever la voix à l'heure où toutes les autres créatures, où l'homme lui-même, subissent la loi du silence et du repos?

Pourquoi, toi qui n'as ni l'intelligence, ni la force, ni la beauté, la nature t'a-t-elle doué de cette voix, assez puissante pour remplir la solitude et le silence des nuits d'été, assez mystérieuse pour troubler le cœur même de l'homme? Pourquoi t'a-t-elle enseigné d'une manière si précise et si parfaite l'art de faire résonner l'instrument incomparable qu'elle n'a donné qu'à toi? Je le vois, je le sens : dans ce moment où je t'écoute, l'âme tout attendrie et le corps tout frémissant d'un vague émoi, tu remplis sur la scène de la nature un rôle plus grand que le mien : car je suis l'homme, et c'est moi qui écoute ; je suis l'homme, et, à tes accents qui m'entraînent, je voudrais m'élancer dans le vague de la nuit, je voudrais m'envoler vers ces mondes dont les rayons de feu me regardent et m'appellent!

Chante! chante encore, encore, toujours! Mon cœur se gonfle, mes yeux se remplissent de larmes, et dans ta voix, dans ta voix touchante et passionnée, c'est l'âme universelle, c'est mon âme elle-même qui chante et que j'entends!

Ah! t'avoir choisi si petit et si faible pour te donner une voix de souverain et de dominateur, avec le souffle inspiré de l'artiste; avoir mis dans ton chant tout ce que la musique a de plus suave et tout ce que la passion a de plus tendre; t'avoir caché comme un amant, sous la feuillée des grands arbres, la nuit, au printemps, pour envoyer des sérénades aux étoiles, LUI seul a pu le faire, n'est-ce pas? LUI, la lumière! LUI, le feu! LUI, la vie!

Le Rossignol. Tu l'as dit : L'AMOUR.

L'EXPOSITION DE CHIENS.

Vous n'aviez pas besoin de demander où c'était; il suffisait de passer dans le quartier : vous les entendiez qui appelaient le public.

C'est un des grands avantages de ces sortes d'exhibitions : on n'a pas besoin de tambour ni de grosse caisse pour attirer le monde : les exposés s'annoncent eux-mêmes, et à une demi-lieue à la ronde leurs voix glapissantes disent aux curieux qui les cherchent. — « C'est par ici ! »

Les chiens font tout bien.

Je marche dans la direction où m'appellent ces voix amies. Au détour d'une allée, j'aperçois un chalet suisse orné de drapeaux et de banderoles tricolores flottant au vent. A la bonne heure, voilà du patriotisme.

Je lève les yeux, et sur une bande de calicot blanc je lis ces mots : EXPOSITION ANGLAISE DE LA RACE CANINE ET FÉLINE. Encore mieux : c'est de la fraternité internationale et même interanimale. Je fais deux vers :

> Abjurant en ces lieux leurs haines séculaires,
> Les peuples sont unis, les chiens, les chats sont frères !

Je demande un billet. Deux francs.

Voilà un chiffre qui creuse dans mon budget d'aujourd'hui le gouffre du déficit, imprévu comme toujours : je ne m'étais alloué pour ce chapitre qu'une somme d'un franc.

En payant, je jette à la dérobée un regard furtif sur la pan-

carte : J'y lis cette explication : « Le vendredi, deux francs. »

Mystère ! Pourquoi deux francs le vendredi et pas le samedi ou le jeudi ? Si ce n'était pas aujourd'hui vendredi, pourtant, je n'aurais jamais été amené à chercher la solution de ce problème.

A ma honte, je vous avoue que mon premier mouvement est de me laisser aller à une idée superstitieuse. Le vendredi porte malheur, pensai-je : voilà sans doute pourquoi on fait payer plus cher ce jour-là dans tous les lieux publics de Paris.

Mais non. Le vendredi est le jour du beau monde, parce qu'il est dédié à Vénus. Et puis peut-être que c'est plus joli aujourd'hui : sans doute qu'on arrose avec de l'insecticide Vicat.

Qui sait si ce n'est pas le jour de barbe des caniches?

J'entre. Deux honorables valets de chiens, brandissant des trompes à la Dampierre, grand modèle, me régalent en duo d'un air de bravoure que je n'ai jamais entendu chanter par la Patti. J'hésite à saluer, ignorant si cette fanfare a pour objet de célébrer ma bienvenue, d'autant que je ne me souviens pas d'avoir rencontré ces messieurs dans le monde.

Un concert d'aboiements enthousiastes, partant de toutes les loges, me fait deviner que ce que je viens d'entendre doit être un fragment de quelque opéra cynégétique. Eloigné, par goût et par timidité, du monde des chenils, je m'explique pourquoi cette mélodie ne produit sur mon grand sympathique qu'un effet médiocre.

Convaincu que ce que je viens d'entendre n'est que de la musique de chiens, et sûr que mon incognito ne court aucun risque au milieu de cette brillante assemblée, je m'abandonne sans inquiétude à mes impressions.

Ici, comme à l'extérieur, le sens de l'ouïe est le premier qui soit frappé. C'est tout naturel, puisque tous ces chiens aboient; mais c'est surtout très heureux pour le public et pour les exposés, parce que l'oreille est le chemin du cœur, et que les yeux, qui en sont les truchements, établiront entre eux plus aisément et plus vite ces affinités électives qui... font aller le commerce.

Un mot sur la salle. Devant le chalet, en plein air, beaucoup de messieurs et de dames en toilettes variées boivent des chopes et fument des pipes. A droite et parallèlement à la façade du chalet, une série de loges à deux étages qui se prolonge tout droit : à gauche, un plancher de chenil occupe le côté opposé. C'est simple et de bon goût : des planches de peuplier, du fil de fer et de la paille, et là-dedans de bons chiens qui ne demandent qu'à aimer le premier maître venu, ne voilà-t-il pas « une chaumière et son cœur » ?

Je me recueille un moment pour délibérer sur l'ordre à suivre dans mon examen ; quelques minutes de réflexion me convainquent que le mieux est de commencer par le commencement, et c'est ce que je fais.

O Muse de la Société protectrice des animaux, inspire-moi, et donne à ma lyre des accents assez doux pour célébrer dignement les vertus et les grâces de ces aimables créatures qu'on appelle improprement des chiens !

Ému, je me penche vers la première cage à droite.

Horreur ! elle est remplie d'une douzaine d'affreux macaques !

La vue de ces demi-animaux m'inspire tout à la fois une aversion profonde et un respect filial. Ces deux sentiments, toutes les fois que j'aperçois un singe, se mettent à me tirailler le cœur en deux sens opposés, ce qui me cause une inexprimable angoisse.

L'évidence physionomique, confirmée d'ailleurs par la science, me crie que je dois les révérer comme des traînards de la race humaine primitive, attardés dans les herbes et dans les contre-courants de ce grand fleuve de vie qui s'appelle « les créations successives ». L'amour-propre, et la comparaison impartiale que je fais entre le hideux *facies* du singe et l'aspect véritablement séduisant de ma propre personne, me hurlent avec rage que la seule allusion à une telle parenté est un outrage pour moi et pour les gracieuses personnes, en si grand nombre, qui journellement me comblent des témoignages empressés de leur bienveillance parti-

culière; et toute ma modestie ne peut suffire à m'empêcher de me révolter contre une pareille tentative d'assimilation. Je proteste hautement, en définitive, contre cette théorie, et je profite de l'occasion pour protester aussi contre toutes les théories en général, parce qu'elles ne servent qu'à rendre les hommes malheureux.

Aussi mon premier mouvement est-il d'aller redemander mon argent. Je suis venu pour voir des chiens et des chats; j'ai payé deux francs pour voir des chiens et des chats, que j'aime, et vous me faites voir des singes, que j'abhorre. J'aurais payé volontiers cinq francs pour ne pas voir ces vilaines bêtes : en bonne justice, c'est donc sept francs que vous me devriez : en ne me rendant que deux francs, vous en gagnez cinq; mais je vous les laisse, parce que j'ai pour moi ma conscience. Et tout ce que je peux dire, c'est que je vous plains.

Mais je me calme, car il est de fait qu'outre les singes on me fait voir des chiens et des chats, et qu'un adversaire de mauvaise foi pourrait abuser de cet argument pour tromper la religion du tribunal appelé à connaître de ce procès.

Je passe donc dédaigneusement devant deux ou trois autres cages où des spécimens variés de la race macaque s'efforcent, à grand renfort de laides grimaces et de gambades ridicules, de surprendre au passage les faveurs du gros public. Moi je passe, en leur marquant par ma contenance que je ne suis pas de ceux qui donnent là-dedans.

Mais au fond de la dernière cage, j'aperçois un vieux mandrille à museau bleu de ciel. De ses yeux verts, il me lance un regard méchant, d'une intelligence extraordinaire. Il allonge le museau, grimace un sourire infernal, et tout en se grattant la fesse pour me narguer, il semble me dire : « Tu auras beau faire, joli garçon, c'est nous qui sommes les ancêtres! »

Enfin voilà les chiens.

Premier salon. Oui, un salon. Tout ce qu'on peut voir de distingué, de délicat, d'aristocratique. Une levrette gris-perle avec

des reflets nacrés, les flancs roses, les pattes roses; nerveuse, frémissante, courbant le cou comme un cygne, serrant pudiquement sa jolie petite queue sur sa croupe voluptueuse qu'elle pelotonne avec une coquetterie charmante. A peine pose-t-elle ses petits pieds; elle ne touche pas le sol : elle le caresse. O la ravissante jeune fille !

A côté d'elle, un jeune griffon anglais, petit, mais d'une distinction suprême. Non pas cette distinction banale que l'usage du monde donne comme un uniforme à quiconque est bien élevé et pas trop mal tourné : non, c'est cet air d'insolence et de grâce spirituelles de ces petits cavaliers blonds à la taille de guêpe, aux mains fines, à la moustache hérissée, que les hommes détestent et dont les femmes raffolent parce qu'ils sont charmants. Ce griffon, avec ses yeux de feu et son petit nez noir campé sur le museau comme un défi, tourne et sautille autour de la belle levrette, mais avec quelle grâce, avec quel empressement et de discrétion tout à la fois ! Et comme il sait habilement mêler, aux tendres regards qu'il lui adresse, l'éclair d'un coup d'œil menaçant pour quiconque oserait se faire son rival ! Aussi voyez comme la petite princesse ondule et frémit sous ce regard magnétique : elle est électrisée, et ce n'est pas de l'électricité négative, je vous en réponds.

A côté d'eux, dans le même compartiment, deux amours de petits chiens « papillons de Bohême. » La miniature d'un épagneul. De longues et fines soies marron clair, des oreilles et une queue traînant à terre, une tournure et une grâce parfaites, et gros comme des rats. C'est le mari et la femme; beaucoup de décence, beaucoup d'égards entre eux : ils échangent, sans être embarrassés par la présence du public, de ces petites marques d'affection que les époux bien élevés se donnent pour rappeler à la compagnie qu'on ne doit pas les croire aussi indifférents qu'ils en ont l'air. C'est vraiment un joli couple, et si on n'en demandait pas trois cents francs, comme on serait heureux de leur offrir une chambre !

Cette charmante compagnie s'aperçoit bien vite du plaisir que j'éprouve à les regarder, et les voilà qui s'approchent du grillage,

qui piétinent, frétillent, se mettent debout, et font mille petits jappements pour me témoigner leur sympathie. Alors je leur passe mes doigts à travers les mailles; ils les mordillent, ils les lèchent, ils jouent avec. Ils sont jeunes. Je leur parle.

Savez-vous parler chien? Il y a deux dialectes : *le chien*, pour les chiens qui ont l'âge de raison; *le toutou*, pour les petits.

Voilà, pour vous en donner une idée, un échantillon de ma conversation. (C'est du toutou) :

— Oh! quieu pôv petit mimi joli donc! Ah! mon guieu, mon guieu! Que n'é donc beau, que n'é donc joli! Voui, voui, voui, voui! Oh! là! là! n'aime donc le bon monsieur, l'aime donc bien, là! Oh! le bon monsieur va donner des bons gâteaux à ses petits chiens d'amour chéris mimis.....

— Ouapp! ouapp! ouapp!

— Oh! les beaux mimis, donc! que n'est donc bien fâchés de ne pas biser le bon monsieur! que ne voudrait donc bien sortir pour manger des bonbons dans les poches du bon monsieur, voui, voui, voui!

— Mouaoû! mouaoû! ouapp! ouapp!

— Oh! là là! les bons petits chiens, qué malheur! Ah! mon guieu, mon guieu! Kini chéris amour! Oh! là là! suavité romanesque de mon cœur adoré! Oh! là là!

— Ouapp! ouapp! ouapp! etc.

Et ainsi de suite.

Je leur envoie un petit geste d'adieu, et je passe à une autre loge.

Chien japonais. Ça, un chien? Un bras d'homme velu obèse, et le poing fermé au bout, le tout rougi par le froid, voilà le corps et la tête de ce prétendu chien. Dites-moi que c'est un cervelas de Nangasaki, dites-moi que c'est un chien de faïence sur lequel l'artiste s'est assis par mégarde avant que la terre fût séchée, mais n'essayez pas de me faire croire que ce rouleau de viande qui souffle et grelotte sur un tas de paille ait le plus léger droit au titre de chien.

Un gros barbet noir, frisé comme un caniche, les bras nus, l'air honnête et hardi. Une tête de serrurier : c'est le maréchal-ferrant de la société. C'est lui qui pose les sonnettes aux terriers et qui ferre les chats. Il ne paraît pas avoir beaucoup d'ouvrage; assis sur son derrière, il regarde à droite et à gauche et semble attendre la pratique.

Grand braque blanc aux yeux rouges, aux lèvres rouges : un lymphatique, sans physionomie et sans passions. Il me regarde avec une indifférence niaise. S'il ne me trouve pas curieux, qu'est-ce qu'il a besoin de me regarder comme ça? Oh! les insignifiants!...

A la bonne heure! Voilà un bull noir comme la nuit. Accroupi dans un coin, il regarde fixement son public sans broncher non plus qu'un soldat sous les armes. Le nez en l'air, il montre une rangée de petites dents féroces qui brillent comme des perles au milieu de cette face aussi dramatique et aussi sombre que le cinquième acte d'une tragédie : Othello se préparant à donner à Desdémone sa dernière marque d'amour.

Griffon d'arrêt. Le regard perçant, le poil retroussé; un air de crânerie et de prudence matoise. Une vraie tournure de braconnier.

Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est que ces trois bêtes-là? Un corps gris-violet, avec une douzaine de débris de poils brûlés sur la peau nue, et avec cela la tête et le cou garnis d'un poil épais. L'un a la tête d'un griffon; le second, d'un loup; le troisième, d'un jeune sanglier. Et pourtant c'est la même espèce : chiens chinois. Je n'admets pas cela : il est évident que ces trois chiens ont été surpris par un incendie. La tête et le cou, courant devant, ont échappé à l'action des flammes, et tout le reste du corps a eu le poil roussi. Ils sont encore sous le coup de l'émotion que leur a causée cette catastrophe, car ils ne cessent de regarder de tous côtés pour voir si les pompiers n'arrivent pas.

Nous avons donc bien du chagrin, mon pauvre Azor? C'est à

fendre l'âme ! Ouâ ! ouâ ! ouâ ! où ! où ! où ! Il ne trouve pas que ça aille assez bien, et il se met tout debout, les pattes de devant appuyées sur le bord de sa boxe, le museau allongé verticalement. Excellente attitude pour donner un libre cours à sa douleur ; l'effet est prodigieux, au point qu'un moment j'ai cru voir passer l'*ut* de poitrine de Tamberlick. C'est un jeune braque marron, un déclassé de la nature : des poumons de chien de meute dans un corps de chien d'arrêt. Et peut-être, avec cela, si du moins j'en juge par sa voix et son timbre, l'âme d'un ténor.

C'est ici le clan des épagneuls. Toujours les premiers en tout, en beauté comme en bonté, en raison comme en esprit. Ils comprennent l'affaire ; ils savent pourquoi ils sont là ; et ce ne peut être que pour leur bien, puisque c'est leur maître qui les a attachés dans cette cage. Aussi voyez comme ils sont calmes et souriants ! En voilà même un qui a une distraction fort agréable : au fond de sa loge s'ouvre une grande fenêtre, et il regarde passer les voitures, les promeneurs, les cavaliers et les amazones sur le boulevard de l'Impératrice. Notez que c'est un épagneul allemand ; pour un étranger, n'est-ce pas bien agréable ? Et quand il aurait pris des voitures à l'heure tous les jours depuis un mois, aurait-il vu le quart de ce qu'il voit de sa fenêtre, sans se déranger ?

Crrrrac ! crrrr ! crrrrac ! crrrr ! crrrrac ! Comment ? Un ara ? Voilà qui bouleverse toutes mes idées en histoire naturelle. Je suis très sûr que l'ara ne fait pas partie de la race canine ; mais quelque récente découverte l'aurait-il fait classer dans la grande tribu des félins ? Dans la crainte de passer pour un imbécile, je m'abstiens prudemment de me renseigner sur ce point.

Au surplus cet ara est dépareillé. C'est un oiseau qui n'a de valeur que quand il est monté.

Cela se monte sur Circassienne. Avez-vous jamais vu le portrait d'un ara sans qu'il y ait une Circassienne dessous pour le porter ? Et même il est de règle que l'artiste doit toujours saisir le moment où la Circassienne se fait donner des baisers par l'ara, ce que je trouve agaçant au possible.

Non, ce grand volatile bariolé ne me tente pas. Il a toujours l'air de perdre l'équilibre sur son perchoir. Je ne comprends pas qu'il y ait des gens pour acheter une bête qui, pendant cinquante ans, va vous répéter continuellement : Crrrrac ! crrrr ! crrrrac ! crrrrac ! crrrr ! Moi, j'en deviendrais fou.

Un monsieur très bien et un monsieur très mal qui causent avec animation devant une boxe où se tient, dans la pose de l'attention la plus vive, un jeune braque de belle espérance. Il regarde alternativement les deux interlocuteurs ; il grille d'envie de parler, il n'ose pas. Situation difficile pour un chien délicat comme lui : on négocie la cession de sa personne moyennant une juste et préalable indemnité. Il a bien envie d'être vendu, parce qu'il y gagnera la liberté et une position assurée : d'un autre côté, il a des obligations au marchand qui l'a très bien soigné dans sa maladie, et qui même, à ses moments perdus, lui cherche les puces. Faut-il prendre le parti de l'acheteur ou le parti du marchand ?

Ma foi ! il n'y tient plus, et le voilà qui jappe à l'un, aboie à l'autre, et fait si bien par ses bons offices que l'accord se fait et que le marché se conclut. Demain il entre en condition « chez un riche seigneur », autant que j'en puis juger par la tournure du monsieur très bien.

Oh ! les jolis petits toutous naissants ! Trois amours de bébés, patauds, roulants, trébuchants, miaulants, adorables ! C'est propre, c'est rose, c'est innocent, ça baigne dans l'auréole lumineuse qui argente les petites têtes d'enfants naissants. Pauvres chéris ! Pouff ! les voilà qui tombent les uns sur les autres et qui dorment comme des petites souris.

L'enfance du chien, voyez-vous, c'est l'aurore d'un beau jour !

En voilà un qui fait une scène, et quelle scène ! Il tape du pied, il bondit, il s'élance contre le grillage, il jure, il sacre comme un païen. A-t-il l'air furieux ! J'essaie de lui parler : Ah bien oui ! Il me répond des sottises. Quelle éducation, bon Dieu !

Et je vais bien vous étonner quand je vous dirai que c'est un caniche blanc. Oui, un Munito, un « Convoi du pauvre », un chien d'aveugle! Voilà où mènent les passions. Et il est blanc comme neige, peigné et frisé comme un marquis. Mais il a des moustaches formidables, des sourcils en broussaille, et tout bien considéré il a l'air d'un hetman des Cosaques du Don blanchi par les fatigues de la guerre et agacé par trente ans de rhumatismes militaires.

Tiens! quel singulier animal! Est-ce un chien? est-ce un chat? Un dos carré, des barres transversales violettes sur fond blanc, pas de queue et, Dieu me pardonne, pas de tête. Je me penche pour mieux voir : c'est un panier! Pourquoi ce panier est-il dans cette cage? Mon premier mouvement est de m'informer. Mais non : il est de ces effets qu'il faut savoir laisser dans le clair-obscur d'une pénombre mystérieuse : ce panier inexpliqué fait bien dans la demi-teinte de l'incertitude. Quel dénoûment est comparable à ces mots terribles : « On n'a jamais pu savoir? »

Les petits chiens havanais. Non, les Havanaises. Un boudoir, deux boudoirs, l'un rose, l'autre bleu de ciel. C'est adorable, mais c'est révoltant. Les figures des femmes qui soignent ces créatures sont tout un poème : ouvreuses de petits théâtres, costumières, marchandes à la toilette, parfumeuses en chambre, un peu de tout cela : une espèce profondément équivoque et souverainement interlope. Et des sourires discrets, et de petits airs pudiques, et des soins affectés, et des manières, pour dorloter ces petites dames, pour arranger ce poil qui comme un peignoir de mousseline transparente voile à peine un corps rose et dodu. On les couche sur des édredons de soie, on leur met des nœuds de rubans cerise ou bleu de ciel.

Je me demande quelle est l'honnête femme qui voudrait introduire chez elle ces cocottes à quatre pattes?

Un hérisson! Ah! par exemple, je proteste. Que diable vient-il faire ici, celui-là? Il n'en sait rien, et il cherche... A demi enfoui

dans sa paille, il s'absorbe en des contemplations infinies, et il ne peut pas parvenir à s'expliquer par quelle série de circonstances il a été jeté au milieu de cette société aboyante et miaulante avec laquelle il n'a rien de commun. Je suis sûr qu'il voudrait bien s'en aller.

J'abrége ma station devant lui, parce que je redoute les puces; et vous savez que le dos d'un hérisson est pour ces parasites un lieu de plaisance où personne ne peut les déranger, grâce aux piquants dont il est hérissé, de sorte qu'elles y pullulent au-delà du vraisemblable.

Voici une loge pleine de petits ratiers anglais. Je m'approche : ô surprise! du fond de la cage, un chat s'élance vers moi, bousculant et écartant les chiens, et me tend la patte à travers le grillage, mais d'un air si loyal, si affectueux, que j'en suis tout ému. Je m'empresse de répondre, par une étreinte cordiale, à cette avance d'un cœur généreux. Il retourne sa patte, comme pour me montrer qu'il a le cœur sur la main. Aimable bête! je cause un instant avec lui, et je m'éloigne à regret, lui envoyant de la main un adieu auquel il répond par d'affectueux miaulements.

Voilà un chien fantaisiste, ou je me trompe fort. Il a inventé une nouvelle manière de dormir. Il faut qu'il soit bien paresseux et par conséquent bien intelligent, pour avoir trouvé ce procédé : afin de ne pas avoir la peine de relever sa tête quand il se réveillera, il a imaginé de fourrer son museau à travers une maille du grillage, et quoique le fil de fer lui coupe la figure, il aime mieux rester là que de se déranger, et il dort, malgré toutes les objections qu'on peut élever contre son système.

Après tout, comme on fait son lit on se couche, et chacun prend son plaisir où il le trouve : peut-être que s'il pouvait m'expliquer son affaire, il me prouverait qu'il a parfaitement raison et que c'est moi qui n'y entends rien.

Les lévriers. Ils sont deux, étendus au fond d'une boxe. On

dirait des serpents. Je crois qu'ils ont la gueule fendue jusqu'aux épaules. Race superbe, et trop calomniée. Le lévrier de race pure et d'une haute intelligence.

Un officier de ma connaissance en avait un qui nous donnait la comédie. Il était douillet comme un petit enfant, et si par malheur il se cognait la patte, il venait à son maître à cloche-pied, en poussant des hurlements de désespoir. Le maître prenait gravement la partie blessée, soufflait dessus, et disait au chien : « Allons! c'est passé! » Et à l'instant le lévrier se mettait à gambader pour célébrer cette guérison miraculeuse.

Vaniteux comme un dindon, infidèle, sec de cœur, bon à rien, et au demeurant mal tourné, tel est le chien danois. Cette race tend à disparaître sous l'action du mépris public, et c'est justice. Le danois est en effet le chien déplaisant par excellence, et toutes ses prétentions ne l'empêchent pas d'avoir la plus pitoyable dégaîne. Parce que la nature lui a mis du noir sur du blanc, il s'imagine que tout est dit et qu'il n'a qu'à se montrer!

Mais son sot amour-propre est quelquefois mis à de cruelles épreuves, et j'ai assisté, pour ma part, à une rude leçon qu'un terre-neuve de mes amis donna devant moi à un de ces freluquets qui s'était permis de l'agacer outre-mesure.

C'était à Soisy-sous-Etioles, au bord de la Seine. J'avais rencontré le terre-neuve des messieurs Galignani, et je m'amusais à le faire plonger pour aller chercher des cailloux au fond de la rivière. C'était merveille de voir la noble bête, et j'en étais à regretter qu'il n'y eût pas là quelqu'un pour tomber à l'eau et se faire sauver, lorsque vint à passer un chien danois que je connaissais de vue pour l'avoir rencontré dans le monde. Il commença par regarder d'un air assez méprisant les exercices du beau plongeur; puis, ayant levé une patte de derrière en signe de mépris, il vint se camper devant moi en levant le nez d'un air insolent, comme pour me dire : « Est-ce que je ne suis pas plus beau que ce gros amphibie? »

Je haussai les épaules et je continuai à faire ma partie avec le terre-neuve. Ce que voyant, voilà le danois qui se vexe, entre en rage, et courant de droite et de gauche le long du bord, se met à aboyer contre le terre-neuve et à lui dire mille injures. Mais tout se bornait à des cris, car sitôt qu'il sentait l'eau il reculait, parce qu'il en avait une peur affreuse.

Le terre-neuve ne disait rien, mais il le regardait d'un air calme et malin. Il fit deux ou trois tours du rivage à la rivière, et le danois continuait toujours à l'injurier. Alors, sans se presser, sans se fâcher, le terre-neuve s'avance sur l'insolent, le maintient entre ses deux pattes de devant, et l'entraînant malgré ses efforts et ses cris désespérés, l'emmène jusqu'à dix pas du bord, lui fait prendre un bon bain rafraîchissant, et puis, quand il a jugé que la leçon est suffisante, se retourne vers le rivage, écarte les pattes, et lâche le danois, qui se sauve comme si le diable l'emportait.

Voilà ce que j'ai vu de mes yeux, et vous comprenez qu'entre ce danois qui est à ma droite et ces deux terre-neuve qui sont à ma gauche, mes sympathies me fassent aller du côté du cœur.

Les belles bêtes! Comme ils ont la mine riche et distinguée! Quelle dignité sereine et quel air obligeant et serviable!

Il y a donc, parmi les animaux comme parmi les hommes, des gens qui naissent prédestinés à ceci ou à cela? O mystère du libre arbitre, que deviens-tu lorsque je vois, réunis côte à côte, ce bouledogue organisé par la nature pour étrangler quiconque regardera son maître de travers, et ce terre-neuve, destiné de toute éternité à retirer imperturbablement de l'eau toute créature vivante qu'il y voit barboter?

Quelle mission providentielle! Naître sauveteur, sans avoir même besoin d'apprendre à nager!

Et pourtant il me semble qu'ils doivent s'ennuyer quelquefois : car enfin, lorsqu'ils n'ont personne à tirer de l'eau, à quoi passent-ils leur temps? Hélas! mon Dieu, peut-être à regretter qu'on se noie si peu.

Voilà l'inconvénient des professions humanitaires et charitables :

supprimez la guerre, la maladie, la misère, la débauche, le suicide par submersion, et vous n'avez plus ni guerriers, ni médecins, ni bureau de bienfaisance, ni orphelinats de jeunes filles, ni terre-neuve... Serait-il donc vrai que le bien et le mal ne soient qu'une même étoffe dont le mal est l'endroit et dont la vertu est l'envers? Grand Dieu! écartons cette hypothèse désolante et..... n'y pensons plus.

Non, ne faisons pas injure à ces sauveteurs chevaleresques : ils savent attendre le moment, et patienter en attendant : car ils n'ont pas la ressource, comme certains sauveteurs du canal Saint-Martin, de s'entre-jeter à l'eau et de s'entre-sauver pour partager la prime que l'administration ne refuse jamais à quiconque a piqué une tête pour sauver son semblable.

Mais, par exemple, une fois à l'eau, toute créature humaine leur appartient, et s'il y a un terre-neuve à un kilomètre à la ronde, il est inutile d'essayer de vous baigner à la rivière : autant de fois vous entrerez dans l'eau, autant de fois le terre-neuve se précipitera, vous sauvera malgré vous.

Un jour, à l'école de natation du Pont-Royal, un monsieur avait amené son terre-neuve. Il y avait un monde fou, et dans l'eau verte du petit bassin grouillaient cinq ou six pensions de petits gamins maigrichons comme on n'en voit qu'à Paris. Tout cela barbotait, piaillait, patouillait, pleurnichait, si bien qu'avec les emplâtres de l'Hôtel-Dieu et les chiens noyés qui défilaient par douzaines, on pouvait dire qu'il y avait moins d'eau que d'ordures. L'égout collecteur n'existait pas dans ce temps-là; je vous parle d'il y a longtemps.

Le terre-neuve entre, voit cela. Un frémissement généreux le saisit. Jamais il n'avait vu tant de monde à sauver! Il saute à l'eau, happe le premier moutard venu par le fond du caleçon, et grimpant l'échelle, le dépose sur le paillasson. Pouff! il ressaute à l'eau, prend un second moutard, le dépose à côté de l'autre, et continue ainsi jusqu'à une douzaine.

La terreur était partout; tous les gamins grimpaient à l'échelle,

s'accrochaient aux treillâges; le sauveteur continuait son service avec un enthousiasme impossible à décrire.

Enfin son maître, qui nageait dans le grand bassin, s'aperçoit de ce qui se passe, et du milieu de l'eau il appelle son chien. Celui-ci a compris : il court à la cabine où son maître s'est déshabillé, prend dans sa gueule les vêtements et les chaussures, et, se mettant doucement à la nage pour ne pas chiffonner les effets qu'il porte, vient les offrir au nageur.

Le zèle donne quelquefois lieu à de regrettables malentendus.

Voilà donc ce qu'on appelle des carlins? Race éteinte, disait-on; ce vilain couple-là ne m'a pourtant pas l'air de vouloir mourir. Quel air de suffisance grognonne! Ils ressemblent à ces vieux marquis goutteux qui passent leur vie à grommeler des méchancetés contre les hommes et les choses du temps, et qui s'encapuchonnent de parti pris dans leur humeur massacrante. Avec leur museau camus, s'il y avait des blancs parmi les chiens, ils en seraient les nègres : voilà-t-il pas là de quoi faire les aristocrates?

Que dire des bouledogues? Je n'en pense aucun bien. Mordre, remordre, ne vouloir jamais démordre, franchement, est-ce une vie? Aussi qui a vu un bouledogue les a tous vus : ils font toujours la même chose. Quand je vois ces mufles insolents et grossiers, prêts à me happer le... siége, je suis toujours tenté de leur dire, comme Béralde à M. Fleurant : « Allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages! »

Un salut amical au chien de berger hollandais, bien calme, bien patient, et dont la pose tranquille fait rêver aux placides paysages de Paul Potter; et je m'arrête avec respect devant un chien vraiment monumental, le griffon de Suède.

Celui-là, c'est le plus beau. Il a vraiment une tête de druide. Il respire la sagesse et il inspire la vénération.

Je crois devoir lui offrir l'expression de ma respectueuse sympathie.

— Ho! ho! là, là, là... Oui, oui, le bon gros chien bon enfant. N'a de l'esprit, la grosse bête, oui! N'est un joli dieu marin des forêts de la Dalécarlie, donc? N'est donc bien content qu'on le caresse? Tu es un honnête homme, toi. Oh! que nous avons donc la belle langue rose et des belles moustaches de Scandinavie, mon bon vieux!

Il me regarde avec une expression rêveuse et tendre. Il voudrait me répondre, mais il ne sait pas parler français.

— Pchtt!!!

Il éternue, la bonne bête.

— Dieu te bénisse et te ramène dans ta patrie, mon beau Suédois!

Ici finit l'exposition anglaise de la race caline et féline.

Eh bien! au milieu de ces princes et de ces grands seigneurs de la race canine, au milieu de cette foule orgueilleuse et séduisante, bichonnée, enrubannée, ornée de colliers et de grelots; parmi tous ces heureux de la terre que les riches vont se disputer tout à l'heure pour les conduire en grand équipage sous les lambris dorés de l'opulence, savez-vous quel est celui que je voudrais avoir?

Ce n'est ni le papillon de Bohême, ni le petit griffon anglais, ni le japonais, ni l'épagneul allemand; je ne veux pas du lévrier, je ne veux pas du terre-neuve; je refuse le chien hollandais, et je me détourne même du griffon de Suède.

Celui que je veux, c'est ce pauvre petit chien noir, maigre, pelé, qui se rencogne au fond de sa loge, les pattes serrées, la queue entre les jambes, la tête basse, et qui, sans dire mot, me lance de côté un regard triste et sauvage.

Celui-là m'aimerait. C'est à lui que mon cœur est allé.

LES PETITS BATEAUX DES TUILERIES.

Sur le bassin des Tuileries, un petit bateau s'en va flottant à l'aventure. Tantôt, poussé par une folle brise, il gonfle ses petites voiles, s'incline et s'élance en laissant derrière lui un faible sillage; tantôt le vent se calme, et alors il s'arrête immobile, et ses voiles flottent incertaines comme les ailes d'un oiseau qui cherche à s'envoler et qui ne peut pas. Mais bientôt un nouveau souffle de la brise vient enfler la voilure, et le petit bateau se penche doucement, et balancé sur les vagues mignonnes de cette nappe d'eau que le vent ride à peine, il s'en va, fier et sérieux comme un grand vaisseau sur la mer.

Il n'a pas de gouvernail, il n'a pas de boussole; sur son pont, dans sa mâture, pas un matelot; dans ce ruban bariolé qui lui sert de pavillon, aucune des nations du globe ne reconnaîtrait ses couleurs; son pont est rouge, sa coque verte; sa mâture et ses agrès ne sont que des simulacres enfantins faits de quelques bouts de fil et de quelques baguettes de bois; et cependant, sur ce navire imaginaire, il y a plus de vie, plus d'espérance, plus d'avenir, plus de richesses, que sur le plus puissant des galions de la Compagnie des Indes, car il a pour le conduire un capitaine qui s'appelle Fantaisie, et pour le manœuvrer, l'équipage merveilleux des rêves de l'enfance.

Voyez-vous là-bas, à l'autre bord du bassin, ce bel enfant qui, la tête penchée, suit d'un regard ardent et rêveur les évolutions du petit bateau? Là est le poème; là, l'imagination et la grâce, se

jouant à travers les boucles blondes de cette jeune tête, en font surgir tour à tour les mille incidents d'un voyage fantastique qui recommence toujours et qui ne finit jamais.

Et peu à peu, à la lumière féerique de l'imagination, cette mer en miniature va devenir un océan. Des gouffres profonds se creusent, peuplés de monstres de toutes formes; cette bordure de pierre, c'est une côte escarpée, où des écueils mortels dressent leurs arêtes pour déchirer les flancs du navire, où des peuplades sauvages guettent du haut des rochers les naufragés que leur promet la tempête prochaine. Hélas! le vent s'élève, la mer se gonfle, le navire affolé bondit, se couche, tournoie au milieu des vagues furieuses! Il dérive, il s'approche, il va périr! Allons, mes braves matelots! allons, tout le monde sur le pont!

Voyez! voyez! Comme ils s'élancent de toutes parts, comme ils courent partout où est le danger! Et le capitaine, avec son grand habit à revers rouges, ses pistolets à la ceinture, son porte-voix à la main, comme il est beau! comme il est digne! Et le vieux pilote, avec sa grosse casaque brune, son bonnet de fourrure grise enfoncé sur les yeux! Quel calme, quelle majesté!

Allons! hurrah! mes braves; encore quelques efforts et nous sommes sauvés!

Ils sont sauvés : on a viré de bord, la brise se calme, et le navire, tournant sa proue vers la pleine mer, s'en va, voguant sur des flots vermeils, aux rivages enchantés du Pays des Songes. Voyez-vous là-bas, dans ces nuages de pourpre et d'or, cette terre dont les dentelures capricieuses étincellent comme des joyaux? Déjà les papillons aux mille couleurs, les oiseaux merveilleux, voltigent autour du navire; déjà dans les profondeurs transparentes du gouffre on voit s'épanouir les coraux, les étoiles et les fleurs vivantes du fond de la mer. Et bientôt se détache de la rive une barque de sauvages; elle déroule sa voile de natte, et cingle vers nous.

Et le voyage continue, et le navire va toucher le rivage.

Et tout à coup le vent change, et le petit bateau s'arrête un moment, tourne sur lui-même ; et puis ses voiles se gonflent, il se penche, et il repart pour un nouveau voyage ; et la scène change encore, et elle change toujours...

Rêve, rêve encore, cher enfant ! Un jour, quand tu seras vieux, quand les chagrins auront ridé ton front et blanchi tes cheveux, tu t'arrêteras pensif au bord de ce bassin qui te rappellera les jours heureux de ton enfance ; et tandis que d'autres enfants recommenceront à cette même place, avec d'autres petits bateaux, un voyage imaginaire comme celui que tu fais aujourd'hui, tu ne verras plus, dans cette barque chétive abandonnée sans boussole au milieu d'un océan sans rivage, que l'image d'un pauvre cœur désemparé dérivant, à la merci des courants et des tempêtes, aux hasards de la destinée.

LA FIN DU MONDE.

Et le monde finira par le feu.

De toutes les questions qui intéressent l'homme, il n'en est pas de plus digne de ses recherches que celle des destinées de la planète qu'il habite. La géologie et l'histoire nous ont appris bien des choses sur le passé de la Terre : nous savons au juste, à quelques millions de siècles près, l'âge de notre globe ; nous savons dans quel ordre les développements de la vie se sont progressivement manifestés et propagés à sa surface ; nous savons à quelle époque l'homme est venu enfin s'asseoir à ce banquet de la vie préparé pour lui, et dont il avait fallu plusieurs milliers d'années pour mettre le couvert.

Nous savons tout cela, ou du moins nous croyons le savoir, ce qui revient exactement au même : mais si nous sommes fixés sur le passé, nous ne le sommes pas sur l'avenir.

L'humanité n'en sait guère plus sur la durée probable de son existence, que chacun de nous n'en sait sur le nombre d'années qu'il lui reste à vivre :

La table est mise,
La chère exquise,
Que l'on se grise !
Trinquons, mes amis !

Fort bien : mais en sommes-nous au potage, ou au dessert ? Qui nous dit, hélas ! qu'on ne va pas servir le café tout à l'heure ?

Nous allons, nous allons, insouciants de l'avenir du monde, sans jamais nous demander si par hasard cette barque frêle qui nous porte à travers l'océan de l'infini ne risque pas de chavirer tout à coup, ou si sa vieille coque, usée par le temps et détraquée par les agitations du voyage, n'a pas quelque voie d'eau par où la mort, goutte à goutte, s'infiltre dans cette carcasse, qui est la carcasse même de l'humanité, entendez-vous!

Le monde, c'est-à-dire pour nous le globe terrestre, n'a pas toujours existé. Il a commencé, donc il finira. Quand, voilà la question.

Et tout d'abord demandons-nous si le monde peut finir par un accident, par une perturbation des lois actuelles.

Nous ne saurions l'admettre. Une telle hypothèse, en effet, serait en contradiction absolue avec l'opinion que nous entendons soutenir dans ce travail. Il est dès-lors bien clair que nous ne pouvons l'adopter.

Toute discussion serait en effet impossible si l'on admettait l'opinion qu'on s'est proposé de combattre.

Ainsi voilà un premier point parfaitement établi : la Terre ne sera pas détruite par accident; elle finira par suite de l'action même des lois de sa vie actuelle : elle mourra, comme on dit, de sa belle mort.

Mais mourra-t-elle de vieillesse? Mourra-t-elle de maladie?

Je n'hésite pas à répondre : Non, elle ne mourra pas de vieillesse; oui, elle mourra de maladie. Par suite d'excès.

J'ai dit que la Terre finira par suite de l'action même des lois de sa vie actuelle. Il s'agit maintenant de rechercher quel est, de tous ces agents fonctionnant pour l'entretien de la vie du globe terraqué, celui qui est appelé à la détruire un jour.

Je le dis sans hésiter : cet agent, c'est celui-là même auquel la Terre a dû primitivement son existence : c'est la chaleur. La chaleur boira la mer; la chaleur mangera la Terre : et voici comment cela arrivera.

Un jour, regardant fonctionner des locomotives, l'illustre Stephenson demandait à un grand chimiste anglais quelle était la force qui faisait mouvoir ces machines. Le chimiste répondit : « C'est le soleil. »

Et en effet toute la chaleur que nous mettons en liberté lorsque nous brûlons des combustibles végétaux, bois ou charbon, a été emmagasinée là par le soleil : un morceau de bois, un morceau de charbon, n'est donc, au pied de la lettre, autre chose qu'une conserve de rayons solaires. Plus la vie végétale se développe et plus il y a accumulation de ces conserves. Si on en brûle beaucoup et qu'on en crée beaucoup, c'est-à-dire si la culture et l'industrie se développent, l'emmagasinement, d'une part, la mise en liberté, de l'autre, des rayons du soleil absorbés par la Terre, iront sans cesse en augmentant, et la Terre devra s'échauffer d'une manière continue.

Que sera-ce si la population animale, si l'espèce humaine à son tour, suivent le même progrès? Que sera-ce si des transformations considérables, nées du développement même de la vie animale à la surface du globe, viennent modifier la structure des terrains, déplacer le bassin des mers, et rassembler l'humanité sur des continents à la fois plus fertiles et plus perméables à la chaleur solaire?

Or c'est précisément ce qui va arriver.

Lorsqu'on compare le monde à ce qu'il était autrefois, on est tout de suite frappé d'un fait qui saute aux yeux : ce fait, c'est le développement de la vie organique sur le globe. Depuis les sommets les plus élevés des montagnes jusqu'aux gouffres les plus profonds de la mer, des millions de milliards d'animalcules, d'animaux, de cryptogames ou de plantes supérieures, travaillent jour et nuit, depuis des siècles, comme ont travaillé ces foraminifères qui ont bâti la moitié de nos continents.

Ce travail allait assez vite déjà avant l'époque où l'homme apparut sur la Terre; mais depuis l'apparition de l'homme il s'est

développé avec une rapidité qui va tous les jours s'accélérant. Tant que l'humanité est restée parquée sur deux ou trois points de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, on n'y a pas pris garde, parce que, sauf ces quelques foyers de concentration, la vie générale était encore à l'aise pour déverser sur les espaces libres le trop-plein accumulé sur certains points de la terre civilisée : c'est ainsi que la colonisation a peuplé de proche en proche des contrées jusqu'alors inhabitées et vierges de toute culture. Alors a commencé la première phase du progrès de la vie par l'action humaine : la phase agricole.

On a marché dans ce sens pendant six siècles environ. Mais on a découvert les grands gisements de houille, et presque en même temps la chimie et la vapeur : la Terre est entrée alors dans la phase industrielle, qui ne fait que commencer puisqu'elle n'a guère plus de soixante ans.

Mais où ce mouvement nous mène, et de quel train nous y arriverons, c'est ce qu'il est facile de présumer d'après ce qui se passe déjà sous nos yeux.

Il est évident, pour qui sait voir les choses, que depuis un demi-siècle, tout, bêtes et gens, tend à se multiplier, à foisonner, à pulluler dans une proportion vraiment inquiétante.

On mange davantage, on boit davantage, on élève des vers à soie, on nourrit des volailles et on engraisse des bœufs.

En même temps on plante de tous les côtés; on défriche, on invente des assolements fécondants et des cultures intensives; on compose des engrais artificiels qui doublent le rendement des terres; on ne se contente pas de ce que produit la terre, et on sème à pleines mains, dans nos rivières, des saumons à cinq francs la dalle, et dans nos golfes, des huîtres à vingt-quatre sous la douzaine.

Pendant ce temps, on fait fermenter d'énormes quantités de vin, de bière, de cidre; on distille de véritables fleuves d'eau-de-vie, et puis on brûle des millions de tonnes de houille, sans compter qu'on perfectionne incessamment les appareils de chauf-

fage, qu'on calfeutre de plus en plus les maisons, et qu'enfin on fabrique tous les jours à meilleur marché les étoffes de laine et de coton dont l'homme se sert pour se tenir chaud.

A ce tableau déjà suffisamment sombre il convient d'ajouter les développements insensés de l'instruction publique, qu'on peut considérer comme une source de lumière et de chaleur, car si elle n'en dégage pas par elle-même, elle en multiplie la production en donnant à l'homme les moyens de perfectionner et d'étendre son action sur la nature.

Voilà où nous en sommes; voilà où nous a conduits un seul demi-siècle d'industrialisme : évidemment il y a dans tout cela des symptômes manifestes d'une exubérance prochaine, et on peut dire qu'avant cent ans d'ici la Terre prendra du ventre.

Alors commencera la redoutable période où *l'excès de la production amènera l'excès de la consommation*, L'EXCÈS DE LA CONSOMMATION L'EXCÈS DE CHALEUR, ET L'EXCÈS DE CHALEUR LA COMBUSTION SPONTANÉE DE LA TERRE ET DE TOUS SES HABITANTS.

Il n'est pas difficile de prévoir la série des phénomènes qui conduiront le globe, de degrés en degrés, à cette catastrophe finale. Quelque navrant que puisse être le tableau de ces phénomènes, je n'hésiterai pas à le tracer, parce que la prévision de ces faits, en éclairant les générations futures sur le danger des excès de la civilisation, leur servira peut-être à modérer l'abus de la vie et à reculer de quelques milliers d'années, ou tout au moins de quelques mois, la fatale échéance.

Voici donc ce qui va se passer.

Pendant une dizaine de siècles, tout ira de mieux en mieux. L'industrie surtout marchera à pas de géant. On commencera d'abord par épuiser tous les gisements de houille; puis toutes les sources de pétrole; puis on abattra toutes les forêts; puis on brûlera directement l'oxygène de l'air et l'hydrogène de l'eau. A ce moment-là il y aura sur la surface du globe environ un mil-

liard de machines à vapeur de mille chevaux en moyenne, soit mille milliards de chevaux-vapeur fonctionnant nuit et jour.

Tout travail physique est fait par des machines ou par des animaux : l'homme ne le connaît plus que sous la forme d'une gymnastique savante, pratiquée uniquement comme hygiène.

Mais tandis que ses machines lui vomissent incessamment des torrents de produits manufacturés, de ses usines agricoles sort à flots pressés une foule de plus en plus compacte de moutons, de poulets, de bœufs, de dindons, de porcs, de canards, de veaux et d'oies, tout cela crevant de graisse, bêlant, gloussant, mugissant, glouglottant, grognant, nasillant, beuglant, sifflant, et demandant à grands cris des consommateurs !

Or, sous l'influence d'une alimentation de plus en plus abondante, de plus en plus succulente, la fécondité des races humaines et des races animales va de jour en jour s'accroissant.

Les maisons s'élèvent étage par étage; on supprime d'abord les jardins, puis les cours. Les villes, puis les villages, commencent à projeter peu à peu des lignes de faubourgs dans toutes les directions; bientôt des lignes transversales réunissent ces rayons.

Le mouvement progresse; les villes voisines viennent à se toucher. Paris annexe Saint-Germain, Versailles, puis Beauvais, puis Châlons, puis Orléans, puis Tours; Marseille annexe Toulon, Draguignan, Nice, Carpentras, Nîmes, Montpellier; Bordeaux, Lyon et Lille se partagent le reste, et Paris finit par annexer Marseille, Lyon, Lille et Bordeaux.

Et de même dans toute l'Europe, de même dans les quatre autres parties du monde.

Mais en même temps s'accroît la population animale. Toutes les espèces inutiles ont disparu : il ne reste plus que des bœufs, des moutons, des chevaux et de la volaille. Or, pour nourrir tout cela il faut des espaces libres à cultiver, et la place commence à manquer.

On réserve alors quelques terrains pour la culture, on y entasse des engrais, et là, couchées au milieu d'herbages de six pieds de

hauteur, on voit se rouler des races inouïes de moutons et de bœufs sans cornes, sans poils, sans queue, sans pattes, sans os, et réduits par l'art des éleveurs à n'être plus qu'un monstrueux beefsteak alimenté par quatre estomacs insatiables!

Pendant ce temps, dans l'hémisphère austral, une révolution formidable va s'accomplir. Que dis-je? A peine cinquante mille ans se sont écoulés, et la voilà faite.

Les polypiers ont réuni ensemble tous les continents et toutes les îles de l'Océan Pacifique et des mers du Sud : l'Amérique, l'Europe, l'Afrique, ont disparu sous les eaux de l'océan; il n'en reste plus que quelques îles formées des derniers sommets des Alpes, des Pyrénées, des buttes Montmartre, des Carpathes, de l'Atlas, des Cordillères; l'humanité, reculant peu à peu devant la mer, s'est répandue sur les plaines incommensurables que l'océan a abandonnées. Elle y a apporté sa civilisation foudroyante; déjà, comme sur les anciens continents, l'espace commence à lui manquer.

La voilà dans ses derniers retranchements : c'est là qu'elle va lutter contre l'envahissement de la vie animale.

C'est là qu'elle va périr!

Elle est sur un terrain calcaire; elle fait passer incessamment à l'état de chaux une masse énorme de matières animalisées; cette masse, exposée aux rayons d'un soleil torride, emmagasine incessamment de nouvelles unités de chaleur, pendant que le fonctionnement des machines, la combustion des foyers et le développement de la chaleur animale, élèvent incessamment la température ambiante.

Et pendant ce temps la production animale continue à s'accroître; et il arrive un moment où l'équilibre étant rompu, il devient manifeste que la production va déborder la consommation.

Alors commence à se former, sur l'écorce du globe, d'abord

presque une pellicule, puis une couche appréciable de détritus irréductibles : la Terre est saturée de vie.

La fermentation commence.

Le thermomètre monte, le baromètre descend, l'hygromètre marche vers zéro. Les fleurs se fanent, les feuilles jaunissent, les parchemins se recroquevillent : tout sèche et devient cassant.

Les animaux diminuent par l'effet de la chaleur et de l'évaporation. L'homme à son tour maigrit et se dessèche; tous les tempéraments se fondent en un seul, le bilieux; et le dernier des lymphatiques offre avec larmes sa fille et cent millions de dot au dernier des scrofuleux, qui n'a pas un sou de fortune, et qui refuse par orgueil!

La chaleur augmente et les sources tarissent. Les porteurs d'eau s'élèvent par degrés au rang de capitalistes, puis de millionnaires, si bien que la charge de Grand Porteur d'Eau du prince finit par devenir une des premières dignités de l'État. Toutes les bassesses, toutes les infamies qu'on voit faire aujourd'hui pour une pièce d'or, on les fait pour un verre d'eau, et l'Amour lui-même, abandonnant son carquois et ses flèches, les remplace par un carafe frappée.

Dans cette atmosphère torride, un morceau de glace se paye par vingt fois son poids de diamants! L'empereur d'Australie, dans un accès d'aliénation mentale, se fait faire un *tutti frutti* qui lui coûte une année de sa liste civile!!! Un savant fait une fortune colossale en obtenant un hectolitre d'eau fraîche à 45 degrés!!!!

Les ruisseaux se dessèchent; les écrevisses, se bousculant tumultueusement pour courir après ces filets d'eau tiède qui les abandonnent, changent, chemin faisant, de couleur, et tournent à l'écarlate. Les poissons, le cœur affadi et la vessie natatoire distendue, se laissent aller vers les fleuves, le ventre en l'air et la nageoire inerte.

Et l'espèce humaine commence à s'affoler visiblement. Des passions étranges, des colères inouïes, des amours foudroyantes,

des plaisirs insensés, font de la vie une série de détonations furieuses, ou plutôt une explosion continue, qui commence à la naissance et qui ne finit qu'à la mort. Dans ce monde torréfié par une combustion implacable, tout est roussi, craquelé, grillé, rôti, et après l'eau, qui s'évapore, on sent diminuer l'air, qui se raréfie.

Effroyable calamité! les rivières à leur tour et les fleuves ont disparu : les mers commencent à tiédir, puis à s'échauffer : les voilà qui déjà mijotent comme sur un feu doux.

D'abord les petits poissons, asphyxiés, montrent leur ventre à la surface; viennent ensuite les algues, que la chaleur a détachées du fond; enfin s'élèvent, cuits au bleu et rendant leur graisse par larges taches, les Requins, les Baleines, et la Pieuvre énorme, et le Kraken cru fabuleux, et le Serpent de mer trop contesté ; et de ces graisses, de ces herbes et de ces poissons cuits ensemble, l'océan qui fume fait une incommensurable bouillabaisse.

Une écœurante odeur de cuisine se répand sur toute la terre habitée; elle y règne un siècle à peine : l'océan s'évapore et ne laisse plus de son existence d'autre trace que des arêtes de poissons éparses sur des plaines désertes.....

. . . . . .

. . . . . .

La fin commence.

Sous la triple influence de la chaleur, de l'asphyxie et de la dessiccation, l'espèce humaine s'anéantit peu à peu : l'homme s'effrite, s'écaille, et au moindre choc tombe par morceaux. Il ne lui reste plus, pour remplacer les légumes, que quelques plantes métalliques qu'il parvient à faire pousser à force de les arroser de vitriol! Pour étancher la soif qui le dévore, pour ranimer son système nerveux calciné, pour liquéfier son albumine qui se coagule, il n'a plus d'autres liquides que l'acide sulfurique ou l'eau forte.

Vains efforts.

A chaque souffle de vent qui vient agiter cette atmosphère

anhydre, des milliers de créatures humaines sont desséchées instantanément; et le cavalier sur son cheval, l'avocat à la barre, le juge sur son siége, l'acrobate sur sa corde, l'ouvrière à sa fenêtre, le roi sur son trône, s'arrêtent momifiés!

Et alors vient le dernier jour.

Ils ne sont plus que trente-sept, errants comme des spectres d'amadou au milieu d'une population effroyable de momies qui les regardent avec des yeux semblables à des raisins de Corinthe.

Et ils se prennent les mains, et ils commencent une ronde furieuse, et à chaque tour un des danseurs trébuche et tombe mort avec un bruit sec. Et le trente-sixième tour fini, le survivant demeure seul en face de ce monceau misérable où sont rassemblés les derniers débris de la race humaine!

Il jette un dernier regard sur la Terre; il lui dit adieu au nom de nous tous, et de ses pauvres yeux brûlés tombe une larme, la dernière larme de l'humanité. Il la recueille dans sa main, il la boit, et il meurt en regardant le ciel.

Pouff!!!

Une petite flamme bleuâtre s'élève en tremblotant; puis deux, puis trois, puis mille. Le globe entier s'embrase, brûle un instant, s'éteint.

Tout est fini : la Terre est morte.

. . . . . .

. . . . . .

Morne et glacée, elle roule tristement dans les déserts silencieux de l'infini; et de tant de beauté, de tant de gloire, de tant de joies, de tant de larmes, de tant d'amours, il ne reste plus qu'une petite pierre calcinée, errant misérable à travers les sphères lumineuses des mondes nouveaux.

Adieu, Terre! Adieu, souvenirs touchants de nos histoires, de

notre génie, de nos douleurs et de nos amours! Adieu, Nature, toi dont la majesté douce et sereine nous consolait si bien de nos souffrances! Adieu, bois frais et sombres, où pendant les belles nuits d'été, à la lumière argentée de la lune, on entendait chanter le rossignol! Adieu, créatures terribles et charmantes qui meniez le monde avec une larme ou un sourire, et que nous appelions de noms si doux! Ah! puisqu'il ne reste plus rien de vous, tout est bien fini : LA TERRE EST MORTE.

L'ANE DE BURIDAN.

—

TRAGÉDIE PSYCHOLOGIQUE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un point d'interrogation. Sur le devant de la scène, à trois pas de la rampe, à droite un seau d'eau, à gauche une mesure d'avoine).

L'ANE. *(Il s'avance à pas comptés, la tête basse, les oreilles battant l'air au hasard, chacune dans une direction différente. Arrivé à trois pas de la rampe, il écarte ses quatre pieds, s'y affermit, baisse la tête jusqu'à effleurer le sol de sa bouche.)* Réfléchissons. *(Il réfléchit pendant une heure).* Je ne trouve rien. Je crois que je ferais bien de braire un peu... *(Il relève sa tête, allonge le cou, dresse les oreilles.)* Hî! hân! hî! hân!... hîîî!... hân!!!

Voilà qui est bon. Je me sens l'esprit plus dégagé. Je rentre en possession de moi-même. Je me suis affirmé ma propre personnalité. Je brais, donc je suis un âne.

Voilà un résultat immense : et il y a toute une philosophie dans les paroles que je viens de prononcer.

Qu'est-ce que la liberté ? Je l'ai prise, et il s'agit maintenant pour moi de savoir ce que c'est. Il serait en effet souverainement inconvenant qu'un âne philosophe comme je suis ne pût pas se rendre compte d'un état auquel il aspire depuis tant d'années.

Je suis donc libre, grâce aux quatre jambes que voilà ! Je me suis sauvé tout uniment.

On peut trouver que c'est là une manière un peu vulgaire de se délivrer d'un état aussi tragique que l'esclavage : mais c'est un moyen qui, à raison même de son extrême simplicité, ne manque pas d'une certaine grandeur.

Quelques-uns me blâmeront, sans aucun doute : c'est l'ordinaire contre quiconque réussit là où beaucoup ont échoué. Mais ma conscience ne me reproche rien.

Le philosophe Buridan mon maître abusait vraiment de son génie et de la patience proverbiale de ma race pour m'imposer un genre de travail contre lequel j'ai cent fois, mais en vain, protesté de toute la longueur de mes oreilles. Non content de m'avoir fait enseigner à grands coups de bâton l'art pénible de porter des fardeaux, il a entrepris de faire de moi un philosophe; et lorsque je revenais excédé de fatigue et de chaleur, à peine commençais-je à souffler un peu sur ma maigre litière, qu'il arrivait en longue robe de savant avec une grande fraise et un chapeau pointu, et se mettait à palabrer devant moi des heures entières sur *barbara* et *baralipton*, au point qu'après chacune de ses leçons je me sentais le crâne prêt à voler en éclats.

La philosophie est une science qui fatigue beaucoup, surtout les ânes. De tout ce fatras je n'avais bien retenu qu'une chose : c'est que la morale consiste à faire ce qu'on veut, que pour faire ce qu'on veut il faut être libre, et que par conséquent l'homme qui n'est pas libre, ne pouvant faire ce qu'il veut, est nécessairement immoral.

C'est pourquoi je me suis échappé, et me voilà.

Une fois hors de vue, j'ai pris le galop, et pour éviter toute espèce de difficulté, j'ai couru deux heures à ce train-là. Je viens de loin; il fait chaud; je meurs de faim et de soif, et je désire également boire et manger, manger et boire. *(Il tourne la tête à droite et à gauche, et il aperçoit la mesure d'avoine et le seau d'eau.)*

En croirai-je mes yeux? Dieux protecteurs, vous avez jeté un regard favorable sur votre fils! Quoi! à moi chétif, de l'avoine et de l'eau fraîche servie dans un seau! Que de grâces! Vraiment, vous me traitez comme un cheval!

O liberté! avoir également faim et également soif, et trouver l'un à côté de l'autre, tout ce qu'un âne peut rêver de plus exquis dans le boire et dans le manger!

Comment vous exprimer, ô divinités tutélaires, ma reconnaissance pour ce double bienfait? *(Il réfléchit pendant une heure.)*

J'ai trouvé : par mon empressement à en profiter. Et le temps que j'ai consacré à cette méditation, en aiguisant mon appétit et en augmentant ma soif, va encore ajouter à l'élan de ma reconnaissance.

Hâtons-nous donc de...

De boire? ou de manger?

Par quoi commencerai-je? Délibérons. *(Il délibère pendant deux heures.)*

Ho! ho! comme le travail de tête creuse l'estomac et sèche le gosier! J'ai bien plus faim et bien plus soif que tout à l'heure, et je ne suis pas plus avancé. Il faut être philosophe comme je suis pour savoir combien sont durs les cahotements de la conscience en voyage à la recherche d'un problème moral. J'ai l'intellect en compote. Cessons de réfléchir. *(Il cesse de réfléchir pendant une heure.)*

Cela va mieux. J'ai le cerveau tout rafraîchi, et je vois clairement ma sottise. J'ai perdu un temps précieux à délibérer lorsqu'il fallait agir. Et ce que j'ai à faire est si facile, si agréable! Une mesure d'avoine et un seau d'eau, un seau d'eau et une mesure d'avoine, une soif ardente, un appétit admirable, et j'hésite!

O Martin! as-tu donc oublié ton Horace au point de retarder par ta faute l'heureux moment d'une double jouissance que les Dieux t'envoient! Hâte-toi! la vie est courte :

Vitæ summa brevis spem nos vetat
Inchoare longam;
Jam te premet nox, fabulæque Manes
Et domus exilis Plutonia...

Mais quelles idées funestes viennent m'assaillir! Qu'y a-t-il donc de si redoutable au fond de cette mesure d'avoine et de ce seau d'eau? *(Il cherche pendant une heure.)*

Il y a un abîme. Plongez dans ce seau d'eau, creusez dans cette mesure d'avoine, vous n'y trouverez pas de fond. *(Il les regarde alternativement.)*

Ceci ou cela; l'un ou l'autre; boire ou manger. Je veux choisir; mais pour choisir il faut vouloir inégalement, et je veux également. Parce que ma faim et ma soif sont entre elles dans une relation d'égalité mathématique, je ne puis pas plus déranger cet équilibre que je ne puis détruire ou modifier les deux forces dont il est la résultante immuable. Et je reste entre deux.

Ce que je dis là, je ne l'imagine pas, je le formule : je constate purement et simplement un phénomène. *(Une éclipse de soleil a lieu. Une nuit soudaine se fait. L'âne lève la tête et regarde le ciel.)*

Hé quoi! déjà la nuit! c'est singulier : je croyais le soleil encore bien haut sur l'horizon. C'est probablement moi qui me serai trompé. Puisqu'il fait nuit, il faut bien dormir. Dormons. *(L'éclipse dure deux heures, pendant lesquelles l'âne ne cesse de dormir. Le soleil se découvre, l'âne se réveille, il secoue ses oreilles et regarde autour de lui d'un air étonné.)*

Le jour, maintenant? Mais il y a erreur, bien sûr. Je viens à peine de m'endormir..... Est-ce encore moi qui me trompe, ou n'est-ce pas plutôt Phœbus?

Mauvais sommeil : j'ai rêvassé, j'ai eu des visions sinistres, et sans pouvoir me les rappeler au juste, je me sens tout mal à l'aise de l'angoisse qu'elles m'ont laissée.

Chassons ces impressions funestes. Hé! tout cela n'est rien. *(Il regarde le seau d'eau et la mesure d'avoine.)* Voilà de quoi mettre en fuite toutes ces visions, fille d'une abstention philosophique par trop prolongée. *(Il avance la tête du côté de la mesure d'avoine en ouvrant les lèvres, puis s'arrête, retourne la tête vers le seau d'eau, s'arrête de même, puis finalement se remet à égale distance entre deux.)*

Je viens de prononcer un mot qui me rend à moi-même : l'abstention. « Dans le doute abstiens-toi » : voilà, m'a dit cent fois mon maître, l'alpha et l'ômega de la conscience libre. Je doute : je dois m'abstenir. *(Il s'abstient pendant trois heures.)*

Ce doute est affreux. J'en souffre plus que je ne saurais dire. Il faut que j'en sorte à tout prix. N'y a-t-il donc pas un moyen de me délivrer d'une perplexité aussi étrange? Grands dieux! de quelle argile misérable avez-vous donc pétri le cœur des ânes, pour qu'ils en puissent venir à ce degré de folie? Quoi! c'est notre raison qui nous empêche de jouir des biens mêmes que nous désirons le plus, quand votre bonté paternelle a pris soin de les placer devant nous, presque dans nos mains!

Arrière la raison. Qu'a-t-elle à faire ici? Ai-je plus soif que faim ou plus faim que soif? Voilà tout le mystère. Question de besoin : un fait à constater.

Comment? En interrogeant cet estomac qui pâtit et ce gosier qui brûle : « Connais-toi toi-même », m'a répété souvent mon maître. Allons! un seul regard sur l'âne intérieur m'en apprendra plus que tous les raisonnements du monde. Fermons les yeux pour regarder en dedans. *(Il ferme les yeux et s'endort. Il dort pendant trois heures, puis rouvre les yeux. A ce moment le soleil se couche.)*

J'ai rêvé que j'étais placé entre un seau d'eau et une mesure d'avoine, et qu'également sollicité par la faim et par la soif, je ne pouvais me déterminer à faire un choix. Alors je me sentais

enlevé dans les airs, et après un long vol à travers le vide, je me trouvais transporté aux Champs-Élysées, parmi les ombres des philosophes de l'antiquité. Mon corps avait subi la plus singulière des transformations : du milieu de mon front s'élevait une corne, ou plutôt une trompe flexible à volonté, et tout en paissant l'herbe de la prairie des morts, je pouvais boire dans un ruisseau, à l'aide de ma trompe, sans interrompre mon repas.

(Il regarde autour de lui.) Il fait encore nuit noire. C'est ce rêve étrange qui aura interrompu mon sommeil. Dépêchons-nous de rattraper le temps perdu. *(Il s'endort de nouveau : il dort jusqu'à huit heures du matin. Il s'éveille.)*

Où suis-je? Ah! ici. Que se passe-t-il donc en moi? Je me sens faible. Oui, je me rappelle maintenant... je suis libre; je me suis échappé... Mais pourquoi donc est-ce que je souffre ainsi? *(Il médite pendant deux heures).*

Parce que j'ai faim et parce que j'ai soif. Donc, je n'ai qu'à manger cette avoine et à boire cette eau, et je ne souffrirai plus. *(Il réfléchit.)*

Je souffrirai : car si je mange d'abord, pendant que je mangerai, je ne boirai pas; si je bois premièrement, je retarderai le moment de manger, et ces deux besoins qui me pressent sont tellement urgents, que si je bois je meurs de faim, et si je mange je meurs de soif! Eh bien, choisissons au hasard...

Au hasard! mais ma vie est au bout. Le hasard, c'est peut-être la mort! Non, non! Il faut choisir, je choisirai.

Mais lequel? Oh! ma tête se perd!

Un feu dévorant me consume; ce n'est pas du sang, c'est du feu qui circule dans mes veines : si je ne bois pas tout à l'heure, je suis perdu!

Je suis déchiré par les tortures de la faim; mes entrailles se tordent comme des serpents hérissés de clous aigus : encore quelques minutes de ce supplice, et je suis mort!

Quelle heure est-il? *(Une horloge invisible sonne huit heures.)* Merci. Je n'avais pas vu cette horloge. N'importe... Le temps... le temps... le temps ne fait rien... c'est la liberté qui fait tout. Qu'est-ce que le temps? La même chose que la liberté, ou à peu près. *(Il baisse un moment la tête.)*

Qu'est-ce que j'ai dit? Ma raison vacille comme un lumignon où l'huile manque... Je déraisonne. Mon cerveau ne fonctionne plus, faute de nourriture. Mon corps même commence à défaillir. *(Il a une syncope de deux heures. Tout à coup il se relève comme poussé par un ressort. Ses yeux sont hagards et injectés; il ouvre la bouche et tire sa langue, qui est rouge comme du sang et mince comme un morceau de drap. Il tremble de tout son corps. Tremolo dramatique à l'orchestre.)*

La nature a fait l'âne libre. Libre, entendez-vous? C'est-à-dire souverain, souverain de sa conscience! L'âne est fait pour boire, l'eau pour être bue. L'âne est fait pour manger, l'avoine pour être mangée. Mais entre la boisson et la nourriture, il y a la liberté...

Non, il y a la mort! Elle vient, je la sens..... *(Il a une nouvelle syncope, qui dure trois heures. Il se ranime, essaye de se relever et retombe.)*

Dieux protecteurs! Je succombe si vous ne venez à mon aide! Grâce! pardon! J'abjure la philosophie, je m'abandonne à la nature. Me voilà un peu plus près du seau d'eau que de l'avoine : c'est vous qui l'avez ainsi ordonné dans votre sagesse... Eh bien, je me décide : j'adore vos impénétrables desseins sans les comprendre. Donnez-moi la force de me relever, que je puisse faire un pas, et je vais boire. Vous le voulez? Je ne mangerai qu'après.

(On entend le bruit du tonnerre. Jupiter paraît sur un nuage. A côté de lui est le Destin. Le Destin semble adresser à Jupiter des objections auxquelles celui-ci refuse de se rendre.)

JUPITER. Ane ingrat et téméraire, je veux bien t'accorder la faveur suprême que tu implores. Lève-toi. Bois si tu veux. *(Ici le Destin fait à Jupiter un signe du doigt comme pour lui rap-*

peler d'observer une condition convenue entre eux deux). Mais sache bien que tu es libre !

(L'âne se lève, se dirige vers le seau d'eau, allonge la tête pour y boire, mais se ravise. Il tourne la tête vers Jupiter, puis vers la mesure d'avoine.)

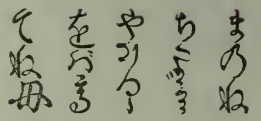
L'ANE. Puisque je suis libre, je puis donc choisir ?

JUPITER. Sans doute.

L'ANE. Je crois que je ferai mieux de commencer par manger...

(Il fait deux pas vers la mesure d'avoine, et tombe mort. La toile tombe. Plusieurs dames s'évanouissent dans la salle On les emporte.)

LE LIVRE JAPONAIS.



Je le tiens! Cinq minutes plus tard il m'échappait!

Voyez à quoi tient le sort. Je m'en allais, tranquillement, à mon aise, au quai des Augustins. Que pouvais-je craindre? Il n'y a qu'un homme en France qui sache le japonais : puisqu'il n'a pas acheté le livre, me disais-je, c'est qu'il n'en veut pas, ou qu'il est malade, ou qu'il est en voyage, ou qu'il est mort; il est possible même que, depuis le temps qu'il sait le japonais sans avoir jamais pu trouver une occasion de le parler une seule fois, il ait oublié qu'il le savait. Il ne reste plus dès lors en France qu'une seule personne qui puisse avoir l'idée d'acheter ce livre, et c'est moi.

Et pourtant, à l'heure où je descendais mon escalier pour aller au quai des Augustins, un vieux petit monsieur sec à redingote marron, à mine de bibliophile, se rendait de son côté à la bienheureuse boutique où j'allais moi-même pour y acheter l'*article* ci-après :

> 1735. — LIVRE JAPONAIS. Curieux spécimen de l'art typographique au Japon, 3 fr.

De bonne foi, là, qui s'y serait attendu? Peut-on comprendre qu'un homme qui ne sait pas le japonais aille s'aviser d'acheter un

livre écrit en cette langue ? C'est désolant, on ne peut pas avoir une idée à soi, et quand on songe à tant de grandes découvertes faites simultanément par deux ou trois savants à la fois, on arrive à cette conclusion triste que les trois quarts du temps la gloire est le prix de la course.

Je marchais donc sans défiance. Sans défiance, c'est-à-dire sans trop de défiance ; mais je dois dire que je n'y allais pas pourtant comme un étourneau, non.

A mesure qu'on s'approche de la boutique où est le livre désiré, il est bon de se laisser aller à une inquiétude vague, qui devient de plus en plus vive à mesure qu'on approche du but. On a vu des occasions uniques, des trouvailles introuvables, perdues faute de flair et de circonspection dans ce moment décisif. Si l'on marche trop vite, si l'on regarde trop constamment dans la direction de la boutique, si on laisse percer son inquiétude, ou si on s'arrête à flâner à quelque boîte de bouquiniste, un rival, qui vous suit ou qui vous voit venir, profitera de votre faute et n'hésitera pas à prendre le galop, s'il le faut, pour arriver avant vous.

Et c'était un terrible, que mon petit monsieur sec à la redingote marron ; je le connais d'ailleurs ; je l'ai vu dans toutes les ventes ; c'est un pilier de parapets : vous le rencontrerez presque tous les jours entre le pont Saint-Michel et le Pont-Royal, de deux à quatre heures.

Je l'avais rejoint au tournant du Pont-Neuf et j'avais eu l'imprudence de le toiser et de mesurer d'un regard inquiet la distance qui nous séparait de la boutique.

Il avait compris, il avait deviné, et il avait hâté le pas.

Moi aussi.

Alors il l'avait ralenti.

Moi aussi.

Il avait fait semblant de bouquiner.

Moi aussi.

La guerre était déclarée. Nous avancions, tantôt à petit pas, tantôt par grandes enjambées, sans aucun avantage de part ni

d'autre, lorsqu'il s'avisa d'une ruse tellement indigne que, pour l'honneur du corps des bibliophiles, je rougis d'avoir à la dévoiler.

Ce quai est ordinairement peu fréquenté par les voitures, mais on y construit en ce moment de grandes maisons. Un fardier chargé de longues pièces de bois tournait pour décharger au moment où un charriot de pierres de taille arrivait : de là un embarras que deux ou trois voitures vinrent compliquer aussitôt. Ce que voyant, je cessai de surveiller la chaussée, comme j'avais fait jusque-là dans la crainte qu'il ne s'échappât de ce côté en traversant le quai.

Il se planta d'un air innocent au bord du trottoir comme un badaud qui regarde. Puis, au bout d'une minute, il se tourna du côté d'une de ces petites tourelles que vous savez, et n'eut pas honte de simuler une visite à cet établissement municipal.

Et je continuai à marcher allégrement sans me retourner.

Mais au bout de dix pas, une vague inquiétude me prend ; je tourne la tête, et je vois mon homme, se faufilant entre les voitures, enjamber les pièces de bois, gagner le côté des maisons, prendre le trottoir, et se mettre au petit trot !

Je me crus perdu.

Je voulus courir, mais dans ma précipitation je me heurte contre un passant, je laisse tomber mon chapeau, qui roule sur les marches du trottoir ; je m'élance pour le ramasser.....

O fatalité ! un fiacre passe et me coupe le chemin !

Pendant ce temps je voyais le petit monsieur qui trottinait en allongeant le nez et en se frottant les mains !

Mais une inspiration me prend :

— Cocher ! à la course ! Là, au numéro 25 ! Un franc de pourboire si vous arrivez avant ce petit vieux chocolat !

Je saute dans la voiture, le cocher fouette, j'arrive, et ouvrant la porte de la boutique, je dis au marchand :

— 1735 ? Livre japonais ? Curieux spécimen de l'art typographique au Japon ? Trois francs ? L'avez-vous encore ?

— C'est vendu, répond le marchand.

— Mais non, dit sa femme.

— Mais si !

— Mais non !

— Jules, dit le marchand à son commis, 1735 : voyez donc ?

— 1735 ? Voilà, dit le commis.

A cet instant le vieux monsieur entre. D'un coup d'œil il a tout deviné. Il prend un air le plus indifférent possible, et demande, d'une voix étranglée qu'il croit naturelle :

— 1735 ? Avez-vous ça ?

— Monsieur le marchande.

— Le prenez-vous ? me dit le pauvre bibliophile avec des larmes dans la voix.

— Oui, monsieur.

— Monsieur sait le japonais ?

— Moi ? pas du tout. Et vous ?

— Moi non plus.

Et il s'en va en jetant sur le livre un regard à fendre l'âme, et en se mouchant bruyamment dans une pièce de rouennerie à carreaux bleus.

Me voilà seul avec lui. « Lui », c'est le livre ; vous l'avez bien compris, sans doute ? Je le dépose respectueusement sur ma table, je l'ouvre au hasard, et je le regarde.

Voilà donc ce que c'est qu'un livre japonais ! Un livre peut donc être japonais ? Je ne m'étais jamais sérieusement arrêté à cette idée, et maintenant que je vois celui-là présent et réel devant moi, je comprends le fameux mot : « Peut-on être persan ! »

Jamais je n'ai vu aussi clairement quelle différence il y a entre voir et savoir. Nous savons qu'il est de par le monde des gens qui sont persans et des livres qui sont japonais, mais jusqu'à ce que nous en ayons vu de nos yeux, notre pensée ne les conçoit guère que comme des adjectifs, et la vérité est que nous n'y croyons pas sérieusement : sans quoi comment expliquer notre surprise lorsque nous les apercevons pour la première fois ?

Donc je le regarde, et je ne me lasse pas de l'admirer. Pour la

première fois de ma vie je vois du japonais. Là, sous ces signes bizarres, repose le mystère auguste de la pensée humaine; une intelligence comme la mienne, un cœur comme le mien, ont travaillé, ont palpité dans l'enfantement de cette œuvre. Lui aussi, l'auteur inconnu, il rêvait la gloire, lorsque penché sur son manuscrit, il laissait courir sur le papier de riz sa plume de roseau. Il a eu, comme nous autres, ses moments d'enthousiasme et de fièvre et ses longues nuits de découragement. Vit-il encore? Est-il encore dans tout le feu de la jeunesse, ou l'âge et les chagrins ont-ils déjà blanchi ses cheveux et incliné, vers la mort qui vient, son front pensif? Meurt-il plein de jours comme Gœthe, ou est-il depuis longtemps mort de faim comme Malfilâtre? C'était peut-être un homme de génie, et je ne puis même pas savoir son nom.

Mais qu'importe? C'est un homme, c'est un écrivain : il appartient à la grande race de ceux qui pensent et qui travaillent, et quel que soit son nom, il a souffert ce que j'ai souffert, il a cru à ce que je crois, il a aimé ce que j'aime : ce n'est pas un inconnu, c'est un frère.

Quel peut être le sujet de ce livre? Est-ce un roman? Un poëme? Quelques pages de plus à ajouter à l'éternelle histoire du cœur? Est-ce un de ces livres où l'orgueil humain étale la vanité de notre sagesse et l'infirmité misérable de notre intelligence? Un de ces traités de philosophie où nous essayons de deviner par le rêve les mystères que nous cherchons au-delà des réalités visibles?

C'est tout cela. C'est toujours la pensée, c'est toujours l'homme. C'en est assez déjà pour m'intéresser à ce livre, et je continue à en feuilleter les pages en les interrogeant.

A mesure que je parcours ces caractères mystérieux, il me semble les voir s'éclairer et s'animer sous mon regard. L'écriture, c'est plus qu'un dessin, c'est plus qu'un signe : c'est la pensée revêtue d'un corps visible. Et quand je suis dans leurs évolutions ces traits noirs qui ont fixé là pour jamais la trace visible du

passage et des mouvements d'une âme, je ne puis croire que la figure de ce langage ne me parle pas, ne laisse pas échapper du moins quelques mots de son secret...

Pourquoi n'essaierais-je pas, nouveau Champollion, de déchiffrer les hiéroglyphes de cette langue inconnue? On a bien déchiffré les inscriptions cunéiformes. D'ailleurs j'ai un avantage, moi, sur les savants qui ont fait ce miracle, c'est que je connais la langue qu'il s'agit pour moi de traduire. Il est vrai que je ne la connais que de nom, mais enfin je sais, je vois que c'est du japonais, et « Voir c'est avoir », dit le proverbe. Qu'est-ce qui me sépare du sens caché derrière ce texte? Rien ou peu de chose, une misère : quelques différences dans la forme et dans la disposition des caractères. Et puis la signification des mots... Voilà tout.

Lorsque je me trouve en présence d'un homme de race étrangère à la mienne, en vain ses traits, sa voix, son langage, son costume, font naître en moi l'impression de l'inconnu : en dépit de ces différences de détail, l'ensemble reste, et je reconnais un de mes semblables. Qu'il sourie ou qu'il pleure, qu'il souffre ou qu'il jouisse, je le saurai. Comment un livre, c'est-à-dire la chose du monde qui tient de plus près à la nature de l'âme, ne garderait-il pas quelque chose de son origine : l'éclair d'un regard, la chaleur du souffle, l'écho d'un soupir, la trace furtive d'une larme?

Pour l'écriture, d'abord, il n'y a pas de doute à cela : sait-on si pour la typographie il n'en est pas de même? Qu'on n'objecte pas que les mêmes caractères d'imprimerie servent à exprimer des milliers d'idées et de mots différents : n'en peut-on pas dire autant des caractères tracés à la main? Or le poinçon qui donne son empreinte aux types des lettres n'est-il pas, lui aussi, gravé par la main de l'homme après avoir été conçu par sa pensée? Et que savons-nous si ces types, tout invariables qu'ils soient chacun dans sa forme propre, ne prennent pas, une fois devenus matière parlante et intelligente, une expression aussi claire que celle de la face humaine? Et dès lors pourquoi me serait-il interdit, ne pou-

vant lire un ouvrage écrit dans une langue inconnue, de l'interpréter?

C'est ce que je résolus de faire à l'instant. Laissant de côté plume et papier, je mis le livre sur ma table, et après l'avoir bien flairé, bien considéré, bien lu, bien médité et enfin bien revu d'un bout à l'autre; après avoir pesé attentivement et consciencieusement toutes les preuves, semi-preuves, probabilités et présomptions; en m'appuyant de tous les indices tirés de l'aspect matériel et apparent du livre, et en m'éclairant des lumières que je possède sur l'histoire et les mœurs du Japon, voici quel fut le résultat de mes recherches.

Je dois d'abord, pour prévenir toute objection rétrospective à ce sujet, examiner et résoudre une première question : première, quoique, à vrai dire, elle ne se soit présentée à mon esprit qu'en dernier lieu.

C'est un in-18, format Charpentier; vingt-cinq feuillets, soit cinquante pages. Ouvert, cela présente la disposition et l'aspect général de nos livres. C'est imprimé à l'encre d'imprimerie; il y a des marges; il y a un commencement et une fin : absolument comme chez nous. C'est donc un livre imprimé, voilà qui est hors de doute.

Nous avons fait un grand pas. Mais avant d'aller plus loin il faut noter les particularités qui différencient ce livre des nôtres. D'abord le papier : du papier de riz, de couleur écrue, ayant l'aspect de notre papier de soie avec plus de solidité. On y voit des *vergeures*, preuve qu'il se fait à la main : mais il n'y a point de *pontuseaux*, c'est-à-dire de ces lignes perpendiculaires aux vergeures, telles qu'on les voit dans nos papiers à bras, dans le papier timbré, par exemple. De plus, autre différence, chaque feuillet est double : on l'a imprimé isolément, tout ouvert, d'un seul côté, et puis on a replié au milieu de la marge extérieure, de sorte que

chaque page a la moitié de cette marge. Les signes de pagination sont entre les deux pages, au milieu de la hauteur, sur cette même marge, et le pli les coupe en deux. L'autre côté du papier n'est pas imprimé : le recto de la page paire et le verso de la page impaire sont en dedans : le papier ne supporterait pas deux impressions; les caractères sont presque aussi marqués derrière que devant. Le texte est encadré d'un filet maigre.

Le procédé de brochure diffère aussi complètement du nôtre. Les feuillets ne sont pas assemblés par cahiers : l'imposition, comme j'ai dit plus haut, se fait par feuillets de deux pages, et *en placard*, c'est-à-dire en imprimant d'un seul côté. Quand on a replié les deux pages du premier feuillet, on pose le second feuillet, le troisième, et ainsi de suite. On met au commencement, d'un seul côté, une couverture consistant en une feuille simple portant le titre; à la fin, une feuille double de papier de riz blanc. Alors on coud.

La couture consiste en quatre points bâtis réunis de l'un et de l'autre côté du dos par un tour du même fil de soie.

Voilà la brochure assemblée. Après cela on rogne, mais seulement au dos, en tête et au pied, car le papier de la marge extérieure est double et doit rester tel.

Ces détails sont précieux. Ils jettent déjà quelque clarté sur le problème que je cherche à résoudre. Ce n'est pas encore la lumière, mais ce n'est déjà plus la nuit : c'est comme qui dirait une petite lueur douce, pareille à celle qu'on entrevoit le soir au fond d'un bois dans un conte de fées. Marchons.

Je n'ai pas voulu anticiper en faisant connaître au lecteur toutes les ressources dont je dispose pour l'élucidation du grimoire que je cherche à déchiffrer : j'avais besoin de sa confiance; je la voulais entière et absolue, pure et simple, sans « si » et sans « mais ». Il me l'a donnée, je l'en remercie et je veux l'en récompenser : le moment est venu de faire une première révélation :

La couverture du livre, imprimée en couleur, porte le titre de l'ouvrage et le portrait de l'auteur, ou du héros !

Ceci est de la plus haute portée, et on voit d'ici quelles données je puis à l'instant déduire de ce précieux document.

L'auteur — ou le héros — n'est ni une femme ni un enfant : c'est un homme.

Il est habillé, coiffé comme un Japonais : ce n'est donc ni un Français, ni un Anglais, ni un Turc, ni un Chinois : c'est un Japonais du Japon, Japonais japonant et japonisant.

Il a le nez aquilin, les yeux et les sourcils obliques, le front découpé, le menton anguleux, des lèvres minces rouges comme du sang, et d'épais cheveux noirs : il est jeune, et tourne de côté, d'un air menaçant, son visage blafard qui ressemble à un masque de Pierrot; mais il y a dans ce regard atone, dans ces lèvres serrées, dans ces narines ouvertes et frémissantes, je ne sais quoi qui épouvante et qui n'a rien d'humain. Non, celui-là n'est pas un poète ou un philosophe.

En puis-je douter, au surplus? Il a les manches retroussées, et de ses bras nus il tient le fourreau et la poignée d'un de ces sabres japonais dont la seule vue fait frémir! C'est un meurtrier; je devine qu'il va verser le sang! Cette image représente donc le héros et non pas l'auteur du livre.

Si je ne craignais d'être accusé de paradoxe, j'oserais dire qu'au point où je suis parvenu et rien qu'avec ce que je sais, je suis en état de rendre compte de ce livre. Mais je ne veux point passer pour un étourdi, et quand ce ne serait que par respect pour le public, je n'avancerai rien sans preuves. Avant donc de commencer mes recherches dans le texte, je dois placer ici quelques éclaircissements indispensables.

Et tout d'abord, en ce qui concerne le nom de l'auteur ou du héros, laissons de côté toute recherche : quand nous le découvririons cela ne nous avancerait à rien, par l'excellente raison qu'au Japon on change de nom comme de chemise; sans parler des occasions où on le fait par une raison quelconque ou par simple caprice, il est de règle qu'on quitte son premier nom au sortir de

l'adolescence pour en prendre un second, qu'on remplace encore par un autre lorsqu'on devient vieux.

Ce point écarté, ne serai-je pas bien près de savoir le sujet du livre si je suis en mesure de connaître avec quelque certitude le caractère et les mœurs des Japonais? Car si « le style c'est l'homme même », l'homme n'est-il pas le style? Or qu'est-ce que le style? La forme de la pensée : et qui voit la forme voit le fond.

Me taxera-t-on de témérité si j'avance que la littérature d'un peuple n'est que l'expression fidèle de son génie?

Et que l'œuvre littéraire d'un homme n'est qu'une partie de la littérature de son pays?

Si donc l'auteur de ce livre est Japonais, le héros Japonais, puis-je admettre qu'il y ait là-dedans des anecdotes allemandes ou américaines? Evidemment non : avant d'ouvrir le livre, et rien qu'à voir la couverture, je puis affirmer qu'ici tout est du Japon.

Et tout est là. Tout est là, parce qu'au Japon rien ne se fait comme dans les autres pays, et que tout le monde y passe son existence à faire toujours la même chose. Oui, ils ont simplifié la vie à un point qu'on ne peut pas croire; ils ne connaissent que trois choses : faire l'amour, supplicier des gens, et s'ouvrir le ventre. D'ailleurs tout ce qu'on peut imaginer de plus recommandable comme respectabilité. Une délicatesse, une profondeur extraordinaire dans les sentiments; bons pères, époux incomparables, modèles de piété filiale, amis à se faire hacher en morceaux pour vous et à piler votre ennemi dans un mortier de fer rougi au feu; intelligents avec cela; braves; se souciant de la mort comme de colin-tampon, et par-dessus tout ne vivant et ne respirant que pour l'honneur et par l'honneur. Ils ont des défauts : qui n'en a pas? Ils sont susceptibles en diable, ombrageux, vindicatifs; quoique profonds philosophes et grands moralistes, ils se laissent parfois emporter par leurs passions, et surtout lorsqu'il s'agit de femmes, rien ne les arrête.

Vous voyez d'ici ce que peut être une œuvre littéraire au Japon. A quoi peut-on s'intéresser dans ce pays-là? A ce qui fait

le fond de la vie : aimer, supplicier, s'ouvrir le ventre. Quels événements un auteur peut-il choisir pour intéresser le public? Des amours, des supplices, des éventrements.

Maintenant j'ouvre le livre. Et je le fais, remarquez-le bien, par pur acquit de conscience : je le fais, mon Dieu, uniquement parce qu'il est possible que j'y trouve quelques détails qui m'auront échappé et qui feront plaisir au lecteur en complétant mon travail : mais quant à moi je suis fixé. Ouvrons donc le livre.

Est-il rien de plus encourageant et de plus flatteur pour un savant que de voir confirmer par quelque découverte inattendue et décisive la profondeur et la perspicacité de ses intuitions? Telle était la joie qui m'était réservée, telle fut la récompense que je devais recueillir en tournant le second feuillet. Un artiste inconnu a représenté par des dessins les principales scènes du roman : le livre est illustré de gravures où chaque personnage porte en tête son nom, et aux pieds, les paroles qu'il prononce. C'est écrit dans de petits carrés longs disposés à cet effet. Je pourrai donc contrôler à l'aide de ces images les appréciations que l'aspect du texte me suggérera.

Je prie d'ailleurs le lecteur de noter un point, c'est que le dessin des Japonais n'est guère plus compréhensible que leur écriture. Leur écriture, image saisissante et fidèle de leur génie, peut être définie : une ligne droite toujours essayée par une volonté de fer et toujours brisée ou tordue par des passions de feu.

Quiconque a poursuivi l'idéal sans y atteindre comprendra ce que cette écriture japonaise a de poignant.

Quant au dessin, c'est autre chose : il me paraît évident, d'après la manière dont ils dessinent, que ces gens-là ne voyent pas comme nous. Cela tient-il à l'obliquité de leurs yeux, ou bien à ce que, habitant à nos antipodes, ils vivent la tête en bas et les pieds en l'air, c'est ce que je n'oserais pas affirmer : mais il est certain qu'ils rendent la perspective comme si tous les objets leur

apparaissaient sous un plan incliné en arrière à 45 degrés; ils n'ont pas le sentiment du relief, ils ne savent pas ce que c'est qu'une ombre portée : la nature, pour eux, est une plaque de porcelaine bariolée de diverses couleurs. Ils ne se doutent pas non plus que les objets représentés doivent être rendus avec plus ou moins de détails à proportion du rang qu'ils occupent dans la perspective, de sorte qu'une lisière d'arbres placés à l'horizon est dessinée par eux de la même manière qu'un arbre du premier plan. Quant aux personnages et aux animaux, on dirait qu'avant de les dessiner le peintre a commencé par les aplatir contre un mur. Il résulte de tout cela un effet hideux et grotesque que tout le monde ressent à la vue des dessins chinois ou japonais, et qui, suivant moi, se retrouve dans tous les produits de l'art ou de l'industrie de ces pays-là.

Cette observation est importante sous un autre rapport : elle nous montre que ces peuples ne se placent pas, pour considérer le monde, sous le même angle que nous : on s'explique alors comment leurs sentiments et leurs idées sont de tous points si différents des nôtres et comment ils peuvent trouver, par exemple, de pures jouissances dans des éventrements ou dans des tortures où nous ne ressentirions, nous, que des sensations au moins désagréables.

Quoi qu'il en soit je vous en ai dit assez pour vous garantir contre l'erreur où vous tomberiez en vous imaginant que je fais ce compte-rendu d'après les gravures et non d'après le texte : n'allez pas croire cela, vous seriez tout à fait inexcusable après l'avertissement que je viens de vous donner.

Je crois que j'ai pris assez de précautions et que je puis commencer. Je commence donc.

Parlons d'abord de la préface. Elle est remarquable, mais, là, remarquable tout à fait.

L'auteur commence par déclarer qu'il est un grand homme.

Il a raison.

Autrefois les Montaigne, les Racine, les La Fontaine, les Molière, faisaient de petites préfaces si modestes, si modestes, qu'il fallait bien mettre un chef-d'œuvre à la suite : car c'était si admirablement écrit, ces préfaces, cela vous inspirait tant de respect et de confiance, qu'on les aurait vraiment prises au mot, sans le chef-d'œuvre. Mais nous avons changé tout cela : le chef-d'œuvre est dans la préface et la modestie est dans le corps de l'ouvrage. La gloire devient par là plus accessible. Tout le monde ne peut pas faire Don Juan ou Athalie, mais quel est le grimaud assez épuisé d'impudence et assez à sec d'effronterie pour ne pas savoir griffonner et signifier, en ce style d'huissier et de pédant que vous savez, un commandement à l'admiration publique?

Donc cette préface est un chef-d'œuvre, tout simplement. A ce que j'en puis juger d'après l'obscurité des tournures de phrases, c'est plein de métaphysique transcendante, car je vois là des passages, des pages entières même, presque aussi inintelligibles que la *Critique de la raison pure* de Kant. Je commençais à trouver cette lecture pénible, je l'avoue; j'avais un peu de céphalalgie, et une légère transpiration commençait à perler sur mon front, lorsque je suis arrivé à un endroit où le texte, devenu tout barbouillé, formait une sorte de tache noire. En examinant attentivement ce passage, j'ai fini par reconnaître qu'il représentait du marc de café, et ç'a été pour moi un trait de lumière : l'auteur arbore ici son drapeau; il annonce au monde étonné qu'il entend résoudre toutes les questions, morales, philosophiques, politiques, sociales, par l'inspection du marc de café — la *marcafémancie.*

Une fois ce point de départ bien établi, il explique au public, avec une grande condescendance, que s'il a cru devoir prendre pour héros un scélérat et faire de ce roman un triple extrait de la quintessence de ce que le crime a de plus hideux et le vice de plus infâme, c'est qu'il exerce le sacerdoce de l'art souverain, et qu'il ne reconnaît à personne le droit de lui interdire tel ou tel sujet.

Cette préface est magnifique, vraiment.

Maintenant le roman commence.

Mioxindono, — il faut bien lui donner un nom, — est fils d'un seigneur japonais. Il est jeune, beau, fort, bien portant, riche; la charge de gouverneur de la province lui est réservée lorsque son père sera mort. Il a reçu une éducation magnifique, il a été élevé dans les principes de la vertu la plus haute et la plus sévère; il n'a rien à désirer, rien à envier dans ce monde.

Mais il passe un jour devant la porte d'un marchand qui marie sa fille; par curiosité il demande à voir la mariée. On la lui présente, il en devient amoureux, la prend par le bras et déclare qu'il va l'emmener parce qu'elle lui convient. Le père s'avance alors et représente au jeune prince que s'il enlève la jeune fille, lui son père ne pourra exécuter l'engagement qu'il a pris de la livrer à son futur gendre, et qu'il sera déshonoré. Le prince passe outre : le marchand tire son sabre et s'ouvre le ventre en croix. Le gendre survient, et informé de la chose par son beau-père, se pratique également une incision cruciale, puis va s'asseoir à côté de son beau-père. Ils s'embrassent, mêlent ensemble leurs larmes, leur sang et leurs intestins, et expirent au milieu de la consternation générale. Le prince, après s'être repu un moment de ce spectacle épouvantable, s'en va tranquillement, emmenant la jeune fille, qui est très émue.

Quel talent! Quelle habileté de mise en scène! Comme ces ruisseaux de sang, mêlés à tout ce que le sentiment de l'honneur a de plus noble et la douleur humaine de plus déchirant, sont rutilants d'esthétique échevelée! Comme les bouillonnements gras de cette tripaille luisante font vibrer la fibre et bondir le cœur!

Au second chapitre, l'histoire, j'ai le regret de le dire, s'assombrit un peu. Monsieur Mioxindono père, en apprenant la petite frasque de monsieur son fils, prend la chose fort mal. Il se retire dans son cabinet, y convoque ses amis et ses proches, fait appeler son fils, lui adresse un discours pathétique pour lui expliquer qu'il a déshonoré la famille, et s'ouvre le ventre.

Ce père est le seul honnête homme qu'on aura rencontré dans

tout le roman, et il faut admirer avec quelle promptitude l'auteur l'a éliminé dès le commencement : il aurait été en effet fort gênant par la suite. Je m'étais même demandé timidement s'il n'aurait pas été mieux de ne pas en faire un scélérat aussi, mais j'ai bien vite compris que son honnêteté était indispensable pour donner, par un effet d'opposition de teintes qui est un trait de génie, plus de relief et de vigueur à la plastique de la figure du fils.

Donc l'histoire s'assombrit. Mioxindono, exaspéré contre la société, lui déclare la guerre. Il fait prendre des leçons d'équitation et d'escrime à Taïco-Sama, sa fiancée, l'habille en homme, et l'emmène faire la brigande avec lui dans la montagne. Ces détails sont exacts, car la première image représente Mioxindono et Taïco-Sama attaquant des marchands sur une grande route. Tandis que son fiancé combat contre un des marchands, la jeune fille en a saisi un autre par la tête, l'a couché à plat ventre la face contre terre, et le cloue par la nuque avec un sabre de six pieds.

Cette heureuse opération ayant un peu rétabli les finances du ménage, Mioxindono et Taïco-Sama achètent une petite maison, vrai nid de tigres amoureux, et s'y livrent pendant plusieurs mois aux douceurs de la lune de miel.

Ici j'avoue qu'il y a quelques longueurs, mais elles sont rachetées par le charme de cette peinture de la vie intime au Japon. Des oiseaux dans une cage, une flûte, une tasse de thé de temps à autre, un panier à ouvrage, deux bons sabres, un pour lui, un pour elle, tels étaient les instruments de leur bonheur, les ustensiles de leur félicité.

Mais quel bonheur est sans nuage? Un jour un seigneur richement vêtu et terriblement armé vient à passer devant la maison. Taïco-Sama est à sa fenêtre. Coquette comme toutes les Japonaises, elle se penche et laisse tomber un pot de fleurs sur la tête du jeune seigneur, qui le ramasse, se précipite dans l'escalier, et se prosterne à ses pieds en déposant le pot de fleurs. Elle s'incline gracieusement vers lui, il lève la tête...

Miséricorde! Elle a reconnu son frère, qui la cherche, elle et Mioxindono, pour les faire écorcher vifs tous deux.

Que faire? Ce que vous auriez fait à sa place : elle prend son sabre, coupe la tête à son frère et la jette par la fenêtre. La tête tombe sur le ventre du Magistrat des Bonnes Mœurs, qui passait juste à ce moment.

La surprise de ce digne magistrat est extrême. Il entre, interroge la jeune fille qu'il prend pour un garçon; elle avoue son crime; il lui ordonne de s'ouvrir le ventre, elle lui répond qu'elle ne peut pas, parce qu'elle est femme et non point homme, et que cela ne serait pas décent.

Mais à l'aveu de ce travestissement, qui est un crime sans nom au Japon, le magistrat pousse des cris : on accourt, on investit la maison. Taïco-Sama, qui se défend comme un lion, est sur le point de succomber après avoir tué sept curieux et quinze soldats, lorsque Mioxindono arrive, perce la foule, la délivre, met l'armée en fuite, et tous deux s'en retournent vers la montagne.

Alors commence une série d'événements tellement compliqués que les bornes de ce travail ne me permettent pas de songer à y faire allusion seulement : rien que pour y faire allusion il me faudrait vingt pages. Qu'il me suffise, pour faire comprendre la grandeur de l'œuvre, de dire que dans l'espace de vingt-cinq ans que dure la série de leurs crimes, Mioxindono et Taïco-Sama, tantôt isolés, tantôt réunis, ne commettent pas moins de quatre-vingt-quinze assassinats, quatre cent quatre-vingt-dix-huit vols à main armée, onze cent quatre incendies et trois cent dix-sept empoisonnements. Ils commettent aussi, et en bien plus grand nombre, des attentats aux mœurs, mais on comprend que je ne puis pas en donner même un aperçu. Car s'il est reconnu qu'on peut prendre pour héros d'un roman des empoisonneurs et des forçats, et pour sujet des vols, des assassinats, des incendies, des faux en écriture authentique et publique, tout le monde est d'accord que ce qui touche aux bonnes mœurs doit être sévèrement exclu du domaine de l'art.

Entre nous, je n'ai jamais compris cette distinction. J'avoue même que je m'obstine à considérer l'assassinat et l'empoisonnement comme beaucoup plus immoraux que certaines défaillances d'un cœur tendre, et qu'un roman composé sur un sujet de ce genre est à mes yeux, non pas une horreur, non pas une mauvaise action, mais un crime, et dans tous les cas l'exploitation la plus abominable et la plus dangereuse en même temps de ce que la curiosité, de ce que l'attrait du mal a de plus corrupteur..... Mais je suis à peu près seul de mon avis, et je ne le dis pas devant tout le monde, car j'ai été regardé de travers plus d'une fois pour avoir dit :

— J'aimerais mieux commettre dix adultères qu'un meurtre.

Mais revenons au roman.

L'auteur n'a pas cru devoir prolonger au-delà de vingt-cinq ans la période d'impunité des crimes de Mioxindono et de Taïco-Sama. Sans doute plus cela aurait duré, plus l'histoire aurait eu d'intérêt, et plus l'enseignement aurait été salutaire, d'après la théorie morale que je viens de contester. Le but moral de l'auteur est atteint s'il arrive à mettre en pleine lumière cette vérité peu connue — à ce qu'il paraît, — qu'on peut, à la rigueur, échapper au châtiment d'un seul crime, mais que si l'on en commet deux, trois, cinq, dix, vingt, cent, loin d'augmenter les chances d'impunité qu'on avait après le premier crime, on risque plutôt de se faire arrêter.

Au reste il faut être juste, je conviens que c'est là un grand enseignement, car plus la Providence aura laissé accumuler de crimes sans les empêcher, plus son entrée en scène sera imposante à l'heure du châtiment.

C'est donc à la vingt-cinquième année seulement que Mioxindono et Taïco-Sama expient leurs crimes. Ils sont arrêtés par la maréchaussée japonaise, dans un combat contre les brigades à cheval de Méaco renforcées d'une brigade à pied de Kouang-batse. Le procès-verbal d'arrestation, dont l'auteur donne le texte

in extenso, est un chef-d'œuvre; chef-d'œuvre aussi, l'interrogatoire. Il y a là une figure de juge d'instruction des plus curieuses : sans l'habileté de ce magistrat, les inculpés échappaient, et ç'aurait été grand dommage, car nous n'aurions pas eu le récit du supplice.

Le supplice! C'est là que l'œuvre s'élève à des hauteurs vertigineuses. Avec un rateau, un trident, une espèce d'araignée en fer, emmanchés au bout de longues perches, on exécute sur la peau et dans les chairs du patient une série d'opérations à faire revenir un mort. Puis, lorsque tout son corps n'est plus qu'une plaie, ou plutôt un hachis tenant à peine aux débris de ses os fracassés en mille pièces, on empile toute cette pâte dans un pot, on bouche en ne laissant qu'un trou pour passer la tête, on enduit le visage de miel pour attirer les mouches, et on pose le tout sur un échafaud en plein soleil.

Ainsi finit Mioxindono. Quant à Taïco-Sama, on la fait assister à toutes ces formalités judiciaires. On lui permet, pendant qu'on procède aux préparatifs de son supplice, d'aller faire quelques prières sur le pot de bouillie où la tête de son époux fait ses derniers glous-glous dans la chair pilée. Sa prière finie, on la livre au bourreau.

Au Japon, il est d'usage de supplicier les femmes et les enfants avec tous les ménagements et toute la douceur possibles. Le bourreau prend donc Taïco-Sama par la taille, l'entraîne tout doucement et en souriant vers un banc de pierre entouré de rigoles d'écoulement, et il la fait asseoir sur ses genoux. Il lui défait sa coiffure, enroule autour d'une de ses mains les longs cheveux de la jeune fille, et prenant de l'autre main un petit couteau tranchant comme un rasoir et pointu comme une aiguille, il commence par lui couper délicatement les doigts des mains et des pieds phalange par phalange, et il l'écorche et la désarticule ainsi méthodiquement jusqu'à ne lui laisser que la tête et le tronc. A ce moment

arrive un messager couvert de sueur et de poussière, annonçant que le taïcoun fait grâce de la vie à la belle coupable. Aussitôt on arrête le supplice, on la panse, on la rétablit.

Le dernier épisode, qu'on pourrait appeler l'apothéose morale de Taïco-Sama, est vraiment des plus saisissants. On lui demande ce qu'elle veut qu'on fasse de ce qu'on lui a coupé :

— Qu'on le divise en morceaux, qu'on le pile aussi menu que possible, répond-elle, et qu'on le mette dans le même pot où on a mis le hachis qui fut mon adoré Mioxindono !

— Et que faut-il faire de vos restes ?

— Mon Dieu, puisque j'ai encore une tête pour comprendre et un cœur pour me repentir, je désire qu'on transporte mes restes dans un couvent de bonzes, où je ferai pénitence de mes péchés jusqu'à la fin de mes jours.

Ainsi finit le roman.

Je me suis donné beaucoup de peine, mais j'en suis bien récompensé par le plaisir de tant de difficultés vaincues. Je ne me dissimule pas combien mon travail peut laisser à désirer, mais le lecteur, j'espère, me saura gré de ma bonne volonté. Il faut un certain courage pour aborder la traduction d'un livre écrit en langue étrangère, surtout lorsqu'on ignore totalement cette langue. Mais ce qui m'a soutenu, et ce qui me donnait une pleine confiance dans la valeur de mon travail, c'est un principe sur lequel je m'appuie invariablement parce qu'il ne m'a jamais trompé. Ce principe c'est que : LE SEUL MOYEN DE JUGER IMPARTIALEMENT D'UN LIVRE EST DE NE PAS LE LIRE, PARCE QUE LA LECTURE DONNE NÉCESSAIREMENT DES PRÉVENTIONS.

P.-S. — Ce travail était écrit, composé, corrigé, lorsque, passant par hasard devant la boutique d'un marchand d'objets du

Japon, j'eus l'idée de lui faire voir le livre et de lui demander ce que c'était. Je fus reçu par une belle grande jeune femme, à la chevelure noire, au nez aquilin, aux lèvres rouges comme le corail : une Japonaise, évidemment.

— Auriez-vous la bonté, madame, lui dis-je, de me dire ce que c'est que ce livre, et ce qu'il vaut?

— C'est un recueil de chansons populaires. Cela vaut 1 fr. 50.

Je courus à l'imprimerie pour retirer mon manuscrit.

Il était trop tard. Désormais le roman de Mioxindono et de Taïco-Sama fournit un numéro de plus au catalogue de la littérature scélératesque.

TÉLÉMAQUE!

De tous les ouvrages qui, à tort ou à raison, ont valu à leurs auteurs la couronne de l'immortalité, le *Télémaque* est un des plus admirés, un des plus incontestés. Depuis plus d'un siècle et demi, chaque génération qui s'élève entre dans la vie intellectuelle aux mélodieux accents du « Cygne de Cambrai ». Télémaque est le premier héros qu'on nous fasse connaître; son histoire est le premier roman où l'on nous ouvre une perspective sur la vie : là nous voyons écrits pour la première fois ces mots mystérieux et redoutables de « guerre », de « gouvernement », de « sagesse », et cet autre mot, celui-là plus mystérieux et plus redoutable encore, le mot d' « amour ».

Aussi, qu'on le relise ou qu'on ne le relise pas, ce livre est un de ceux dont les pages demeurent comme gravées dans notre âme et ne s'oublient jamais. On peut, à la fin d'une éducation littéraire, avoir oublié bien des choses laborieusement apprises; on peut ne pas savoir « si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être »; on peut douter « si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance », ou, plus simplement, ne pas savoir l'orthographe : mais personne n'ignore et personne n'oubliera jamais que « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse ».

Voilà cent soixante et onze ans bientôt que le *Télémaque* est en autorité pour l'éducation des hommes et que les instituteurs de l'enfance y puisent une partie de leurs leçons. C'est une merveilleuse épopée, où sous le voile d'une fiction ingénieuse et profonde

nous voyons les aventures d'un jeune héros, ses luttes contre les dangers et les difficultés de la vie, servir de cadre à un système complet de morale et de politique.

Au souffle d'un pareil enthousiasme, ce livre ne pouvait manquer de s'élever à la plus haute fortune. Dès son apparition il fut salué comme un chef-d'œuvre; les éditions s'en multiplièrent à un tel point qu'aujourd'hui les bibliophiles en savent à peine le nombre. Ecrit, disait-on, pour l'éducation d'un prince de France, il fallait que ce chef-d'œuvre d'un prêtre servît à l'éducation du peuple de France tout entier.

Pour moi, lorsque j'ai été parvenu à l'âge d'homme, j'ai cru qu'il était de mon devoir de lire *Télémaque*. Je l'ai lu d'un bout à l'autre, je viens de le relire encore, et les impressions que j'ai ressenties à cette lecture sont tellement vives et tellement profondes que je n'ai pu résister au sentiment qui me presse de vous les communiquer. Ce sentiment, c'est celui de la vérité. Devant celui-là tout doit céder, tout, jusqu'au respect : que dis-je? le respect d'abord, et tout de suite, au premier doute, parce que la vérité opprimée n'a pas d'ennemi plus redoutable que le respect lorsqu'il est volontairement aveugle et sourd.

On a lieu de croire que le *Télémaque* a été écrit pour servir à l'éducation du duc de Bourgogne : tout dans cet ouvrage le donne à penser : mais ce qu'il importe de rappeler, c'est que Fénelon le tenait caché, et que si, en 1699, l'ouvrage fut publié, ce ne fut que parce qu'un de ses domestiques lui en avait volé le manuscrit. La famille de Fénelon ne fit publier le *Télémaque*, authentique et tel qu'il nous est parvenu, qu'en 1717.

C'est une épopée; on y trouve toutes les parties constituantes de cette forme littéraire : c'est un poëme, et sauf le mètre et la rime, on y voit à chaque ligne la recherche de la forme tenir autant de place que le développement du fond. Les tournures de

phrases, les métaphores, les comparaisons, sont empruntées ou prises toutes crues dans l'*Énéide*, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, ainsi que la donnée et le plan. Un voyage autour du monde, à travers des dangers, des séductions, des batailles, des tempêtes, des naufrages, qui ne finissent que pour recommencer; un héros d'une vertu parfaite, d'un courage à toute épreuve, d'une force indomptable; une déesse qui le conduit, une autre déesse qui le poursuit; une interminable procession de rois, de bergers, de vieillards, de courtisanes, de géants, de bêtes farouches, d'armées, de peuples : voilà les personnages, voilà les grandes lignes de cette épopée.

Quant à l'affabulation du poëme, quant aux incidents qui en viennent animer le cours, Minerve elle-même explique à la fin que tous ces événements étaient autant d'épreuves pour montrer à Télémaque, « par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner ».

Nous retrouvons d'ailleurs, comme dans tous les poëmes épiques, les tableaux accessoires, hors-d'œuvre ou intermèdes qu'il est de règle d'y intercaler afin de délasser l'attention et de ranimer l'intérêt.

Nous voyons d'abord la Tempête obligée, où « les vents déchaînés mugissaient avec fureur », où « la mer semblait, dit Télémaque, se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abîme ». On tremble, ils vont périr; mais Télémaque, quoiqu'il mette pour la première fois le pied sur un vaisseau, prend le gouvernail, ordonne « d'abaisser les voiles », et sauve le navire. Voilà qui est fait, j'en conviens, pour donner une haute idée des talents naturels de ce jeune prince. Et pourtant, voyez comme les mœurs changent suivant le temps : si Télémaque s'avisait de faire cela aujourd'hui, il commettrait le délit d'usurpation de commandement d'un navire marchand, prévu et puni par l'art. 83 § 3 du décret du 24 mars 1852, sur la marine marchande, et il encourrait un emprisonnement de quinze jours à trois mois, et une amende de 100 à 500 francs.

Il y a aussi le Songe, où Télémaque voit Vénus, qui l'appelle « jeune Grec » et lui « met en souriant la main sur l'épaule », où l'Amour lui décoche un trait que Minerve pare avec son égide. Ici je trouve que ce n'est pas de jeu, et que Minerve triche : l'épreuve n'est pas sérieuse. Au surplus c'est toujours de même : aussitôt que le héros faiblit, on vient à son secours par des moyens surnaturels. Et ce procédé tourne mes sympathies vers tous ceux qui se battent avec le héros, dans la sincérité de leur âme, en étant sûrs d'être vaincus. Dans la circonstance présente, je ne puis pas m'empêcher de donner tort à la Sagesse et je prends hautement parti pour l'Amour.

Plus loin nous voyons Télémaque prendre part à des jeux publics. Un des concurrents triomphe d'abord de tous les autres, puis Télémaque arrive et triomphe de celui-là. Mais ce n'est pas sans peine, car au combat du ceste, par exemple, un citoyen de Samos lui administre dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui lui font vomir le sang : en termes médicaux, il a plusieurs vaisseaux rompus dans les poumons : mais notre héros, qui a une constitution épique, ne se démonte pas pour si peu, et le cours de cette abominable hémorrhagie n'arrête pas celui de sa victoire.

Invariablement, Télémaque aide à ses adversaires à se relever : il les ramasse avec bonté. Eh bien, pour une déesse, Minerve inspire ici bien mal son élève : elle lui prépare des inimitiés implacables. Les adversaires qu'il rencontrera dans la bataille de la vie pourraient lui pardonner ses victoires; mais ils ne lui pardonneront jamais cette suprême injure, cette humiliation atroce, qui s'appelle la « générosité du vainqueur ». Non : quand on a eu le malheur d'être obligé de jeter un homme à terre, on s'éloigne, et on laisse aux amis du vaincu à remplir auprès de lui les amers devoirs de la condoléance.

Viennent ensuite divers épisodes, toujours calqués sur les vieux

modèles du genre. C'est le « dénombrement » de l'armée des Crétois, parmi lesquels figurent les Bruttiens, « légers à la course comme les cerfs et comme les daims; on croirait que l'herbe, même la plus tendre, n'est point foulée sous leurs pieds; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas ». Il faut avouer que si leurs pieds ne foulent pas l'herbe, leurs coups de poing ne doivent pas être bien lourds.

Nous voici aux Enfers. Rien de nouveau, toujours les mêmes coupables et les mêmes supplices. Un seul incident se détache sur ce fond banal, c'est la dispute ridicule de deux rois, le père et le fils, qui se reprochent leurs sottises. A quoi bon, je vous le demande, puisqu'ils sont morts depuis des siècles peut-être? Le père dit au fils : « Ne vous avais-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avais faits par ma négligence? — Ah! malheureux père, disait l'autre, c'est vous qui m'avez perdu, c'est votre exemple ». Le fils a raison, mais donner tort à un père « devant le monde » est toujours d'un effet déplorable, et je me confirme ici dans une opinion que je partage avec beaucoup d'honnêtes gens, c'est qu'en matière de morale il n'y a pas de plus détestable école que l'enfer.

Apollon a été chez les bergers : Télémaque le surpassera. Arrivé dans le désert, où on l'envoie garder les moutons, il cherche des livres et rencontre un vieillard dans une sombre forêt, rencontre d'autant plus extraordinaire, que Télémaque, deux pages plus haut, nous a dit que dans ces affreux déserts il n'y a que des sables brûlants et des rochers. Termosiris, c'est le nom de cet ecclésiastique égyptien, lui prête d'abord un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux, et une lyre d'or.

« Quand il la prenait en mains, les tigres, les ours, les lions, venaient le flatter et lécher ses pieds ». Or vous savez qu'il n'y a ni ours ni tigres en Afrique : les plus voisins en sont à cinq ou six cents lieues : mais la distance n'arrêtait pas ces farouches

dilettanti; et ils venaient. Ce n'est pas tout : « Les arbres mêmes paraissaient émus, et *vous auriez cru* que les rochers attendris allaient descendre des montagnes aux charmes de ses doux accents ». Voilà un succès! Eh bien je vous avoue que si j'étais exposé, lorsque je joue de la lyre — ce qui ne m'arrive jamais — à voir des tigres, des ours et des lions venir me lécher les pieds, et des rochers attendris se précipiter sur moi du haut des montagnes, je renoncerais à cet instrument.

Termosiris n'a pas qu'une lyre : il a aussi une flûte. On demandait un jour à Rossini : « Qu'y a-t-il au monde de plus ennuyeux qu'une flûte? » Il répondit : « Deux flûtes ». Mais la flûte de Termosiris est une flûte qui civilise les bergers : ils abandonnent leurs troupeaux et leurs cabanes pour prendre des leçons de flûte, de sorte qu'au bout de peu de temps ils sont civilisés. Il n'y a qu'un inconvénient à ce régime, c'est que les moutons sont mal gardés, et le lion les mange par douzaines.

Citons enfin la description du bouclier de Télémaque, représentant une centaine d'événements, des lions mangeant de l'herbe, et trois ou quatre cent mille personnages. Un bouclier comme celui-là, fait par les moyens dont nous disposons, couvrirait largement la place de la Concorde.

Ajoutez à cela l'horrible histoire d'Astarbé et de Pygmalion, dont Télémaque est « charmé »; l'histoire de Protésilas, qui n'est autre chose qu'une allusion à la disgrâce de Fouquet; divers épisodes introduits là uniquement pour l'enseignement de la mythologie, enfin l'assassinat commis par Idoménée sur son propre fils, et nous aurons parcouru les principaux épisodes du poëme.

Le dernier de ces épisodes, celui d'Idoménée, mérite qu'on s'y arrête, tant parce qu'il sert d'introduction à la partie essentielle et décisive du livre, qu'à cause des énormités morales dont il est rempli.

Voilà un père qui a tué son fils : c'est déjà assez horrible. Mais

ici il y a dans le crime quelque chose de plus affreux que le crime lui-même, c'est le mobile. Idoménée, retournant en Crète, est sur le point de faire naufrage; il est alors inspiré par le plus exécrable des égoïsmes, l'idée de faire un vœu : « Sauvez-moi! dit-il aux Dieux, et le premier que j'aperçois au moment où je débarquerai, je le tue, je vous le sacrifie! Et les Dieux acceptent. Seulement ils lui font une malice à leur manière, et ils envoient son fils au bord du rivage. Idoménée veut accomplir sa promesse : il se dispose à égorger son fils, et le pauvre enfant lui tend le cou comme un agneau. Alors tout le monde intervient, les prêtres mêmes disent à ce misérable que ce vœu ne le lie pas, et qu'avec cent taureaux blancs il aura, et de reste, dégagé sa conscience. Mais c'est en vain : le barbare tire son épée, la plonge dans le sein de son fils, et se laissant désarmer après un simulacre de suicide, il s'en va vers son palais. Mais le peuple tout entier se soulève et le chasse.

Tout cela est raconté sans un mot de blâme contre Idoménée, sans un mot de pitié pour l'enfant.

Ah! quand Fénelon allait fouiller dans l'antiquité pour remettre en lumière de pareilles horreurs, que ne lisait-il les vers, tout brûlants de colère et tout frémissants d'humanité, où Lucrèce nous raconte en termes si pathétiques le sacrifice d'Iphigénie? Il tire une leçon morale, lui, le poète païen; il voit des fanatiques qui versent le sang humain, et il s'écrie :

Tantum religio potuit suadere malorum!

Voilà dix-neuf cents ans bientôt que ce cri a été poussé; il retentit encore, et l'écho ne s'en éteindra pas tant que les derniers restes du fanatisme et de la superstition n'auront pas disparu de la terre. Fénelon, lui, n'a pas ces exagérations de sensiblerie, et Idoménée, ce père tout couvert du sang de son fils, ce monstre, va devenir dans son royaume de Salente le modèle des monarques.

Nous avons vu la forme; voyons le fond : d'abord la morale.

Quel est le rôle de la divinité dans les affaires humaines? « Les Dieux, dit Minerve, voient le globe de la terre comme un petit amas de boue; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les faibles mortels et elles leur paraissent des jeux d'enfants. »

Fort bien : je reconnais la doctrine d'Épicure et de Lucrèce, l'indifférence suprême des Dieux pour les hommes, l'*ataraxie*. Achevez la page, Vénus en grande toilette, c'est-à-dire les cheveux négligemment attachés par une tresse d'or, vient trouver Jupiter, pleure, se plaint de Télémaque et finit par obtenir que cet insensible « soit encore errant par terre et par mer; qu'il vivra loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux et de dangers ». Jupiter, pour achever de calmer Vénus, et un peu pour se payer de sa peine, lui donne un baiser. La déesse rougit de plaisir, une forte odeur d'ambroisie se répand dans tout l'Olympe, et les Dieux applaudissent.

Ils devraient siffler. Comment! voilà un bon jeune homme, bien docile, bien pudique, qui défend sa virginité contre une foule de dangers plus séduisants les uns que les autres, et qui d'ailleurs est d'autant moins coupable, que quand il le voudrait il ne pourrait pas faire autrement, puisque Minerve, en casque, en cuirasse, avec sa lance et son bouclier, ne le quitte ni jour ni nuit, et s'est constituée le cent-garde de sa vertu; et Jupiter, uniquement pour faire plaisir à une déesse de mœurs plus que fantaisistes, condamne cet innocent à souffrir mille maux! Voilà un drôle de dieu, et il est bien heureux qu'on l'ait détrôné depuis dix-huit cent soixante-neuf ans, lui et tous ses collègues, qui ne valaient pas mieux que lui. Est-ce qu'ailleurs nous n'avons pas vu Neptune, sur un simple mot de Vénus, mettre l'Océan sens dessus dessous pour noyer Télémaque et Mentor? Et ailleurs encore, que penser de la déesse, que penser de l'auteur, quand Vénus envoie l'Amour vers « ces deux hommes qui méprisent sa

puissance »? Voilà un joli métier pour une mère, et une jolie leçon de morale pour nos fils et pour nos filles!

J'ai beau chercher, je ne trouve pas, dans ce traité de morale et de politique, un seul principe qui ne soit ou rendu inacceptable par l'exemple choisi, ou contredit par les faits.

Fénelon attaque le luxe. Il le fait en termes excellents, avec beaucoup de raison et d'éloquence; le luxe des rois surtout est dangereux pour les peuples.

Et il nous montre Sésostris, ce monarque agriculteur et philosophe, « assis sur un trône d'ivoire, tenant en main son sceptre d'or... Le palais du prince est lui seul comme une grande ville; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et qu'obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massif ».

Pour bien gouverner, un roi doit étudier les hommes, les rechercher, les susciter, en quelque sorte et, « pour connaître ceux qui sont raisonnables et vertueux », avoir lui-même « des principes certains de justice, de raison, de vertu ». Vous croyez deviner la conclusion, et que Mentor va proclamer le grand principe moral et politique du gouvernement des honnêtes gens par les honnêtes gens? Point du tout. Quand les méchants sont habiles, il est nécessaire de s'en servir. La nation est troublée, ils sont en place, « ils ont la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : traitez-les bien; engagez-les par leurs passions mêmes à vous bien servir, puis, lorsque l'État sera paisible et qu'ils vous seront devenus inutiles, tâchez de les rendre bons, et tolérez en eux certains défauts ». Au surplus comment nous étonner d'une pareille doctrine chez un auteur qui choisit un assassin pour en faire un roi selon son cœur, et qui ne prend pas garde que la pourpre dont il va revêtir Idoménée a été trempée dans le sang d'un fils!

Faites des utopies ou des constitutions, un président, un directoire, un monarque, tout ce que vous voudrez, mais donnez-moi d'honnêtes gens pour gouverner mon pays.

Fénelon, et là-dessus il faut le louer sans réserve, anathématise la guerre et maudit les conquérants. Il y revient en plusieurs endroits de son livre, et avec une persévérance, avec une énergie, qui montrent que son principal objectif, en formant le jeune prince qu'on lui a confié, est d'en faire un monarque pacifique.

Mais, après tout, on peut dire à propos de la paix ce qu'on dit du mariage : il faut être deux pour la faire. Et Philoclès, qui aime la guerre, objecte à Mentor qu'une nation qui ne sait pas se battre ne pourra pas se défendre contre des peuples belliqueux, et que « pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne, elle tombera dans une affreuse servitude ».

Cette question n'embarrasse nullement Mentor : « Voici, dit-il, le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix... Aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse... Sans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. »

De bonne foi, est-il possible d'être plus puéril quand on traite une question aussi redoutable et aussi sérieuse, et faut-il relever tout ce que cette doctrine aurait d'égoïste et de lâche si on la prenait au sérieux? Quel rôle le duc de Bourgogne aurait-il fait jouer à la France si, une fois sur le trône, il avait mis en pratique cette étrange leçon? Au lieu de ce Soldat de Dieu, dont la place est partout où il y a une injure à venger, la France n'aurait été qu'un spadassin, allant sur les champs de bataille comme un duelliste va dans une salle d'armes, pour se faire la main; toujours désintéressée, toujours indifférente au milieu des tempêtes de sang et de larmes que la fureur des autres peuples aurait déchaînées sur le monde, elle aurait donné à l'histoire le spectacle d'une nation envoyant ses fils aux batailles comme les bouchers envoient leurs chiens au cirque, pour les rendre féroces. Ah! je ne suis pas de ceux qui aiment la guerre, je pleure ces générations jeunes et pleines de vie que le canon et le sabre ont fauchées par millions : mais ceux-là, du moins, nous n'avons pas à rougir

d'eux : lorsqu'ils marchaient au combat avec un drapeau blanc ou avec un drapeau tricolore, criant : « Montjoye et Saint-Denys! » ou chantant la *Marseillaise,* ils avaient une flamme au cœur, et s'ils mouraient, c'était du moins pour une idée.

Et voyez, au surplus, comme l'auteur est infatigable dans ses inconséquences. Le roman est à peine commencé, que nous voyons Mentor, le même Mentor qui sait si bien tonner contre la guerre et les conquérants, commencer par conduire son élève à une de ces boucheries qu'on appelle une bataille; et tandis que son doux maître — une déesse, une femme blonde — « pareil à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, déchire, égorge, nage dans le sang », l'élève s'élance contre un ennemi, pousse sa lance contre sa poitrine et lui fait « vomir, avec des torrents de sang noir et fumant, son âme cruelle ». Or Télémaque et Mentor sont débarqués depuis trois jours en Sicile où ils sont parfaitement étrangers, ils n'ont aucune espèce de grief contre ces barbares dont on ne dit même pas le nom, et sans s'inquiéter s'ils ont tort ou raison, ils donnent tête baissée sur ces pauvres gens, et ils en tuent tant qu'ils peuvent. Et voilà comment Fénelon nous fait voir qu'il ne faut pas verser inutilement le sang humain.

Il y a dans *Télémaque* un passage admirable : c'est le portrait de Pygmalion. A part un peu trop d'exagération peut-être dans les détails de serrurerie de ces trente chambres où le monstre a établi sa tanière, il est certain qu'il y a là un masque de tyran qui est modelé et fouillé de main de maître : on perd presque la respiration à voir l'angoisse et le désespoir se resserrer lentement sur le misérable jusqu'à l'étouffer tout vivant.

La leçon est bonne pour un jeune prince. Mais si le précepteur a rempli sa tâche, l'artiste n'est pas satisfait : il veut ajouter à son œuvre un dernier coup de pinceau pour achever son effet : « Insensé, dit-il, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr. Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre. » Qu'est-ce donc? N'est-ce pas là la doctrine du régicide?

Nous pourrions pousser bien loin encore cet examen des principes généraux de morale et de politique de ce livre étrange; j'en ai assez dit pour vous édifier sur ce que vaut l'œuvre sous ce rapport. Voyons maintenant l'application, en parcourant ces îles, ces démocraties, ces empires, ces royaumes utopiques ou allégoriques à travers lesquels la Sagesse promène son jeune nourrisson.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette odyssée interminable, c'est la variété, c'est l'opposition continuelle de ces diverses formes de gouvernement : ce qui trouble, c'est que toutes sont invariablement présentées comme des modèles de sagesse. Et pourtant on ne peut les adopter toutes, puisque chacune repose sur un principe différent. Parcourons rapidement ces tableaux qui se succèdent, comme les verres d'une lanterne magique, devant les yeux de Télémaque ahuri. Il est là comme ce personnage des *revues*, qui voit défiler devant lui tous les événements et toutes les folies de l'année, et qui ne peut que regarder, sans pouvoir tirer aucune conclusion de tout cela.

Voici d'abord la Bétique. Un peuple sobre, vertueux, philosophe, et qui ne connaît ni rois, ni magistrats, ni police, ni justice. Il ne conçoit pas qu'il puisse se trouver des hommes assez fous pour vouloir gouverner les gens malgré eux. Il ne boit pas de vin, ne communique pas avec les autres peuples, et vit cent vingt ans. En résumé, tirez-le de ses fromages et de ses moutons, il n'entend rien à rien. Fort bien, c'est un peuple pasteur. C'était bon il y a cinq mille ans, mais ce régime-là ne peut plus nous aller.

L'Égypte. C'est un royaume agricole et absolu. Sésostris, assis du matin au soir sur un trône d'ivoire et tenant en main un sceptre d'or, passe son temps à écouter tous ceux de ses sujets qui ont des plaintes à lui faire ou des avis à lui donner. Fénelon, qui a écrit ailleurs plusieurs grandes pages pour nous apprendre qu'un roi ne doit pas se perdre dans les détails, ne nous explique pas comment Sésostris peut s'arranger; il ajoute même que ce

roi veut voir tous les étrangers, afin de s'instruire de leurs mœurs. Mais malgré ses bonnes intentions, et peut-être à cause de ses bonnes intentions, Sésostris gouverne fort mal : ce qui va bien dans son royaume, c'est ce que font ses sujets. Mentor attribue à la sagesse de ce prince l'abondance des récoltes : moi j'y vois la preuve que les pauvres gens travaillent avec courage et persévérance. Je me trompe peut-être sur ce point; mais ce qui n'est pas discutable, c'est que la bienveillance de Sésostris coûte à Télémaque la liberté. Sésostris a eu le tort de donner sa confiance à un malhonnête homme appelé Métophis. Il a chargé ce Métophis de vérifier la nationalité de Télémaque, et le misérable réussit à tromper le roi, qui laisse envoyer Télémaque dans un désert.

Eh bien, je dis que ce Sésostris tant vanté est un roi tout à fait incapable, et qu'il aurait mieux fait de ne pas tant causer avec les uns et les autres, de tâcher de mieux connaître les gens auxquels il confiait le sort de ses sujets, et de bien étudier les affaires avant de les décider. Non, ce n'est pas Sésostris qui pourra servir d'exemple au futur roi de France.

Le peuple heureux n'est pas ici : allons plus loin. Nous voilà en Crète. Un peuple de sages et de philosophes; un peuple d'honnêtes gens, en tous cas, puisqu'il a eu le cœur de chasser Idoménée parce que ce prince avait assassiné son propre fils. Il a le sens moral : c'est beaucoup. C'est le pays des vieillards, et tous les vieillards y sont sages. Aussi est-ce en leurs mains que reposent les destinées de leur patrie.

Ils s'avancent. Ils sortent d'un bois. — Dans *Télémaque,* les bois sont pleins de vieillards. — Ils portent les lois de Minos. Ils sont si vénérables que Télémaque, ô blasphème! souhaiterait que sa vie pût s'accourcir, et « trouve la jeunesse malheureuse »! Il regrette d'être jeune, il soupire après les rides et les cheveux blancs! Conçoit-on qu'un homme de bon sens puisse écrire de pareilles choses sans sourciller?

Quoi qu'il en soit, c'est eux qui ont organisé le concours ouvert pour la royauté.

Le programme est des plus simples : Première partie : lutte, combat du ceste, course en char.

Seconde partie : concours oral pour la solution de trois questions.

Savez-vous ce qui devait être curieux? C'est l'affiche. L'auteur n'en parle pas : je le regrette. Je ne suis pas absolument ennemi des concours, mais à des concours tels que celui-là il me semble qu'on peut opposer une objection capitale : c'est qu'il n'y a pas de raison pour qu'ils finissent jamais.

Il faut croire que Minos et les vieillards entendent là-dessous quelque finesse, car s'il est vrai qu'un roi, pour bien gouverner, doit être capable de « lutter » contre les partis et de « tenir d'une main habile et ferme les rênes du char de l'État », je ne puis admettre qu'on ait voulu sérieusement suspendre le sort de tout un peuple aux guirlandes de ces deux métaphores, d'autant qu'elles n'expliquent pas le combat du ceste. Je comprends vaguement qu'au fond cela signifie qu'un roi doit être vigoureux de corps; en effet, c'est à désirer, surtout si c'est un bon roi, parce qu'on le conservera plus longtemps : mais comme, en définitive, ses fonctions ne l'appellent ni à se battre avec ses sujets ni à conduire des voitures, je trouve qu'il suffirait de s'assurer, par exemple, qu'il a toutes ses dents, tous ses cheveux, pas de vice de sang, rien de cassé, et un certificat de vaccine.

Nous allons assister maintenant à la seconde partie du concours. On réunit les concurrents « dans un bois antique et sacré reculé de la vue des hommes profanes ». Et alors on assiste à l'imposant spectacle d'un peuple de sages et de philosophes ne trouvant rien de mieux, pour assurer ses biens, son honneur, sa religion, sa liberté, son avenir, que de jouer le tout « aux petits papiers ».

On demande quel est le plus libre, on demande quel est le plus malheureux des hommes! Questions vaines et insolubles! En matière de liberté ou de souffrance, les superlatifs absolus ne sont

Universitas BIBLIOTHECA

pas de ce monde : on est plus ou moins libre, on souffre plus ou moins, mais qui oserait dire : Nul n'a souffert autant que moi?

Naturellement ce sont les réponses de Télémaque qui emportent le prix : or elles sont très inférieures, à mon avis, à celles de ses concurrents. « L'homme véritablement libre, dit-il, est celui qui, déchargé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux Dieux et à sa raison. » C'est le portrait d'un égoïste et d'un orgueilleux, et ce pourrait être celui d'un sot. Ceux de ses concurrents qui ont dit, l'un : que « l'homme libre est un célibataire en voyage »; l'autre, que c'est « un sauvage vivant dans les bois du produit de sa chasse », sont plus près, ce me semble, de la vérité.

Un sage de Samos vient dire que « l'homme le plus malheureux est celui qui croit l'être » : celui-là n'est-il pas plus dans le vrai que Télémaque répondant : « L'homme le plus malheureux est un roi qui croit être heureux en rendant les autres misérables »? Pourquoi? « Parce qu'il ne connaît pas son malheur ». — Mais s'il ne le connaît pas, il n'est pas malheureux.

Enfin, quant à la troisième question : « Lequel vaut mieux d'un roi conquérant qui gouverne mal ou d'un roi pacifique qui ne sait pas conduire une guerre »? quoique Télémaque et ses compétiteurs débitent là-dessus plus de quatre pages de texte, la vraie réponse est évidemment que de ces deux rois l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

N'importe, on acclame Télémaque. Mais Mentor lui fait un signe, il refuse la royauté, et Mentor va chercher dans la foule un vieux militaire appelé Aristodème, dont un des principaux titres de recommandation à ses yeux est que ce père a chassé de chez lui un de ses fils qui ne voulait pas se corriger. Triste recommandation, ce me semble. Quelle pitié pourra-t-on espérer, dans les jours de discorde et de malheur, d'un homme qui n'a pas eu de pitié pour les faiblesses de son enfant?

Vous le voyez, ici comme en toute occasion, l'auteur oublie tout, même les sentiments les plus sacrés du cœur, pour viser à l'effet littéraire, qui est sa constante et unique préoccupation.

Vaille que vaille, enfin, voilà les Crétois pourvus d'un monarque : et s'ils sont malheureux, comme c'est probable, ils n'en pourront accuser qu'eux-mêmes. Laissons ce peuple philosophe se débrouiller avec son vieux militaire, et allons plus loin, car il me semble que l'idéal d'un bon gouvernement n'est pas encore là.

Nous abordons à Tyr. Lisez la description de cette ville, et vous y verrez le tableau d'une opulence admirable. Ecoutez Narbal, un Tyrien qui fait à nos voyageurs les honneurs de la ville, et vous le verrez, dans le cours de la même conversation, en vanter d'abord la prospérité et finir en en déplorant la décadence. La raison de cette contradiction, la voulez-vous? C'est que l'auteur avait à placer deux tirades, l'une sur les avantages de la liberté du commerce, l'autre sur les inconvénients des vexations fiscales : et il s'en est tiré en montrant au même instant le même port enrichi par la liberté et ruiné par la douane.

Cette contradiction incroyable, et beaucoup d'autres dont je vous ai signalé les plus grosses, me confirment dans une pensée qui m'est souvent venue en lisant le *Télémaque*. Je ne serais pas étonné que toutes ces tirades eussent été originairement des fragments isolés, écrits au cours de l'éducation du dauphin, pour servir de thème à des leçons; que plus tard Fénelon, voulant en assurer la conservation mais voulant en cacher le véritable caractère, les eût enveloppées sous une forme poétique, à l'exemple de ces sages de l'Orient qui, pour faire arriver sans danger la vérité aux oreilles d'un despote, imaginèrent de faire parler les bêtes et furent les premiers inventeurs de l'apologue. Il y a des passages où la contradiction est si flagrante que le manuscrit même semble ne pas avoir été relu. N'oublions pas que le manuscrit a été volé, imprimé sans l'aveu de l'auteur, et que la première édition publiée par sa famille ne parut qu'en 1717, deux ans après sa mort. Fénelon n'a donc jamais corrigé une seule épreuve de ce livre.

Nous arrivons enfin au terme de cette longue avenue d'erreurs

et de fables, à ce royaume idéal, à cette Salente où l'imagination de l'auteur s'arrête comme incapable d'aller plus loin.

Si c'est un rêve de poète, il est affreux. C'est le socialisme, mais le socialisme absurde, insensé. Un roi qui s'en va avec Mentor, de par la ville et les faubourgs, comptant les têtes de ses sujets comme on compte un troupeau; Mentor, Mentor qui tout à l'heure vantait à Tyr la liberté du commerce, faisant maintenant à lui tout seul une enquête de boutique en boutique, défendant aux commerçants de se servir de l'argent d'autrui, et même de risquer plus de la moitié de leur propre capital; chassant les ouvriers de la ville, parce que, dit-il, leurs métiers corrompent les mœurs; les envoyant bon gré mal gré à la charrue; leur partageant les terres, les forçant à se marier; enfin leur comptant les morceaux, et les condamnant à avoir du pain, mais rien que du pain; pour couronner ce bel édifice de billevesées, partageant tout le peuple en castes, les nobles en haut, les pauvres en bas, et plus bas encore les esclaves, et affublant tout ce monde d'habits dont la couleur va du blanc au gris de lin en passant par le bleu, le vert, le jaune et le rouge, sans qu'il soit permis d'y jamais rien changer; limitant enfin le nombre des artistes, et leur interdisant toute œuvre d'art qui ne serait pas consacrée à éterniser la mémoire des grands hommes et des grandes actions!

Et voilà où Minerve a amené son élève : elle veut qu'il règne, et elle en a fait un socialiste; qu'il rende son peuple heureux, et elle en fait le plus intolérable des tyrans.

Avec cela que lui a-t-elle appris? Ah! elle lui a répété, sous toutes les formes et sur tous les tons, qu'il faut se garder de l'amour comme du plus grand des maux et du plus redoutable des dangers. Elle a voulu le rendre aveugle devant la beauté, rebelle aux élans de son cœur, sourd à cette grande voix de la nature qui nous crie d'aimer, d'aimer toujours et sans cesse. Elle l'a voulu. Et comment a-t-elle procédé? Par la plus étrange des méthodes, en vérité : en faisant passer sous les yeux de son élève

cent tableaux plus séduisants, plus dangereux les uns que les autres. Ce n'est pas assez de l'avoir mené parmi les nymphes de Calypso et les courtisanes de l'île de Chypre, il faut que même au milieu des plaines désertes de l'Océan, elle lui fasse voir, passant le long de leur navire, ce cortége d'Amphitrite où tout semble harmonieusement préparé pour éblouir les regards d'un jeune homme et pour troubler son cœur.

Ah ! pour faire voir à son chaste élève ce que c'est que l'amour coupable, il n'avait qu'à montrer au duc de Bourgogne la cour de Louis XIV !

Quoi qu'il en soit, à quoi Mentor arrive-t-il, en définitive ? Télémaque devient amoureux fou d'Eucharis, mais amoureux à en tomber malade. Il pleure, il se roule à terre, il pousse « des cris semblables aux rugissements d'un lion ».

Ici je vais vous faire un aveu, qui aura peut-être l'air d'un paradoxe, mais que je ne retiens pas, parce que je suis sûr d'avoir toutes les dames pour moi. Je m'accuse d'avoir tressailli de sympathie pour Télémaque, en lisant ces émouvants détails; je m'accuse d'avoir ressenti un épanouissement de cœur en voyant que Minerve n'avait pas réussi à rendre Télémaque insensible. Bien rugi, lion !

Et comment Mentor dégage-t-il le pauvre amoureux de cette dangereuse situation ? Par un moyen héroïque, mais dont la brutalité montre assez que le précepteur commence à perdre la tramontane : il jette Télémaque à la mer ! C'est de l'hydrothérapie, comme vous voyez : mais savez-vous que ce serait bien effrayant, et qu'on risquerait de dépeupler le monde, si on jetait ainsi à la mer tous les amoureux ?

Et maintenant, ce livre est là; relisez-le d'un bout à l'autre si vous en avez le courage, et sans aucun doute vous serez convaincu comme moi que *Télémaque* est un livre aussi faux que dangereux.

En prenant la responsabilité d'une critique aussi amère dirigée

contre un ouvrage de cette renommée, j'ai eu en vue, croyez-le bien, un autre désir que jeter le discrédit ou le ridicule sur un livre respecté. J'ai visé plus haut, et ce que j'ai voulu signaler dans cette étude, ce que je veux accuser au nom des droits les plus légitimes et les plus sacrés de la nature humaine, c'est cet engouement pour les contes bleus; c'est cet oubli perpétuel de la liberté de l'homme; c'est cette ignorance incroyable des lois les plus élémentaires de la société; c'est l'énormité de ces contradictions où l'auteur tombe à chaque pas; c'est l'absurdité de ses conceptions politiques; c'est l'indécence de ses peintures : c'est surtout l'absence complète de cœur et de sens moral.

Et c'est par là que ce livre est si vain et si dangereux. Il repose en définitive sur les deux plus grandes erreurs peut-être qui, en politique et en morale, aient égaré les hommes : la première, que le sort des peuples est dans la main de ceux qui le gouvernent; la seconde, que la solution du problème de la morale consiste à supprimer les passions.

Mesurez, si vous le pouvez, les flots de sang et de larmes que ces deux erreurs ont coûtés à l'humanité! Pour être un sage, pour être un homme, il faut combattre, il faut souffrir, il faut désirer, il faut savoir, il faut vivre enfin! Les deux grands ennemis de l'homme, ce sont l'ignorance et le manque de cœur, sachez-le bien. Vous voulez les rois sages, les peuples heureux : eh bien, retirez-vous, laissez faire la liberté et la nature; elles leur verseront les flots de ces deux sources où toute créature humaine boit la vie : à l'âme la vérité, au cœur l'amour.

LE BŒUF.

Procumbit humi bos!

L'événement que je vais vous conter mérite, par son étrangeté merveilleuse, d'être gravé sur les tablettes de l'histoire.

Après avoir pris un premier corps sous la forme d'une de ces nuées de cancans qui s'élèvent dans les petites villes à la suite de tout incident notable, le narré s'en est définitivement fixé en un récit exact, complet et authentique qui, après avoir plus d'une fois défrayé les conversations de tout le pays, est parvenu à mes oreilles un jour que je me trouvais de passage dans une petite ville que vous connaissez peut-être, et qui s'appelle Cerceau-la-Toupie : c'est à Cerceau-la-Toupie que le fait est arrivé.

Cette histoire est féconde en enseignements et fertile en émotions tour à tour douloureuses ou réjouissantes.

Mais ce n'est pas son seul mérite : sans parler de l'agrément que vous trouverez à vous instruire d'un fait que vous ne connaissez pas, elle renferme une grande leçon morale, car c'est la Providence qui l'a fait arriver.

M. L'Éclanché, maître des cérémonies des Pompes funèbres de première classe en retraite, et qui dans sa jeunesse avait été un sous-officier distingué du corps des infirmiers militaires, occupait à Cerceau-la-Toupie, sur la place aux Oies, une maison qui faisait la joie de son propriétaire et l'ornement de la cité.

Cette maison était construite en gros blocs de rocaille, avec des

encadrements de coquillages et de madrépores aux fenêtres; ces fenêtres étaient en plein cintre, partagées par une colonne torse surmontée d'un chapiteau d'ordre toscan; une grande porte ogivale moyen-âge, ornée de niches où se dressait tout un peuple de petites statuettes, donnait accès dans cet étrange et merveilleux édifice, qu'on venait voir de dix lieues à la ronde.

M. L'Éclanché, propriétaire et inventeur de ce monument, était un de ces déclassés à rebours, oserai-je dire, que le sort se plaît à tirer tout à coup d'une condition médiocre pour les guinder inopinément à une hauteur de fortune où le vertige les étourdit complètement et les met dans l'impossibilité absolue de jouir de leur bonheur. M. L'Éclanché, au retour d'un convoi de première classe où il avait répété pour la centième fois, avec ce sourire engageant que vous savez : « Messieurs, quand il vous fera plaisir », trouva chez lui un journal qui lui apprenait qu'il venait de gagner cent mille francs à la loterie.

Lorsqu'il se fut relevé de l'effroyable maladie que cette nouvelle lui avait causée, il prit sa retraite, vint s'établir à Cerceau-la-Toupie, son pays natal, et s'occupa de réaliser les rêves de toute sa vie : et il y en avait beaucoup.

D'abord, M. L'Éclanché qui, en sa qualité d'ex-infirmier militaire et d'employé aux Pompes funèbres, n'avait jamais navigué, s'était épris d'une folle passion pour la mer et pour la marine. De plus, la fréquentation des malades et des cimetières lui avait inspiré un goût très vif pour la science et pour les monuments. Enfin cette vie continuelle de représentation, en habit à la française, en culottes courtes, avec l'épée au côté et le chapeau sous le bras, dans les cérémonies funèbres, lui avait donné une pointe d'ambition : à force de se frotter à des défunts de haut parage, il en était venu à désirer passionnément d'avoir, de son vivant, une place dans ce grand monde dont il ne connaissait que la dernière scène.

En arrivant à Cerceau-la-Toupie, il résolut donc de se poser en marin, en artiste, en savant, en homme de la haute société. A cet

effet il commença par se construire l'espèce d'aquarium que vous savez, en y encastrant toute espèce d'ornements architecturaux; puis il fit de son intérieur un véritable musée où il entassa tout ce qu'il put trouver de vieilleries dans le pays. Cela fait, il entreprit d'installer chez lui un appareil d'éclosion pour les poissons, une magnanerie modèle, et un système pour faire de la glace. Il eut dans son jardin un rocher à cascades, des jets d'eau avec de petits bonshommes qui se soutenaient au bout; il entreprit aussi de résoudre le problème de la direction des aérostats, et enfin il lui arrivait parfois de dire :

— Il faudra pourtant bien que je voie un peu à la quadrature du cercle, quand j'aurai le temps!

De tout cela il résultait que la maison de M. L'Éclanché était du haut en bas un véritable fouillis d'objets de toutes sortes et de toutes formes, où l'on ne pouvait faire un pas sans se heurter ou s'accrocher à quelque objet encombrant ou fragile.

La pièce principale, celle qu'habitait de préférence M. L'Éclanché et qu'il appelait l'*atelier*, était située au second, vis-à-vis de l'arrivée d'un escalier très large, dont la cage était carrée, avec des paliers à tous les angles. Cet escalier, tout en pierre, ouvrait au fond du vestibule, lequel donnait sur la place par un large perron de trois marches.

Le 17 septembre 1845, à une heure et demie « de relevée », M. L'Éclanché était dans son atelier, occupé à transvaser ou à tourmenter de petits poissons qui venaient d'éclore dans son appareil de pisciculture, lorsqu'un coup violent fut frappé à sa porte. Sans se retourner, incliné qu'il était sur ses petits poissons, il dit :

— Entrez!

Un pas extraordinairement lourd retentit; M. L'Éclanché, croyant avoir affaire à un paysan, et tout occupé de ses poissons, dit au survenant, toujours sans tourner la tête :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Mmmmmhhhh!!! un beuglement épouvantable fit trembler

toute la maison, et l'infortuné M. L'Éclanché, se retournant, vit devant lui, debout, le mufle allongé jusqu'à le toucher, un bœuf!

Oui, un bœuf! Trois cents kilogrammes de viande sur pied, avec la peau, les os, le suif, les issues, tout, et plein de vie et de santé! Un article de boucherie, une pièce de bétail, un immeuble par destination!

Une invraisemblance, une impossibilité, un cauchemar, un épouvantement!

Et M. L'Éclanché porta la main à son front, et ses jambes se dérobèrent sous lui, et il s'affaissa sur une chaise, et ses bras tombèrent le long de son corps, et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Alors le bœuf, levant la tête au plafond, se remit à faire :

— Mmmmmhhhh!!!

Puis, baissant la tête, il flaira M. L'Éclanché sous le nez.

Alors, comme si ce souffle redoutable lui avait rendu la vie, M. L'Éclanché se détendit à la manière d'un ressort, et se trouva lancé, le corps à moitié hors de la fenêtre, les bras en croix, et il cria :

— Au secours!

Considérez, je vous prie, avant d'aller plus loin, combien était étrange et digne de sympathie la situation de l'honorable M. L'Éclanché. Certes la vie, comme chacun en est d'accord, est pleine de maux et de misères; et ce n'était pas un homme comme M. L'Éclanché, un homme qui avait tant de fois vu la mort de si près, qui aurait pu se faire illusion sur l'instabilité des choses humaines. Mais il y a des événements, ceux de l'ordre normal, qu'on peut prévoir et dont on peut supporter le poids : tandis qu'il y en a d'autres, ceux de l'ordre phénoménal, auxquels on ne doit pas s'attendre, et qui nous renversent infailliblement sous leur choc imprévu. La chute d'un bœuf vivant au beau milieu d'une chambre, au second étage, au moment où un citoyen laborieux et éclairé se livre à l'étude de la pisciculture, est évidemment et au premier chef un événement de l'ordre phénoménal.

Mais en se précipitant à la fenêtre, M. L'Éclanché vit une autre scène faite pour mettre le comble à son épouvante. La place aux Oies (laquelle est très petite, comme vous savez, et dont les avenues sont fort étroites, les rues de Cerceau-la-Toupie n'ayant guère plus de deux mètres de largeur), cette place, dis-je, entièrement bourrée d'un troupeau de bœufs se bousculant, se montant les uns sur les autres et poussant d'affreux beuglements, n'offrait à l'œil qu'une surface houleuse de croupes et d'échines hérissée de cornes et de queues, où l'on voyait surgir et plonger tour à tour la tête et les pattes de devant d'un bœuf à cheval sur la croupe d'un de ses congénères; celui-là retombait, un autre s'élevait, et pendant ce temps une partie du troupeau, formant tête de colonne, avait envahi le perron de la maison L'Éclanché, et cherchait à en forcer le passage pour pénétrer dans l'escalier à la suite du bœuf qui fait le sujet principal de cette histoire. Deux des toucheurs de bœufs étaient sur le seuil de la porte et faisaient un moulinet héroïque et désespéré pour repousser les assaillants.

A cette vue M. L'Éclanché perdit subitement la voix et les jambes, et se ployant en deux sur le bord de la fenêtre, la tête en bas et les bras pendants, il y demeura dans l'attitude misérable d'un polichinelle en disponibilité. En même temps apparurent à toutes les fenêtres de la place des créatures de sexe et d'âge variés, qui se penchaient au dehors, les bras en croix, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, comme des prédicateurs, et qui criaient à tue-tête.

Ce premier tableau dura peu. En quelques minutes tout Cerceau-la-Toupie était sur pied et se dirigeait vers la place aux Oies. On n'y pouvait pénétrer à cause des bœufs, et des colloques s'étaient engagés entre les gens des fenêtres et les survenants, à l'effet de savoir comment dégager la place, lorsque le marchand de bœufs, qui s'était attardé dans un cabaret du faubourg, arriva sur le lieu du tumulte.

A l'aide de quelques personnes, il ne tarda pas à débrouiller cet écheveau de cornes et de queues, et le troupeau, calmé et remis

en ordre, s'écoula par la rue des Pincettes, dégageant la porte de la maison L'Éclanché.

On put alors s'occuper du sauvetage du pauvre monsieur, et de la recherche du bœuf égaré.

Pendant qu'un groupe de citoyens sans caractère officiel se livrait à ces délibérations incohérentes et tumultueuses qui sont le préliminaire obligé de toute résolution importante; pendant qu'un chœur de femmes éplorées se livrait à des lamentations entremêlées de cris aigus, les autorités, prévenues par le tambour de ville, arrivaient de différents côtés. Le maire, le commissaire de police et le capitaine des pompiers parurent d'abord au coin de la rue Saint-Pantaléon; un autre groupe, composé du juge de paix, du greffier, du premier adjoint et des deux huissiers, s'avança par la rue des Calottes; enfin, du côté du Minage, on vit déboucher la brigade de gendarmerie, renforcée de deux ou trois fins chasseurs armés de leurs fusils.

Il y a quelque chose de très malheureux à Cerceau-la-Toupie : c'est que, depuis que le monde est monde, le maire et le juge de paix ont toujours été à couteaux tirés; par une conséquence de cette première donnée, le greffier est du parti du maire, et le premier adjoint, du parti du juge de paix; les huissiers se partagent; on s'arrache tour à tour les commissaires de police qui se succèdent, et, quant aux brigadiers de gendarmerie, instruits par la disgrâce qui a frappé deux ou trois de leurs prédécesseurs, ils gardent la plus stricte neutralité.

Après avoir conféré en *a parte* pendant quelques minutes, les trois groupes se rapprochèrent. Le maire, homme très faible et très craintif de caractère, opina le premier :

— Il faut tout de suite envoyer là-haut des hommes résolus, qui attacheront le bœuf et le feront redescendre.

Le commissaire de police, le greffier, l'huissier Pattenoire et le capitaine de pompiers firent un signe d'assentiment; le juge de paix, sans dire oui, ne dit pas non. Mais le premier adjoint, voyant qu'on allait s'accorder, se mit immédiatement en travers :

— Vous n'y pensez pas, messieurs ! Est-ce que vous croyez que ce bœuf va se laisser attacher ? Et en l'admettant, vous vous imaginez qu'on pourra lui faire descendre l'escalier ?

Cette première objection mit le feu aux poudres. Une discussion animée s'engagea, puis s'aigrit, puis s'envenima, et finalement le premier adjoint en vint à attaquer l'administration du maire, énumérant tous les actes de ce magistrat pour les ridiculiser ou les flétrir. Le pauvre maire, excellent homme, balbutia et se mit à pleurer; ce que voyant, le capitaine de pompiers, qui était un homme de six pieds, avec de longues moustaches rousses, prit le maire sur son cœur et cria à l'adjoint, qui s'en allait :

— Vous êtes un polisson !

Ainsi, il ne suffisait pas que l'introduction d'un bœuf dans la maison de M. L'Éclanché eût eu déjà pour effet de saccager l'intérieur et de compromettre la vie de cet homme respectable : de ce second étage, où sa présence était un défi à toutes les convenances sociales, cet animal soufflait la discorde parmi les autorités constituées de tout le canton !

Cependant le corps de M. L'Éclanché pendait toujours, inerte, en dehors de la fenêtre. Il y serait longtemps demeuré sans l'arrivée d'un nouveau personnage, M. Anastase Marcassus, receveur de l'enregistrement à Cerceau-la-Toupie.

M. Marcassus était un de ces hommes que la Providence, en ses impénétrables desseins, lâche de distance en distance au milieu des sociétés humaines pour rappeler à chacun que la vie est un combat et que l'ennemi rôde incessamment autour de nous *quærens quem devoret*. Aux yeux de M. Marcassus, le genre humain tout entier n'était qu'un vil troupeau de bêtes rétives et indisciplinées « qu'il fallait faire marcher », disait-il, et dont il s'était constitué le chien. En conséquence, il mordait aux jambes quiconque ne se conduisait pas à sa fantaisie, et sauf quelques bonnes ruades qu'il avait attrapées par-ci par-là, il savait, comme les chiens de bouvier, se raser à propos et laisser passer le coup de pied par-dessus sa tête.

Ce méchant homme, qui de plus était un sot animal, ne vivait que d'orgueil et d'envie. Son unique soin était de rechercher avec un art infernal toutes les occasions de prendre en faute, non-seulement les fonctionnaires qui avaient affaire à lui, mais surtout, et c'était alors sa joie suprême, les personnes placées en dehors de la hiérarchie officielle. Le pis est que, ferré à glace sur tout ce qui se rapportait à son service, on n'avait jamais pu le prendre lui-même en faute, et qu'il ne soulevait pas une affaire désagréable pour l'administration sans s'être cuirassé par avance d'une circulaire qui le justifiait pleinement : aussi, à la direction du chef-lieu, ses chefs ne le désignaient-ils que sous le nom de « l'exécrable receveur ».

Au physique, grand, maigre, voûté, le cou démanché en avant, avec la face blême et l'air consterné d'un Pierrot, M. Marcassus était vêtu d'une longue redingote noire à grandes poches, d'un pantalon noir, d'un gilet jaune, et d'une cravate blanche à trois ou quatre tours, le tout surmonté d'un interminable chapeau à larges bords plats, posé en arrière de la tête.

Comme beaucoup de ses pareils, ce mauvais homme se posait en bienfaiteur de l'humanité : il s'occupait d'instruction primaire; il s'occupait de sauvetage surtout, et il n'y avait pas d'incendie ou de distribution de prix où on ne le vît arriver à pas comptés comme le spectre du dévouement. Dans les distributions de prix, son seul aspect suffisait à glacer toute l'assemblée; mais dans les incendies, il jetait invariablement parmi les pompiers un trouble et une irritation qui entravaient leur service et paralysaient leur bonne volonté.

En arrivant sur la place, il s'arrêta, regarda tout autour de lui, et apercevant le groupe des autorités, s'en approcha :

— Que se passe-t-il donc, messieurs? dit-il d'un air effaré.

Personne ne se souciait d'engager la conversation avec lui. Il répéta sa question; le commissaire de police se décida enfin à lui répondre :

— Il se passe qu'il y a un bœuf là-haut.

— Là-haut ?

— Oui, là-haut, chez M. L'Éclanché.

— Vivant ?

— Oui.

— Enragé ?

— Non.

— Mais alors, que fait ce bœuf là-haut ? Pourquoi est-il là ?

— Est-ce que je sais, moi ? Il y est, voilà tout ce que je peux vous dire.

— Et M. L'Éclanché ?

— M. L'Éclanché ? Il est à sa fenêtre, tenez, vous le voyez bien.

M. Marcassus regarda :

— Mais cet homme est mort ou mourant ! Et les autorités sont là, n'agissant pas, délibérant, pendant que cet homme se meurt !

Et il courut au groupe, les deux mains en avant, plus blême encore que de coutume, et il s'écria :

— C'est une infamie ! c'est à soulever l'indignation de tous les honnêtes gens ! Messieurs, si vous ne me suivez pas, je vous rends tous responsables de la mort de M. L'Éclanché ! Ce que vous faites là est un assassinat administratif ! Il y a des moments où l'abstention est un crime ! Monsieur le commissaire de police, je vous requiers, au nom de la loi, de me prêter main-forte pour porter secours à un citoyen en danger de mort, et si vous vous y refusez, j'irai seul ! C'est une horreur ! c'est une infamie ! Il faut être dans un pays comme celui-ci pour voir des scènes aussi honteuses pour l'humanité !

Il leur fit peur ! Tous le suivirent, et leur troupe, ayant en tête l'exécrable receveur, monta l'escalier, moins vite qu'on n'aurait pu s'y attendre : à partir de la première marche, en effet, l'ascension se ralentit peu à peu, si bien qu'arrivé au palier du premier étage, Marcassus finit par s'arrêter, et toute la colonne s'empressa de l'imiter.

Il nous faut maintenant revenir au bœuf.

Une fois entré dans la pièce où son apparition avait si justement épouvanté M. L'Éclanché, le pauvre animal se trouva tout interloqué : son affolement fit place à un sentiment d'inquiétude qui le ramena par degrés à une immobilité absolue, et il resta quelques minutes planté sur ses quatre jambes, tournant lentement la tête de çà et de là, clignant de ses larges paupières rousses, et ne comprenant plus rien à sa position.

A mesure qu'il examinait le mobilier et le matériel au milieu desquels il se trouvait jeté par la plus étrange des aventures, sa grosse tête s'y perdait, et tous ces objets de forme inquiétante ou bizarre, dont il n'avait jamais vu les analogues dans ce milieu bestial de l'étable et du champ où sa vie s'était passée jusque-là, tous ces objets prenaient à ses yeux les proportions incohérentes du rêve et les perspectives fantastiques où s'égare un cerveau enfiévré. De temps en temps, comme succombant sous le poids de son incertitude, il baissait la tête et il poussait contre le plancher un long *soufflement :*

— Fffff ! ! !

Puis il relevait sa tête et recommençait à la balancer en clignant des yeux.

Petit à petit cependant un sentiment confus commença de se mettre en branle dans son épaisse et lourde cervelle : le sentiment de l'intrusion, ce sentiment qui fait qu'on se sent déplacé là où on est, sentiment très vif chez les animaux domestiques en général, et dont on peut observer la manifestation énergique chez le chien qu'une série malencontreuse de démarches inconsidérées a engagé sur une partie du territoire occupée par un jeu de quilles.

On pourrait résumer l'état moral du bœuf en ce peu de mots :

— Je voudrais bien m'en aller !

La situation de notre héros avait cependant quelque chose de relativement avantageux : c'est que personne n'était là pour le troubler, de sorte qu'il pouvait se livrer, dans le silence du cabinet,

à tout le calme et à toute la maturité que demandait une aussi grave délibération.

Il délibérait encore lorsque M. L'Éclanché, qu'un moment d'exposition à l'air frais avait ranimé, se déplia de dessus l'appui de la fenêtre et, s'étant retourné, vit au milieu de la pièce l'honnête bœuf tellement placide, tellement bon enfant, que le courage rentra dans son cœur. Avec le courage, le croirait-on? une bouffée d'orgueil monta à la tête de l'ancien maître des cérémonies; le tabernacle ultime de son cœur s'ouvrit, et la croix de la Légion d'honneur, but secret de toutes ses aspirations, étoile mystérieuse vers laquelle ses yeux avaient été incessamment fixés, se mit à lui briller sous le nez et à l'aveugler de ses scintillements magnétiques.

En quelques secondes, et avec la rapidité que la pensée prend dans les situations critiques, M. L'Éclanché se vit combattant le bœuf, le tuant, et, pour récompense de ce trait d'héroïsme, décoré de l'ordre de la Légion d'honneur! Il rédigea même la notice que le *Journal officiel* allait lui consacrer :

« L'Éclanché *(Bonaventure-Épaminondas)*, ancien sous-officier du corps des infirmiers militaires, employé supérieur de l'administration des Pompes funèbres en retraite. A fait preuve d'un grand courage en tuant au péril de sa vie un bœuf qu'on pouvait supposer enragé; pisciculteur ingénieux; travaux étendus sur l'apoplexie séreuse des vers à soie; services exceptionnels pendant le choléra. Vingt ans de services militaires et civils. »

Et M. L'Éclanché résolut de tuer le bœuf de ses propres mains.

Ainsi cet homme pacifique et craintif, dans l'enivrement d'une ambition insensée, n'hésitait pas à l'idée de tremper ses mains dans le sang! Et ce qu'il y avait de plus douloureux et de bien propre à faire ressortir la noirceur des desseins de M. L'Éclanché, c'est qu'à ce moment le bœuf n'avait pas l'ombre d'une mauvaise pensée, et qu'il n'éprouvait d'autre sentiment que l'ennui d'être dans cette chambre et le désir d'en sortir.

M. L'Éclanché, saisissant une chaise, la leva tout doucement, s'en fit un bouclier, et entreprit de se couler, en longeant la muraille, jusqu'à un trophée d'armes où se trouvaient deux pistolets chargés et un grand sabre de garde national à cheval.

Le bœuf le laissa faire. M. L'Éclanché, sans perdre de vue « sa victime », comme il l'appelait déjà dans son coupable orgueil, décrocha les pistolets et les posa sur une table à portée de sa main, puis il voulut prendre le sabre, qui lui échappa et fit en tombant un grand fracas.

A ce bruit le bœuf se ramassa sur lui-même et tourna vers M. L'Éclanché une tête menaçante. A l'aspect de ces cornes redoutables prêtes à le clouer sur le mur, toute l'ambition de M. L'Éclanché s'évanouit comme une vaine fumée, et renonçant subitement à ses desseins sanguinaires, il se cacha sous la table, qui heureusement était assez large et assez basse pour le garantir, pourvu toutefois que le bœuf ne vînt pas à la renverser.

Pendant ce temps, la troupe des autorités, après un moment d'hésitation sur le palier du premier étage, avait repris son ascension; seulement, par un effet proportionné au degré de faiblesse morale de chacun, la colonne s'allongeait démesurément à mesure qu'on approchait du second étage, si bien que M. Marcassus, soutenu par sa méchanceté et aussi par le brigadier de gendarmerie et le commissaire de police dont il ne s'était pas séparé, apparut d'abord au niveau du palier, laissant loin derrière lui toutes les autres personnes.

Le bœuf, lui, avait fait d'abord un quart de tour qui l'avait placé la croupe tournée vers la porte; achevant le demi-tour, il s'était mis la tête tournée vers le fond de la pièce; alors, se déplaçant de côté sur la gauche, il s'était trouvé le corps parallèle à la cloison qui séparait la chambre du palier, et sa croupe touchait la porte d'entrée, qui était restée ouverte, de sorte que le battant de la porte le cachait.

Il reculait tout doucement, et la porte cédait, lorsque M. Mar-

cassus, s'avançant avec précaution et voulant, par orgueil, pénétrer le premier dans la chambre, passa la tête le long du chambranle de la porte. Il demeura bouche béante. M. L'Éclanché n'y était pas, le bœuf n'y était pas ! Après un instant d'hésitation, il se hasarda à crier :

— M. L'Éclanché ! M. L'Éclan...

Il ne put achever : au bruit de sa voix, le bœuf, se reculant subitement, fit fermer la porte, qui vint pour s'appliquer sur le chambranle; mais comme l'espace nécessaire était en partie occupé par le haut du corps de M. Marcassus, ce corps fut saisi comme dans un étau, et l'exécrable receveur, presque coupé en deux, resta pris au piége comme une mauvaise bête qu'il était.

La porte était dans un coin, de sorte que le bœuf, en continuant à reculer, heurta de la croupe contre le mur, et comprenant qu'il ne pouvait plus reculer, ne voulant pas avancer puisqu'il reculait, il se coucha, formant de son énorme masse un obstacle définitif à l'ouverture de la porte.

Alors, n'ayant plus rien à faire qui pressât pour le moment, il se mit à ruminer...

Le Marcassus criait autant que pouvait le lui permettre sa position : il avait la tête et l'épaule gauche prises, et M. L'Éclanché, qui ne l'aimait pas, a dit depuis que jamais il n'avait rien vu de plus affreusement drôle que cette face blême devenue vert-pomme et ce bras décharné s'agitant convulsivement.

— Jamais, disait M. L'Éclanché, je ne l'ai trouvé aussi laid.

Le brigadier et le commissaire de police accoururent et essayèrent de le dégager, sans se rendre compte de sa situation. Ils ne réussirent, à force de peser sur le haut de la porte, qu'à lui rendre un peu de souffle. Il leur expliqua alors comment il se trouvait pris. Le commissaire fit monter plusieurs grosses bûches dont on se servit comme de leviers pour écarter la porte; mais si le receveur en reçut un peu de soulagement, il n'en restait pas moins serré comme dans un étau, et sa respiration de plus en plus haletante indiquait que l'asphyxie commençait à faire des progrès.

— Si on ne me dégage pas de là, disait-il d'une voix étranglée par la peur, avant cinq minutes je suis un homme mort. Messieurs !... mes bons amis !... au nom du ciel, hâtez-vous !

Le brigadier et le commissaire échangèrent un de ces regards mélodramatiques où l'on aurait pu lire clairement ces mots :

— Si nous ne le tirions pas de là, quel bon débarras pour tout le monde !

Cette pensée criminelle passa comme un éclair dans ces deux âmes honnêtes, mais il est de fait que le décès du receveur aurait soulevé à Cerceau-la-Toupie des transports d'allégresse. Quoi qu'il en soit, le brigadier, n'écoutant que son devoir, dit au commissaire :

— Il faut à tout prix faire lever ce bœuf !

Et il essaya de passer son épée sous la porte, mais l'intervalle ne le permit pas. Le commissaire, à son tour, donna de grands coups de pied dans la porte, sans que le bœuf parût s'en soucier. Le brigadier dit alors qu'il fallait percer la porte avec une mèche, et qu'on arriverait ainsi à piquer profondément le corps du bœuf.

On alla chercher un menuisier, et l'opération eut le résultat désiré : dès qu'il sentit la pointe de l'instrument, le bœuf se leva, et se retournant pour reculer, dégagea la porte qui s'ouvrit à moitié. Le receveur, après avoir fait trois ou quatre aspirations prolongées, dégringola l'escalier, s'en alla au grand galop chez lui, et se mit au lit, où il tomba malade de la peur qu'il venait d'avoir.

La piqûre qu'il avait reçue ne troubla pas la sérénité naissante du bœuf. Le repas rétrospectif qu'il venait de faire en ruminant l'avait tout à fait remis dans son assiette; il avait envoyé les réflexions au diable, et prenant son parti de s'arranger vaille que vaille de ce logement improvisé, il regarda de droite et de gauche pour voir s'il n'y aurait pas par là quelque chose à se mettre sous la dent. Il se parlait à lui-même, absolument comme nous : il se disait :

— Ma foi, je prendrais volontiers quelque chose !

Un heureux hasard avait placé, dans un coin de l'atelier, une grande manne pleine de feuilles de mûrier destinées à la nourriture des vers à soie « modèles », et que M. L'Éclanché avait fait porter là pour les électriser.

M. L'Éclanché, dans la pénurie où il était de renseignements sur les sciences en général, avait senti l'inutilité de toute tentative pour compléter son instruction, et il s'était contenté d'acheter une machine électrique, convaincu qu'à l'aide de cet instrument il pouvait faire « des découvertes ». Quelles, c'est ce qu'il laissait au hasard le soin de décider, ayant entendu dire que les plus belles découvertes ont été dues au hasard. Partant de là, il s'était attelé à la manivelle de sa machine, et il électrisait tout ce qui lui tombait sous la main, depuis ses petits poissons jusqu'à des paysans adultes. Lorsque la *muscardine* éclata, M. L'Éclanché se persuada que l'électricité devait avoir raison de cette épidémie redoutable, et il se mit à électriser ses vers, les claies où il les élevait, la feuille qu'il leur donnait à manger.

C'est pourquoi il y avait là une manne de feuilles de mûrier.

En l'apercevant, le bœuf se retourna tout à fait, comme quelqu'un qui se dit :

— Voilà mon affaire.

Et s'approchant à pas comptés de la manne, il se mit à brouter la feuille avec toute la sécurité de conscience d'un bon bourgeois qui mange tranquillement ses revenus.

Lorsqu'il fut arrivé au fond du panier, il le renversa d'un coup de tête pour voir s'il n'y oubliait rien, puis, mis en confiance par cet agréable début, il se dit que dans une maison où on mangeait si bien, on devait trouver à boire, et il chercha.

Un petit clapotement doux lui fit tourner la tête vers le coin opposé de l'atelier où, sur un échafaudage léger, se développaient les assises mignonnes d'un appareil d'éclosion. Là, dans une série d'auges en terre cuite étagées en gradins et alimentées par un filet continu d'eau fraîche, les élèves de M. L'Éclanché par-

couraient le cycle complet de la vie pisciculturale, depuis la première auge, où l'œuf reposait sur des claies de verre, jusqu'à la dernière, d'où ils sortaient aspirants surnuméraires à la dignité de fretin.

Le bœuf avait soif. Il appuya son large mufle rose sur l'auge la plus basse, et sous l'action de cette formidable machine aspirante, tout le contenu de l'auge, liquide et petits poissons, disparut comme un rêve.

Le bœuf avait encore soif. Il avala de même la seconde auge, puis la troisième, puis la quatrième, puis la cinquième.

Arrivé à la sixième, son mufle toucha les claies de verre sur lesquelles reposaient les œufs fécondés, espoir des auges inférieures : soit que ce léger obstacle l'eût contrarié, soit que le contact des œufs lui eût chatouillé les naseaux, soit encore, peut-être, qu'il voulût faire comme nous faisons lorsque après boire nous nous livrons à quelques actes de dévastation, il donna un coup de tête dans le petit établissement, et l'échafaudage disloqué s'écroula, entraînant les auges qui se brisèrent en mille morceaux.

Le tuyau d'alimentation, dégagé de tout service obligatoire, se mit alors à couler pour son propre plaisir, et après avoir inutilement cherché un lit pour faire un ruisseau, l'eau se dispersa dans toutes les directions en formant des flaques qui s'étendaient de minute en minute.

M. L'Éclanché, de dessous sa table, assistait au saccagement de ses richesses scientifiques, le cœur déchiré par ce spectacle, mais n'osant souffler, de peur d'attirer l'attention du bœuf.

A ce moment un certain bruit se fit entendre dans l'escalier, et le marchand de bœufs, suivi de deux toucheurs de bœufs munis de cordes et de bâtons, monta rapidement jusqu'au second, écartant et bousculant les autorités, qui délibéraient encore au bas de l'escalier.

Ils allèrent jusqu'à la porte et ils aperçurent le bœuf debout au milieu de l'atelier, et si calme, qu'ils n'hésitèrent pas à aller à lui.

En les voyant, le bœuf se recula, baissa la tête et fit mine de résister, mais le marchand lui lança un nœud coulant aux cornes, tira dessus, et dit :

— Je le tiens !

Il y avait, sur la table qui servait d'abri à M. L'Éclanché, une bouteille de Leyde chargée d'une forte dose d'électricité : c'était là provision destinée pour préparer la manne de feuilles de mûrier.

Se sentant pris, le bœuf tira sur la corde, courba l'échine et leva la queue; la queue alla toucher l'armature de la bouteille de Leyde, et une terrible secousse électrique, s'élançant de l'armature à la queue, de la queue au bœuf, du bœuf à la corde et de la corde au marchand, fit sauter le tout à deux pieds de terre !

Les deux bouviers, et à leur suite le marchand, s'enfuirent par l'escalier, poussant des cris affreux et renversant toutes les autorités sur leur passage.

Quant au bœuf, devenu fou de terreur et de rage, il se mit à caracoler, à ruer, à se cabrer, à donner des coups de corne, et après avoir défoncé tous les meubles, pulvérisé tout ce qui était pulvérisable, il s'élança contre la table sous laquelle était M. L'Éclanché. Celui-ci, avec le courage du désespoir, put heureusement s'élancer sur le soubassement d'une bibliothèque, et de là sur la corniche de ce meuble, où il se trouva en sûreté.

Cependant la fuite du marchand de bœufs avait achevé de mettre les autorités en désarroi. Tout le monde était sorti dans la rue et on délibérait. De leur côté, le marchand et ses acolytes répandaient la terreur parmi la foule, en assurant que le bœuf était ensorcelé et que « jamais » il ne sortirait de la maison L'Éclanché.

Il y avait parmi les assistants un nommé Caron dit Tubœuf, boucher de son état, homme de beaucoup de bon sens et de résolution, et de plus doué d'une force herculéenne. Il avait deux fils

qui le valaient à tous égards. Il haussa les épaules, et, suivi de ses deux fils qu'il appela, il monta sans rien dire à personne et alla voir ce qui se passait.

Il entra dans l'atelier, prit le bout de la corde du bœuf, et alla le donner à ses deux fils. Ceux-ci passèrent la corde dans un des balustres de l'escalier, puis tirèrent jusqu'à ce que la tête du bœuf fût près de la porte. Alors le père rentra dans l'atelier, prit M. L'Éclanché comme il aurait fait d'un enfant, et, le soutenant d'une main par le collet, il lui fit passer la porte tandis que de l'autre main il frappait le bœuf, qui recula sa croupe.

Ceci fait, il descendit avec M. L'Éclanché, et s'approchant des autorités, il leur dit :

— Il n'y a pas d'autre moyen que de tuer ce bœuf.

— Eh bien ! dit vivement le brigadier, nous allons le tuer à coups de fusil !

— Si vous le manquez, il se jette sur vous, se précipite dans l'escalier et tue tout le monde. Si on veut me donner le bœuf pour ma peine, je me charge de tout, et dans deux heures d'ici il sera coupé en morceaux.

Cette proposition, qui permettait enfin d'entrevoir un terme à cette situation inextricable, fut accueillie avec un enthousiasme unanime, et le maire, après avoir consulté du regard les assistants, lui dit :

— Eh bien ! faites-en votre affaire. La commune n'aura rien à vous payer ?

— Rien du tout.

— Messieurs, dit le maire, vous êtes témoins.

Et il lui donna la *paumée,* signe de marché conclu.

Tubœuf alla chercher ses outils et son tablier, et monta.

Ses fils tirèrent la corde, le bœuf tendit le cou et tomba foudroyé d'un seul coup de masse.

Il était mort ! Il payait du dernier supplice un instant d'égarement suivi de quelques heures d'indiscrétion ! Et personne ne le regrettait, personne ne versait une larme en son honneur, tandis

que dans la maison voisine on s'empressait, on se lamentait autour de M. L'Éclanché, seul auteur de tous ces maux.

Car enfin je suis juste, et je ne peux pas m'empêcher de dire que s'il avait eu soin de tenir sa porte fermée, rien de tout cela ne serait arrivé.

En attendant le bœuf était mort. On le saigna, on l'écorcha, on le dépeça, et moins d'une heure après, ses morceaux pantelants étaient étalés sur une table, devant la porte même de M. L'Éclanché, où Tubœuf avait été autorisé par le maire à vendre l'animal aux enchères.

Vous croyez peut-être que l'histoire finit là? Non, car voici ce qui arriva :

A peine la vente commencée, le marchand de bœufs fit paraître l'huissier Pattenoire qui mit opposition à la vente.

Tubœuf en référa au juge de paix, qui se déclara incompétent, tout en maintenant provisoirement la saisie de la viande, laquelle fut vendue à vil prix, l'argent déposé à la caisse des dépôts et consignations.

Le soir, Tubœuf et ses fils, ayant rencontré le marchand de bœufs et ses deux toucheurs, leur donnèrent une volée; la gendarmerie les arrêta tous les six, les fit coucher au violon, verbalisa, et ils furent condamnés, pour rixe et tapage nocturne, chacun à trois jours d'emprisonnement et à quinze francs d'amende.

M. L'Éclanché se mit au lit et fit une longue et douloureuse maladie qui faillit se terminer comme se terminent beaucoup de maladies de cette espèce.

L'adjoint fut révoqué pour avoir dit au maire les impertinences que vous savez.

M. Marcassus eut de l'avancement, le directeur de l'enregistrement ayant habilement profité de la circonstance pour s'en débarrasser en le présentant comme ayant été blessé dans un sauvetage, et ayant par là mérité une récompense.

Quant au procès, il tomba entre les mains de deux excellents

avoués, secondés par deux excellents huissiers et assistés de deux excellents avocats. Ce procès dura quatre ans et neuf mois. Tubœuf appela le maire en garantie; le maire appela à son tour M. L'Éclanché en garantie, sous le prétexte qu'il avait eu le tort de ne pas fermer sa porte.

L'Éclanché, qui connaissait son code, répondit par une action reconventionnelle en dommages-intérêts contre le maire, comme n'ayant pas tenu la main à la police des bestiaux. En même temps il mit en cause le marchand de bœufs et ses deux garçons.

A l'audience, on demanda une expertise pour estimer le dégât. Elle fut ordonnée et dura six mois.

Lorsqu'on revint à l'audience, le préfet éleva le conflit, les actes du maire dans cette circonstance ayant été faits en vertu de ses attributions administratives, et échappant dès lors à la compétence de la juridiction civile.

On plaida. Le tribunal admit l'intervention du préfet et mit le maire hors de cause jusqu'à ce qu'il eût été statué sur le conflit... etc., etc.

Et ainsi de suite pendant quatre ans et neuf mois.

Au bout de ce temps, personne ne comprenant plus rien à l'affaire, un des avoués, homme très honorable et très désintéressé, proposa noblement une transaction, qui fut noblement acceptée par son confrère, homme très honorable et très désintéressé aussi. Tubœuf, le maire, le marchand et M. L'Éclanché, eurent à débourser chacun une somme de deux mille francs pour frais et honoraires, puis tout ce monde se serra cordialement la main.

Et ainsi se termina définitivement cette série de catastrophes mémorables qu'un simple bœuf a pu déchaîner sur une cité paisible, et tout cela rien qu'en montant à un second étage.

Pauvre humanité! que nous sommes donc peu de chose! Un pépin de raisin dans la gorge, un bœuf dans le cabinet de travail, et nous voilà perdus!

VIEUX AIRS.

Combien j'ai douce souvenance...

Je m'en vais, je m'en vais... où, je n'en sais rien : je ne m'en inquiète ni ne me soucie.

Ici ou là, à droite ou à gauche, que je marche ou que je m'arrête, est-ce que le sang de ma plaie cessera de couler?

La bête sauvage qu'une flèche a percée s'enfuit, emportant le fer qui la blesse ; mais jusqu'à ce qu'elle tombe mourante, elle a du moins l'illusion : elle croit que la douleur est un ennemi qui la poursuit en la frappant par derrière, et qu'elle pourra, par une course rapide, se dérober à ses coups! L'homme n'a pas cette simplicité : et lorsqu'il se sent blessé, il se tord sur lui-même pour mieux souffrir, ou bien il se traîne, pareil à un corps sans âme, à travers un monde où il ne se reconnaît plus et ne reconnaît plus rien. Mais il n'essaie pas de fuir ; il sait où est son mal, et que rien ne peut arracher de ses flancs le trait qui le déchire et qui le tue.

Je marchais donc devant moi à l'aventure, la tête penchée, le regard fixé sur la terre, murmurant machinalement ces deux mots où se résument toutes nos amours et tous nos désespoirs : Toujours !— Jamais !— Ce qui fait aimer et souffrir, toujours ! Ce qui ranimerait notre âme expirante, jamais !

Une sensation de fraîcheur et un parfum de verdure me tirèrent de ma rêverie. J'avais dépassé la grille du Luxembourg, je me trouvais sous les quinconces, et dans l'ombre verte mêlée de

rayons de soleil, je voyais des enfants courir et sauter avec des cris de joie, des jeunes gens se parlant à voix basse, et des vieillards qui, mornes et silencieux, traînaient tristement leurs pas dans la poussière des allées.

Que tout cela était beau, du temps de ma jeunesse ! Ces arbres étaient si verts, les enfants si blonds et si roses, et les jeunes femmes qu'on voyait passer laissaient derrière elles un sillage si parfumé d'amour ! Oui, les vieillards mêmes de ce temps avaient la grâce et la majesté des patriarches, et aux rires éclatants des amoureux ils répondaient par un sourire.

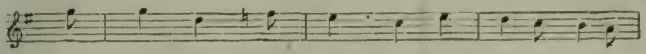
Mais tout est flétri, tout est mort ; il ne reste rien que des ruines et que des ombres ; rien, que des regrets stériles, que des souvenirs dévastés !

Ah ! je ne puis pas aller plus loin ; mon cœur est si lourd que je ne puis plus le porter. Je m'asseois sur un banc, près du bord de la terrasse, et contemplant la vaste étendue des parterres inondés de soleil, je me laisse aller à l'amertume qui m'empoisonne et au découragement qui me brise.

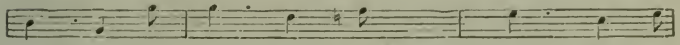
Tout à coup, au plus épais de l'ombrage, s'élèvent des sons d'un charme inexprimable. J'écoute : les vibrations aiguës d'un violon, mêlées aux tintements cristallins d'une harpe, flottent dans l'air comme le son d'un harmonica. C'est un prélude. Et doucement, lentement, interrompu et repris avec une gaucherie et une grâce singulières, chacun des instruments essaie et abandonne tour à tour un accord, un fragment de phrase. Puis peu à peu, comme des souvenirs lointains qui s'appellent et qui se rassemblent, j'entends se dessiner la mélodie d'une vieille chanson :

Toto ! qu'est-ce qu'est là ?
C'est Polichinelle,
Mam'zelle !
Toto ! qu'est-ce qu'est là ?
C'est Pólichinelle que v'là !

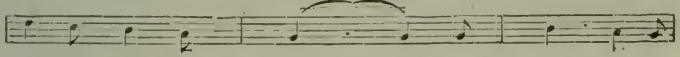
Il n'est
Pas bien fait,
Mais espère
Vous plaire
En vous chantant son tout petit couplet !



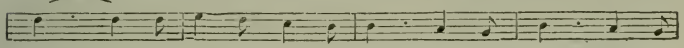
Que ne puis-je rendre avec des mots le jeu naïf et doux de ces



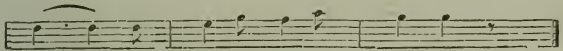
instruments ! Une mesure égale et uniforme, un laisser-aller plein



de grâce, une simplicité, une bonhomie ! Ah ! pour savoir donner



tant de charme à un vieil air, il faut avoir, comme ces braves



gens-là, passé sa vie à entendre rire les petits enfants !

La musique se tait. Profond silence. IL va paraître !

La toile s'est levée, sans doute : j'entends un cri aigu et prolongé suivi de plusieurs coups secs. C'en est fait : l'éternelle épopée recommence, toujours la même et toujours nouvelle, et pour la cent millième fois la tête vénérable du Commissaire retentit sous les claquements du bâton de Polichinelle, aux éclats de rire et aux trépignements de la jeune assemblée.

Quels rires ! quelle joie !

O puissance des souvenirs! Il me semble que le présent, se dissipant comme un brouillard sombre, me laisse apercevoir, là-bas, là-bas bien loin, l'image des jours heureux de mon enfance.

Oh ! comme tout est vert et fleuri ! Quel air de fête! Dans des jardins pleins de merveilles, de beaux messieurs et de belles dames se promènent en souriant et donnent aux petits enfants des bon-

bons, des joujoux et des baisers. De belles voitures, traînées par des moutons frisés tout couverts de rubans rouges, promènent sur un sable d'or, entre des allées de jasmins et de roses, des petites filles parées comme des infantes et des petits garçons tout couverts de cheveux bouclés !

. . . . . .

. . . . . .

Le rêve continue. Je suis *à Séraphin*, dans cette petite salle où j'ai ri et pleuré tant de fois. Tous les spectateurs, perchés comme des petits oiseaux sur les banquettes, tendent le cou, battent des mains, s'agitent, se retournent.

— Levez le rideau ! levez le rideau, monsieur Polichinelle ! crient cent petites voix.

— Pan !

— Pan !

— Pan !

Le rideau se lève. Polichinelle s'avance au bord de la scène. Il a l'air grave et recueilli d'une « communication du Gouvernement. »

Il se fait un profond silence.

Polichinelle passe dans la coulisse et reparaît tenant entre ses bras un gros bâton de sucre de pomme.

Les petits cœurs battent, les grands yeux s'ouvrent. Polichinelle, se penchant en dehors de la rampe, promène ses regards de bois sur l'assistance comme pour y chercher quelqu'un, et il prononce un nom !

Ce nom, c'est le mien ! Oh ciel ! il me connaît ! il va dévoiler ma conduite !... Fuyons !

Trop tard. Vingt petits doigts tendus m'ont désigné :

— Le voilà, m'sieu !

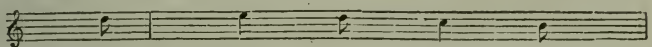
Rien, non, rien ne peut rendre le mélange d'attendrissement et d'épouvante que je ressentis. Je me voyais, oui, je me voyais, moi,

moi-même, avec ma petite robe à carreaux écossais, ma petite toque en velours noir, des cheveux blonds bouclés couvrant mes épaules. Une jeune femme prenait le petit enfant dans ses bras, le haussait jusqu'à Polichinelle.

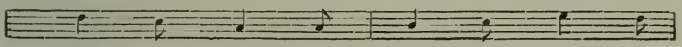
Je la reconnaissais ! c'était ma mère !

Je demeurai ainsi tout tremblant, les yeux pleins de larmes, et il me semblait que j'étais redescendu vers mes premières années, que ma vie passée s'était dissipée comme un songe, que j'étais redevenu tout petit, et que la fraîcheur délicieuse de l'innocence venait inonder mon cœur...

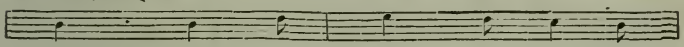
La musique se fait entendre de nouveau. Ah ! je me souviens aussi de toi, vieil air du *Carnaval de Venise!*



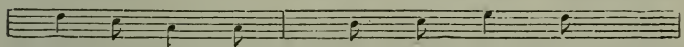
Que de fois je t'ai entendu ! C'était là-bas, tu sais ?



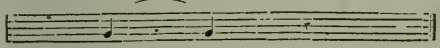
dans ce beau pays de lumière et de soleil où se sont passées



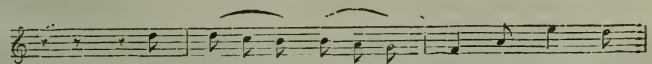
mes premières années. Quels souvenirs tu me rappelles ! Et



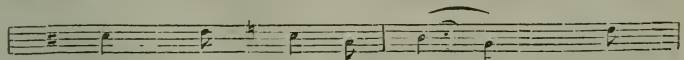
qu'ils sont loin, ces lieux charmants et ces êtres si chers



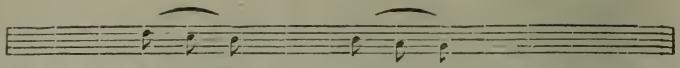
dont l'image se représente à mes yeux !



Je vois le jardin où les fleurs triomphantes des tropiques

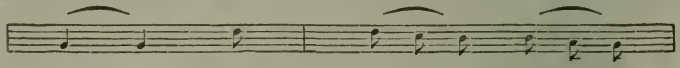


éclatent sous l'ombre lumineuse des bambous et des bananiers.

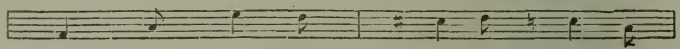


De la rose au jasmin, de la marguerite à la pensée, le pa-

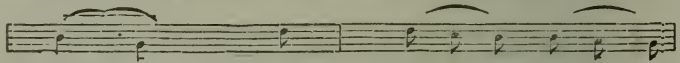
pillon et l'oiseau-mouche, l'insecte et la libellule, voltigent et



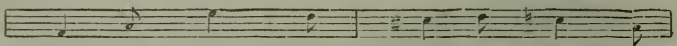
bourdonnent comme enivrés de vie; sur le sable des allées, le



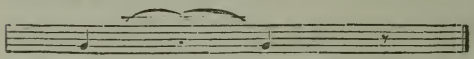
lézard baise la terre et boit le soleil; à travers les herbes et



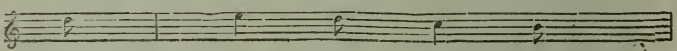
les rochers, j'entends murmurer les eaux de la ravine, et je



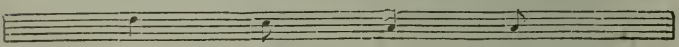
sens entrer à flots dans tout mon être cette vie formidable qui



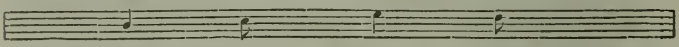
bouillonne et qui déborde autour de moi!



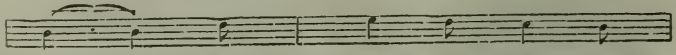
Puis j'entends résonner les premiers accords de cet air que



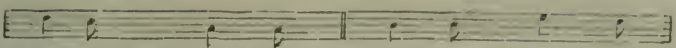
j'aime tant. Je prends ma course, je me précipite comme un



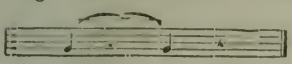
jeune ouragan dans le salon, je grimpe sur le grand divan cou-



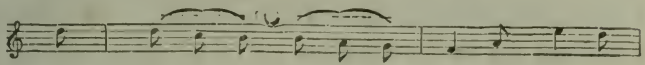
vert de perse bariolée, et j'écoute, les yeux grands ouverts, un



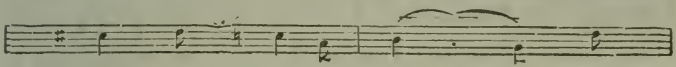
doigt fourré dans ma bouche; et ce sont des extases, et ce sont



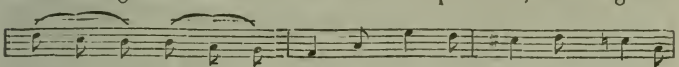
des ravissements sans fin.



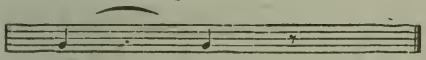
Les notes du piano roulent comme des perles sonores,



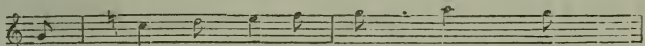
le violon glisse dans l'air en élans capricieux, et le gron-



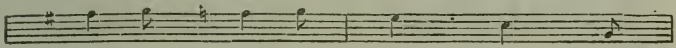
dement pathétique du violoncelle me fait délicieusement-



frissonner de plaisir et d'effroi.

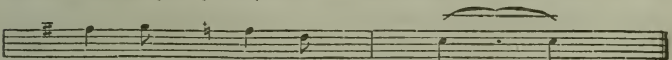


Hélas! hélas! je les vois : ils sont là! Je les vois, revêtus

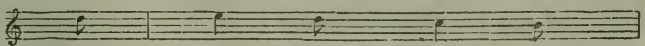


de la lumière magique qui éclaire l'image du bonheur perdu;

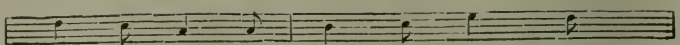
mais je sens que j'essayerais en vain de les toucher ou de



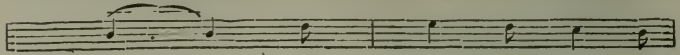
leur parler : le temps et la mort les ont séparés de moi!



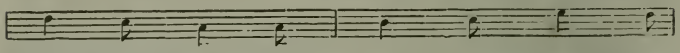
Non, je ne puis pas, je n'ose pas les nommer. Une toute



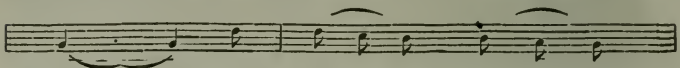
jeune fille, fraîche comme le printemps, joue d'un air grave et



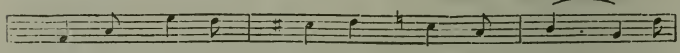
affairé des variations sur le *Carnaval de Venise*, avec accom-



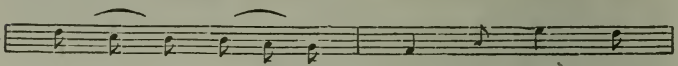
pagnement des deux instruments. Sa mère, debout auprès du



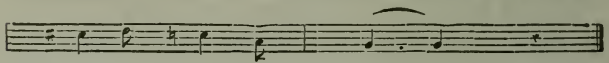
piano, tourne le feuillet. A sa gauche, assis sur un fauteuil, la



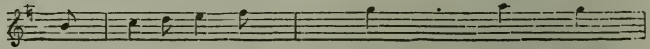
tête inclinée, souriant avec une douceur ineffable, son père. Qu'ils



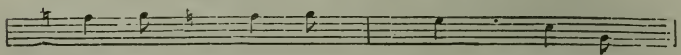
sont heureux ! Comme tout ce monde est plein de vie et d'avenir !



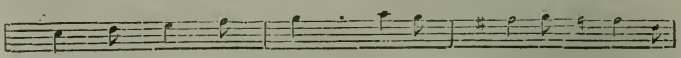
Que d'esprit et de bonté, que d'affection sur tous ces visages !



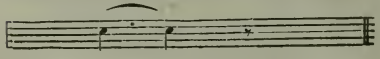
Là, dans ce coin plus sombre, ce grand vieillard à l'air impo-

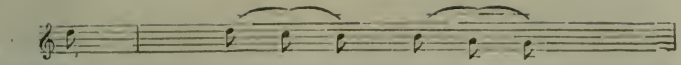


sant et triste, c'est le gouverneur, presque un roi ! Il écoute : il

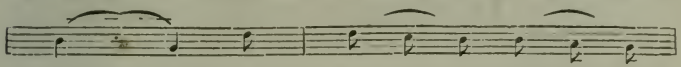


regarde avec attendrissement cette enfant et sa mère, et il songe à



l'épouse et à l'enfant qu'il a perdues.

Mais peu à peu, sous l'irrésistible attraction de la jeunesse et de

la beauté, tous les yeux, tous les cœurs prennent la même direc-



tion; l'auditoire n'écoute plus, la mesure se dérange, de fausses

notes détonnent; la jeune fille rougit, se trouble, s'arrête, et se retournant pour interroger les concertants, voit tous les regards fixés sur elle. Et elle ne comprend pas, et elle s'excuse avec une adorable bonne foi quand le vieux gouverneur lui dit, avec son sourire de gentilhomme :

— C'est votre faute, ma chère enfant; ne voyez-vous pas que vous donnez des distractions à tout le monde?

Et je ne comprenais pas non plus, moi, et le soir je grondais ma sœur!

Je n'entends plus rien. Mes yeux se sont mouillés de larmes, et je ne sens plus l'affreuse angoisse qui m'étouffait le cœur.

Merci! pauvres musiciens! Avec votre humble talent, vous m'avez fait plus de bien que si j'avais entendu d'orgueilleux virtuoses; par votre sentiment naïf et populaire, vous avez rendu à ces vieux airs la simplicité enfantine avec laquelle je les chantais lorsque j'étais tout petit, et l'attendrissement que leur souvenir me donne depuis que je suis devenu vieux! Je veux vous voir; je veux vous témoigner ma reconnaissance!

Je me levai, et le cœur ému, je m'avançai du côté des musiciens. Tout en marchant, je songeais à la différence de style et d'expression des deux instruments, et je jugeais que le violon, d'après son jeu suranné et chevrotant, devait être tenu par un

vieillard; que ce vieillard devait avoir de longs cheveux blancs, l'air doux et respectable : tel enfin que souvent j'ai vu des hommes qui avaient passé une longue vie dans cette catégorie du travail humain qu'on peut appeler « les professions puériles ».

A la douceur, à la finesse du doigté de la harpe, je ne pouvais douter que le second des deux concertants ne fût une femme; je me plaisais à me la représenter jeune, grande, très brune et... très jolie. Mes conjectures sur ce dernier détail se justifiaient bien par ma reconnaissance pour les douces émotions que je lui devais.

Lorsque je fus arrivé près du petit théâtre, la représentation était finie et le public s'était dispersé. Il n'y avait personne dans l'enceinte ni près de la baraque, et je ne savais comment m'y prendre pour trouver mon vieillard et ma jeune fille, lorsque j'avisai un homme assis sur un banc, tout près du petit établissement :

— Auriez-vous l'obligeance, lui dis-je, de me faire savoir où sont allés le vieillard et la jeune fille qui tout à l'heure jouaient du violon et de la harpe ici?

— Qu'est-ce que c'est pour faire?

Je tenais entre mes doigts une petite pièce d'or :

— Mon Dieu, je viens de les entendre jouer; ce qu'ils jouaient m'a fait beaucoup de plaisir, et comme j'étais assis là-bas, je n'ai pas pu leur donner et je voudrais...

— Vous donnez ça! Anastasie! cours ici au galop, vite, vite! Y a un brave milord russe, qui est Monsieur, qui donne cent sous. Oh! qué chance!

Le rideau de la baraque se souleva : une espèce de femme en sortit et accourut en raccrochant à la hâte son jupon.

— La v'là, la jeune fille. Dam! c'est un peu décati, mais que voulez-vous! le métier est rude et nous n'avons plus vingt ans...

Je la regardai. Elle avait cinquante ans; elle était rousse, édentée, ridée, chassieuse... Assez de détails.

— Et... le vieillard? hasardai-je timidement, entrevoyant l'affreuse vérité.

— Le vieillard ? Y en a pas, de vieillard ; vous pouvez chercher dans tout l'établissement ; y a pas d'autre vieillard que moi, dont madame que voilà est censée, enfin, mon épouse, et que c'est moi qui joue du violon et qui fais aller les bonhommes.

Je le regardai. Cinquante-cinq ans, borgne, crevant dans sa peau, les joues violettes, le nez bleu, puant le vin et le tabac à renverser, sale comme la crasse et ignoble comme un pourceau. Oh ! mon Dieu !

Mon bras s'allongea machinalement, mes doigts se desserrèrent, et la petite pièce d'or tomba dans sa main qu'il me tendait.

— Merci, bourgeois généreux, me dit-il d'un ton légèrement narquois. Que le bon Dieu vous protége, ainsi que madame, si vous en avez une, et vos enfants de même. Croyez-bien, protecteur éclairé des arts, que l'artiste n'a point-z-un cœur ingrat. Je vous donne ma parole d'honneur que je jure de boire à votre honorable santé avant qu'il soit demain ! Et pour commencer, je fais relâche pour célébrer ce beau jour !

Et fredonnant l'air des *Pompiers de Nanterre*, il courut fermer sa baraque.

— Ah ! monsieur, me dit Anastasie, qué malheur que vous ayez donné ça à ce pochard-là ! Il va se soûler pendant trois jours avec vos cinq francs ; la baraque n'ira pas pendant ce temps-là, et il faudra que je me serre le ventre.

Et elle pleura amèrement.

— Tenez, pauvre femme, lui dis-je, voilà dix francs.

Le soir, je passais devant la rue Galande, au bas de la rue Saint-Jacques. Un rassemblement s'était formé autour d'un homme et d'une femme qui, après s'être grisés et indigérés chez un traiteur, avaient fait du tapage, s'étaient fait mettre à la porte, et étaient tombés ivres-morts en travers du ruisseau.

Je m'approchai. Je reconnus le « vieillard » et la « jeune fille » !

LES DEUX VIEILLES DAMES SOURDES

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE.

Du temps que j'habitais Cerceau-la-Toupie, où le gouvernement m'avait confié les importantes fonctions de receveur de l'enregistrement, j'étais logé chez une vieille dame, veuve d'un commis à cheval des contributions indirectes. Elle n'avait d'autre bien que sa maison, avec un petit enclos planté de mûriers. Quelques fleurs dans un jardinet précédant la maison, deux vignes grimpant à la façade et s'étalant sur une treille, quelques pêchers en espalier s'épanouissant sur les murs de droite et de gauche, tel était ce petit domaine.

L'été, elle élevait des vers à soie, ce qui lui rapportait de quatre cents à six cents francs. Elle avait le privilége assuré de loger le receveur de l'enregistrement, par la raison que c'était l'usage; et « c'est l'usage », en province, constitue aussi souvent une rente au bénéfice de certaines personnes qu'une servitude à la charge de certaines autres. Enfin elle parvenait à joindre les deux bouts grâce à une petite industrie de ménage que les dames peuvent exercer, dans certaines villes du Midi, sans faire gloser le monde : elle faisait du vert-de-gris. Rien n'est plus facile : on achète des feuilles de cuivre rouge et on les met dans sa cave : le vert-de-gris se forme tout seul, et lorsqu'il y en a assez on le vend.

La vieille dame vivait ainsi à l'abri de la gêne. C'était une femme très comme il faut, grande, sèche; gracieuse, malgré cela,

de cette grâce particulière aux vieilles familles nobles : et elle était en effet d'une des plus anciennes maisons de la province.

Lorsque je la vis pour la première fois, je ne pouvais comprendre qu'une femme aussi distinguée eût pu épouser un simple commis à cheval : plus tard je sus que c'était un mariage de dévouement. Son mari, lorsqu'on le lui avait présenté, était fournisseur aux armées et énormément riche : elle s'était sacrifiée pour tirer sa mère et ses sœurs de la misère où la Révolution les avait jetées. Deux ans après cette union son mari s'était ruiné, et il avait obtenu sa place, où il était resté jusqu'à sa mort.

Elle était d'une grande piété, et, ce qui ne va pas toujours avec ce genre de mérite, d'une bienveillance à toute épreuve : jamais elle ne disait de mal de personne. Après le bon Dieu, ce qu'elle aimait le plus au monde c'était son locataire : quel qu'il fût (et j'étais le douzième), c'était toujours « un charmant garçon, rangé comme une jeune fille ». Elle en avait marié quatre, grâce à ses relations avec le clergé, et tous étaient parfaitement heureux.

Après son locataire venaient, dans l'ordre de ses affections, ses vers à soie, bonnes bêtes au demeurant, mais qui lui donnaient parfois de grands chagrins, lorsque la *muscardine,* ce choléra des vers à soie, les enlevait par centaines, et le cocon avec. C'était d'ailleurs une affection intermittente, qui finissait avec la troisième mue; et lorsque la bonne dame voyait ses élèves grimper aux branches, choisir leur place et disparaître peu à peu, comme dans un nuage, sous l'entrecroisement des fils de la soie, il lui semblait qu'on y enfermait une partie de son cœur pour jusqu'à la saison suivante.

Lorsque les cocons étaient recueillis et vendus, toute l'activité de cœur et d'esprit de la vieille dame se reportait sur son vert-de-gris : c'était sa troisième affection sur cette terre; sa quatrième, en comptant le bon Dieu.

Elle descendait matin et soir à sa cave, et combinait tout le long du jour mille petits moyens de commère pour activer l'oxydation; de temps en temps elle râclait ses plaques, que la nature, dans son infatigable et inépuisable bonté, ne tardait pas à recouvrir d'une nouvelle couche de vert-de-gris. Et la dame râclait de nouveau, et la nature oxydait encore : et ainsi, entre la nature généreuse et la dame reconnaissante, se continuait cet affectueux commerce de soins d'une part, de bienfaits de l'autre, qui dans la magnanerie, dans le jardin et dans la cave, faisait contribuer les trois règnes de la nature à la prospérité modeste de la maison.

Madame Peyrus, ainsi s'appelait ma propriétaire, avait conservé toutes les habitudes de son monde et en était restée aux modes du temps de sa jeunesse. Elle faisait le petite voix lorsqu'elle abordait ou recevait quelqu'un, et tournait la tête de droite et de gauche en l'inclinant gracieusement, tout le temps que duraient ces préliminaires insignifiants qu'il est d'usage d'échanger au début de toute conversation; et jusqu'à ce que ce fût fini, elle souriait.

Elle se coiffait en coques, une de chaque côté de la figure, deux sur le plus haut sommet de la tête. Elle portait au cou un ruban de velours noir avec une croix d'or, comme Ketty dans *le Chalet*. Jenny Vertpré, qui avait créé ce rôle il y a quelque cinquante ans, était son type. Cette actrice a passionné le monde, comme aujourd'hui fait Sarah Bernhardt. On avait dit à M^me^ Peyrus, qui était alors M^lle^ de la Roche-Sansenac, qu'elle ressemblait à Jenny Vertpré. Une fois mariée, M^me^ Peyrus avait adopté la robe blanche courte, les manches à gigots, le petit tablier de taffetas vert à dents de loup, les mitaines de filet noir, et les souliers attachés autour de la jambe par des faveurs croisées formant des losanges dont la série se perd sous le jupon. Telle elle était encore, sauf la robe blanche, que la toile de Vichy avait détrônée peu à peu, et le tablier vert, qui était devenu noir.

« La société » n'est pas nombreuse à Cerceau-la-Toupie. M^me^ Peyrus, en y arrivant, était encore jeune et aurait aimé à

voir un peu le monde, mais elle se sentait trop bien élevée pour frayer avec les gros bonnets du pays, gens d'ailleurs peu sociables. Elle ne vit d'abord que le curé. Plus tard, lorsqu'elle fut devenue veuve, les familles nobles du voisinage lui firent quelques avances, auxquelles sa pauvreté ne lui permit pas de se rendre; tout se bornait de sa part à aller dîner une fois l'an au château de Mesnil-fontaine, où, au dessert, le plus vieux gentilhomme portait la santé du roi, le plus jeune, la santé de la reine, après quoi on se levait de table et on allait faire un reversis dans le grand salon.

Ainsi se passait depuis bien des années la vie monotone de Mme Peyrus, et elle aurait continué ainsi indéfiniment sans l'arrivée de M. Lecoq, buraliste des contributions indirectes à Cerceau-la-Toupie, homme exécrable sous tous les rapports, et qui n'avait pas peu contribué à abréger les jours de M. Peyrus par les désagréments dont il l'avait abreuvé dans leurs relations forcées de service. Lecoq était marié, et il rendait sa femme très malheureuse.

Les deux dames ne se voyaient que politiquement, comme on dit, tant que leurs maris vécurent : il n'y avait en effet rien de commun entre elles deux, que cette antipathie instinctive qui sépare les gens nés dans des conditions différentes et rapprochés de force par les hasards de la vie. Mais Lecoq et Peyrus étant morts dans le même mois, ce fut pour les deux veuves une occasion de se voir davantage.

Mme Lecoq appartenait à cette variété si nombreuse de la race féminine que caractérisent une petite taille et un léger embonpoint : d'où, par une analogie naturelle qu'on peut appeler la loi de l'assortiment, toutes les formes et tous les traits de sa personne s'épanouissaient en un style mignard et fleuri. Petite tête, petites mains, petits pieds, taille courte, hanches opulentes, figure ronde, petits yeux pétillants, lèvres sensuelles et carminées, le tout fort proprement enveloppé dans une peau fine et légèrement rosée,

tel était son signalement. Je regrette d'être obligé d'ajouter que Mme Lecoq avait soixante-cinq ans, et ce premier aveu me met plus à l'aise pour vous en faire un second : c'est qu'elle était sourde comme on ne l'est que dans les vaudevilles.

Son mari lui ayant laissé une petite fortune, elle vivait de ses rentes sans rien faire. Elle était gourmande comme une chatte, et sa surdité ne lui permettant pas de se mêler aux conversations de ses voisines, elle avait imaginé un plan d'existence qui donnait ample satisfaction aux deux envies dont se composait le très simple mécanisme de son activité : l'envie de parler; l'envie de manger de bonnes choses.

Elle passait donc son temps dans sa cuisine, assise sur un de ces fauteuils de paille à marchepied dont les maîtres d'école se servent pour se tenir à la hauteur de leurs fonctions, parce qu'ils peuvent de là surveiller les marmots en les dominant. Mme Lecoq, toujours tirée à quatre épingles, avec beaucoup de lingerie et de rubans, trônait sur ce fauteuil du matin au soir; et depuis le matin jusqu'au soir, à part l'heure des repas et d'une petite promenade, elle ne cessait de parler à sa servante. Ses discours étaient si variés, si bienveillants, si instructifs, si appétissants, que sa petite bonne, après en avoir eu la migraine pendant les huit premiers jours de son service, avait fini par s'habituer au bavardage de sa maîtresse. A force de faire de bons petits plats, elle était devenue gourmande aussi, et elle était très heureuse de son sort.

Mme Lecoq, qui, disait-on, avait eu dans sa jeunesse le cœur assez tendre, avait senti le besoin de reporter sur quelque chose l'excédant d'affection, peu embarrassant d'ailleurs, que le trépas de M. Lecoq avait laissé disponible. Après de longues méditations, elle avait choisi pour cet emploi un couple de serins. Chaque printemps, elle se plaisait à voir renaître entre ces deux intéressants volatiles une tendresse que les barreaux de la cage resserraient sans la refroidir et sans en dérober le spectacle aux yeux

des curieux bienveillants. En sa qualité de fine cuisinière, même, elle avait fait, sur le choix de la nourriture appropriée à cette phase enthousiaste de la vie des serins, des observations savantes qui se traduisaient par un régime sur la nature duquel je vous demande la permission de ne pas insister.

Telles étaient ces deux existences, petites et médiocres au possible, que la mort de deux époux vulgaires et peu regrettés venait de mêler ensemble depuis une année à peine lorsque le hasard de ma carrière me fit locataire de M^me^ Peyrus.

Vous voyez d'ici ces créatures insignifiantes, et vous ne pouvez pas penser qu'avec ces deux marionnettes j'arrive à produire des effets bien dramatiques : n'y comptez pas. Je ne crée pas les personnages, je les fais voir tels qu'ils sont. Mais la nature humaine, dans ses inépuisables combinaisons, ne se répète jamais deux fois, et telle est sa variété infinie, que quiconque peut réussir à peindre fidèlement un seul de ses aspects est sûr de faire un tableau inédit.

Je n'ai donc aucun événement à vous raconter : il ne s'en passait pas dans ces deux maisons.

Mais la vie de l'âme, voilà le drame éternel ; et, burlesque ou tragique, il se déroule aussi bien dans le cœur d'une portière de la rue Mouffetard que dans celui de Phèdre ou d'Hermione.

Mes deux héroïnes n'étaient pas, je le confesse, taillées dans le marbre pentélique : elles n'étaient pas non plus pétries de la boue du ruisseau. Si vous voulez absolument que je les classe, je conviendrai qu'à mes yeux elles occupaient, dans l'échelle de la nature humaine, un degré correspondant à celui qu'on pourrait assigner, dans l'art de la statuaire, à ces têtes de carton peint dont les modistes se servent pour confectionner les chapeaux des dames. Mais qu'importe ? Tout est intéressant dans la nature : et n'avons-nous pas vu, de nos jours, l'Histoire de l'Invalide à la Tête de Bois passionner toute une génération et faire palpiter les cœurs depuis les solitudes glacées du pôle jusqu'aux déserts enflammés de l'Arabie ?

Je soutiens donc que mes deux vieilles dames sont tout aussi présentables que Corinne et que Julie. A coup sûr elles sont moins ennuyeuses, et c'est déjà quelque chose.

Le moment est venu de vous faire un dernier aveu sur le compte de Mme Peyrus : c'est que ma digne propriétaire était non moins sourde et peut-être un peu plus bavarde que Mme Lecoq : toute la différence entre elles, c'est que Mme Peyrus avait une voix grave et nasillarde, tandis que Mme Lecoq avait une voix flûtée et grasseyante. Le siége du caquetage était, chez la première, dans les fosses nasales : chez la seconde, dans la langue et les lèvres.

Mme Peyrus palabrait, Mme Lecoq jabotait.

Leur commune infirmité était devenue, grâce au hasard qui les avait réunies, un lien vraiment providentiel : car chacune d'elles, également hors d'état d'entendre ou de se taire, était également intolérable à toute autre personne qu'un sourd, et également incapable de supporter les intervalles de silence auxquelles les bienséances de la conversation normale condamnent à tour de rôle chacun des interlocuteurs.

Malgré les illusions que les sourds se font sur leur infirmité, les deux dames n'avaient pu se dissimuler, dès les premiers essais de conversation un peu suivie, qu'il ne fallait pas songer à s'entendre sérieusement.

Egalement convaincues de l'inutilité absolue de toute tentative dans ce sens, mais également convaincues aussi qu'il leur était impossible de vivre sans parler, elles avaient passé outre; et peu à peu, par un accord tacite que la force des choses avait établi entre elles, elles en étaient venues à échanger dans leurs visites des séries de propos quelconques sur les deux ou trois sujets qui formaient le répertoire de leurs pensées.

Les gestes, les mines, dont chacune d'elles accompagnait son débit, leur servaient de renseignements vagues sur la teinte et le

style du sujet traité par l'adversaire. Quant au sujet lui-même, il était déterminé de droit, pour celle des deux dames qui écoutait, par les quelques mots qu'elle parvenait à saisir à travers le murmure vague de la parole.

Il résultait de tout cela des colloques insensés, puisque le simulacre de conversation auquel se livraient les deux vieilles dames ne reposait que sur une hypothèse démentie par le fait de leur irrémédiable et infranchissable surdité. Colloques d'autant plus insensés que, neuf fois sur dix, ce qu'elles entendaient était entendu de travers.

Et pourtant, tout bien considéré, elles avaient raison. Le résultat était le même. Elles échangeaient des propos insignifiants, mais elles ne les entendaient pas : elles étaient ainsi garanties contre l'ennui réciproque qu'elles se seraient mutuellement causé. Mais elles parlaient, elles parlaient à volonté : elles avaient donc tous les avantages de la conversation sans en avoir à craindre les inconvénients. C'est ainsi, par exemple, qu'elles ne craignaient pas de se faire les confidences les plus intimes, les plus délicates, sûres qu'elles étaient de ne pas pouvoir être trahies.

Je n'ai plus qu'à ajouter un renseignement utile, quoique d'une manière secondaire, à l'exposé des faits : c'est que la servante de M^me^ Lecoq avait dix-sept ans, qu'elle était blonde, jolie comme un cœur, et qu'elle se nommait Louison.

Maintenant que tous les éléments de l'expérience sont en place, nous n'avons plus qu'à mettre en mouvement les deux appareils psychologiques dont nous venons de décrire les ressorts. Et il suffira pour cela de mettre en présence les dames Peyrus et Lecoq, car à peine se sont-elles aperçues, que leurs langues se mettent en mouvement :

Mme PEYRUS. Bonjour, madame!

Mme LECOQ. Bonjour, madame Peyrus.

Mme PEYRUS. Vous êtes bien aimable d'être venue me voir.

Mme LECOQ. Merci. Et vous-même?

Mme PEYRUS. Merci. Et vous-même?

Mme LECOQ. Et M. Jules, comment va-t-il?

Mme PEYRUS. Comment se portent le serin, la serine *(souriant)*, les serineaux, les serinettes?

Mme LECOQ. Tout ce que vous voudrez. Combien en voulez-vous, de serviettes? Vous avez donc du monde à dîner? Eh bien! je vous en enverrai une douzaine ce soir par Louison.

Mme PEYRUS. Je vous remercie, mais aujourd'hui, vrai, je ne peux pas; je suis trop enrhumée. Je n'en suis pas moins bien sensible à votre aimable invitation.

Mme LECOQ. Louison? Ne m'en parlez pas. Cette petite me fera mourir de chagrin. Enfin, je ne peux pas réussir à obtenir qu'elle compte jusqu'à deux cents pour me faire cuire mes œufs à la coque; on...

Mme PEYRUS. J'en ai cinquante livres...

Mme LECOQ. ... dirait vraiment qu'elle fait exprès de les laisser durcir...

Mme PEYRUS. ... et, ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, c'est qu'il n'y a pas là-dessus cent cocons jaunes. .

Mme LECOQ. Oui, c'est justement ce que je lui disais encore tout à l'heure : « C'est extraordinaire de voir une fille intelligente comme vous ne pas pouvoir compter jusqu'à deux cents sans s'embrouiller ». Et vous concevez que ça ne peut pas aller : autant de fois elle se trompe, autant de fois elle recommence; si bien qu'une fois elle a laissé mes œufs dix minutes dans l'eau bouillante. Ce n'était plus des œufs, ma chère madame Peyrus, c'était des billes de billard. Vrai, j'avais envie de m'en servir pour raccommoder des bas dessus, pour lui faire honte!

Mme PEYRUS. Qu'ils diminuent dans l'eau bouillante? Pas du tout, pas du tout, ma chère madame Lecoq : ils gonflent, au con-

traire ! l'eau bouillante tue la chrysalide, pauvre bête ! et fond la gomme naturelle qui colle le fil, sans cela on ne pourrait pas dévider la soie.

Mme LECOQ. Oh ! il faut que je vous raconte... Vraiment, c'est à ne pas le croire, comme ces petites bêtes s'aiment ! Enfin, depuis deux jours, ils s'embrassent, mais de vrais baisers, là, comme des personnes. Enfin, vous me croirez si vous voulez, mais c'est au point que j'ai été obligée de couvrir la cage du côté qui fait face au fourneau, parce que Louison ne faisait que les regarder. *(D'un air mystérieux) :* Je suis sûre qu'avant un mois elle va pondre...

Mme PEYRUS. Comment? Pondre? Louison? Je crains, chère madame, de m'être méprise sur le sens de vos paroles. Serait-il possible que cette jeune fille, jusqu'à présent si pure et si chaste, eût tout à coup oublié ses devoirs? Pour moi, j'ai peine à le croire et, *(baissant les yeux)* à moins que vous n'ayez des raisons... des preuves... visibles... convaincantes... de... son état, je ne doute pas que vous n'ayez été abusée par des apparences trompeuses.

Mme LECOQ. Des apparences trompeuses? Oh ! pour ça, il n'y a pas de danger, jamais elle n'a fait un œuf clair. Maintenant, vous savez, les petits ne viennent pas toujours bien : il y en a qui sont plus délicats que les autres; et puis, enfin, les accidents... Vous rappelez-vous, ce petit qui est tombé dans le fromage à la pie? Ah ! ça me fend le cœur quand j'y pense ! *(Elle pleure.)*

Mme PEYRUS, *pleurant.* Pauvre chère Madame, vous en êtes donc bien sûre?

Mme LECOQ. Comment, si j'en suis sûre ! *(Essuyant vivement ses larmes et parlant avec une extrême volubilité.)* Ah ! qu'on a bien raison de dire qu'il ne faut s'en rapporter qu'à soi-même pour le soin des enfants ! Car enfin, pauvres petits innocents ! c'est comme des enfants, ces petits oiseaux à la mamelle. Il ne faut pas les perdre de vue une minute, si on veut être sûr de les élever. Ah ! c'est une fameuse leçon pour moi, allez !

C'est cette malheureuse idée que j'ai eue de suspendre le nid en

haut de la cage, au lieu de le mettre au bas comme d'habitude. Car enfin, moi, j'avais cru bien faire en mettant le fromage à la pie au-dessous du nid, pour que les émanations fortifient les petits, n'est-ce pas? Est-ce que je pouvais mettre ça dans une soucoupe, pour que le mâle vienne patouiller là-dedans avec son bec et ses pattes et aller tout saligoter dans la cage? Est-ce que tout le monde à ma place n'aurait pas fait comme moi? Vous concevez bien qu'une fois tombé dans la tasse à café, le petit ne pouvait pas sortir. Il sera tombé la tête la première dans le fromage.

Mme PEYRUS. Ah! excusez-moi, chère madame, j'avais mal entendu : je croyais que vous me parliez de vos serins! Ah! par exemple, je ne sais vraiment où j'avais la tête! *(Elle rit.)* Excusez-moi, chère madame, n'est-ce pas? Mais vous savez que j'ai l'oreille un peu dure.

Mme LECOQ. L'oseille aux œufs durs? Mais c'est très simple : vous épluchez votre oseille, vous la faites blanchir, vous la pilez, vous la passez à la petite passoire, vous la mettez dans une casserole avec beurre, bouquet garni et un jaune d'œuf. Quand c'est cuit, vous posez dessus des quartiers d'œufs durs. Un peu de jus de rôti ou de poulet ne fait pas de mal.

Mme PEYRUS. Oh! je sais bien, chère madame, que vous avez l'esprit trop bien fait pour supposer que je veuille vous blesser. Allez! je sais bien ce que c'est que les ennuis de bonnes, et feu M. Lecoq (devant Dieu soit son âme), m'a donné plus d'un désagrément de ce côté-là. Mais ce qui est passé est passé : mal d'autrui n'est que songe, dit le proverbe, et ce proverbe a, ma foi, bien raison...

Mme LECOQ. Dieu voit son âme... Dieu voit son âme... Sans doute : mais le passé, comme vous dites fort bien, le passé...

Mme PEYRUS. Oh! si! je vous assure que ça peut passer : j'en ai vu des exemples; moi-même... *(Elle parle à l'oreille de Mme Lecoq, qui n'entend pas un mot et qui fait de la tête des signes d'assentiment.)*

Mme LECOQ, *montrant le plafond*. Voilà pourtant un plafond que j'ai vu faire !

Mme PEYRUS. Je crois qu'il est sorti : il attend son inspecteur, qui doit arriver aujourd'hui. Le connaissez-vous ? C'est un homme, oh ! tout ce qu'on peut voir de plus distingué. Ma foi, ils sont bien ensemble, et quand ils se promènent tous deux sur le Champ de Foire, on dirait deux princes.

Mme LECOQ. Comment ! il attend d'être nommé inspecteur ? Mais il faut qu'il soit d'abord vérificateur. A propos, est-il rentré ?

Mme PEYRUS. Mes cocons ? Je vous demande bien pardon, chère madame ; je n'y étais pas du tout, mais du tout ! Je croyais que vous me parliez de mon locataire.

Mme LECOQ. Croiriez-vous que l'autre dimanche, parce qu'il était arrivé cinq minutes en retard à la messe, la femme du maire le regardait avec un air de mépris ?

Mme PEYRUS. Mon vert-de-gris ? Je vous demande bien pardon, chère madame. Je n'y étais pas du tout, du tout : je croyais que vous me parliez de mes cocons. J'espère en avoir pour cinquante francs à la fin de l'hiver. J'ai mis des plaques dans le petit cellier là à côté, parce que j'ai réfléchi que je pouvais mettre mes provisions dans l'office.

Ici les deux bonnes dames, excitées par ce petit caquetage préliminaire, s'assirent l'une vis-à-vis de l'autre, déployèrent leur ouvrage, et, les yeux baissés sur leur broderie, se mirent à parler toutes deux à la fois, d'où résulta le duo ci-après, que je transcris sans commentaire :

Mme PEYRUS. Il est bien certain qu'il n'est pas possible de voir

Mme LECOQ. Vous savez bien, François, le messager pour Car- un plus saint homme que M. le curé : Monseigneur le lui a bien signy ? Il paraît qu'il est du dernier bien avec la cuisinière du dit devant tout le monde le jour de la tournée pastorale : « Mon sous-préfet. Il lui a vu faire un gâteau au riz à la crème et à la cher abbé, recueillez en ce beau jour le fruit de vos soins pour ces

confiture de groseille, avec des fruits confits hachés et de l'angé-
chers enfants : je vous bénis avec eux, et toute votre paroisse. »
lique, que c'est à se lécher les doigts. Aussi j'ai pris la recette
(Elle pleure.) Mon Dieu ! qu'il est bon et qu'il a l'air distingué,
par écrit, et je l'ai chargé de m'acheter deux quarterons de fruits
Monseigneur ! Et quelle bienveillance ! Quand on lui a eu dit que
confits assortis chez le pâtissier. Mon Dieu ! je sais bien que je me
j'étais la plus ancienne dame de la congrégation du Rosaire,
prépare encore peut-être un déboire avec cette petite Louison :
croyez-vous que Sa Grandeur a daigné me donner sa croix à
mais que voulez-vous ? Tenez, madame Peyrus, cette fille-là me
baiser ! Et concevez-vous que le soir, après dîner, Monseigneur
ferait mourir de chagrin, si je n'avais pas mes serins : mais ces
est entré chez moi pour visiter mes vers à soie et qu'il a daigné
petites bêtes me consolent de tout. Il n'est pas possible d'être plus
les bénir ? Aussi vous avez vu quelle récolte. Et M. Jules, mon
aimables et mieux élevés. Enfin il y a des jours qu'on croirait
locataire, quelle tenue ! Croiriez-vous que Sa Grandeur n'avait
qu'il ne leur manque que la parole ! Aussi je veux leur acheter
jamais vu travailler les vers à soie ? M. Jules lui a tout expliqué,
une cage toute neuve, à barreaux peints en vert : c'est beaucoup
oh ! oui, avec une politesse, avec une grâce ! Enfin Monseigneur
plus gai, ça leur rappelle leur pays, pauvres petits chéris ! Croyez-
a dit à M. le curé qu'il n'en revenait pas de voir un jeune homme
vous que ça leur fasse beaucoup de peine d'être enfermés ? Mais
si bien élevé et qui sait si bien expliquer les vers. En passant
quand on aime, madame Peyrus, on supporte tout, n'est-il pas
dans la cuisine, il a vu trois grands bocaux de vert-de-gris.....
vrai ? et avec plaisir, encore ! Ah ! j'ai un nouveau plat.....

A ce moment, l'envie de rire, que je comprimais depuis quelque
temps, fut la plus forte. Je fis un mouvement qui me fit perdre
l'équilibre, et je tombai lourdement du haut de la table.

J'étais monté sur cette table, afin de voir et d'entendre les deux

vieilles dames à travers une lucarne qui donnait du cellier dans la salle à manger.

Dans ma chute, j'entraînai Louison, qui était aussi sur la table, table si étroite que j'avais été obligé de la soutenir par la taille pendant tout le temps que dura le colloque des deux dames.

Cette double chute entraîna malheureusement un effet qui nous épouvanta tous deux, par la crainte des interprétations fâcheuses auxquelles aurait pu donner lieu notre présence simultanée et prolongée dans ce cellier obscur : cet effet fut que toutes les feuilles de cuivre déposées sur des tasseaux le long des murs tombèrent en imitant le fracas du tonnerre.

Un moment se passa, moment bien court, mais pendant lequel toutes les conséquences de cet accident se déroulèrent à mes yeux avec la rapidité de l'éclair. Je vis Louison déshonorée, ma réputation perdue, ma carrière compromise, Cerceau-la-Toupie scandalisé, Mme Lecoq en fureur, Mme Peyrus en larmes...

Mme Peyrus leva la tête, et la tournant vers Mme Lecoq :

— Chère madame, lui dit-elle, est-ce qu'on n'a pas frappé?

— Je crois que oui, dit Mme Lecoq.

Mme Peyrus posa son ouvrage, secoua son tablier, rajusta ses coques, et se tournant gracieusement vers la porte, elle dit en faisant une petite révérence :

— Entrez!

L'ODE A LYDIE, D'HORACE

TRADUITE EN VERS.

HORACE.

Donec tibi gratus eram,
Tant que j'étais aimé de toi,
Nec quisquam potior brachia candidæ
Qu'en mes bras amoureux j'avais droit, seul au monde
Cervici juvenis dabat,
D'envelopper ta tête blonde,
Persarum vigui rege beatior.
Le roi de Perse était moins fortuné que moi !

LYDIE.

Donec non alia magis
Avant que ta légèreté
Arsisti, neque erat Lydia post Chloen,
Eût entraîné ton cœur de Lydie à Chloé,
Multi Lydia nominis
Fière de son nom, ta Lydie
Romanâ vigui clarior Iliâ.
A l'illustre Ilia ne portait point envie.

HORACE.

Me nunc Thressa Chloe regit,
Moi, ma reine est Chloé la thrace,
Dulces docta modos et citharæ sciens;
Sur la lyre elle sait moduler un doux chant;
Pro quâ non metuam mori,
Pour elle je mourrais content
Si parcent animæ fata superstiti.
Si le sort à ce prix voulait lui faire grâce.

LYDIE.

Me torret face mutuâ
D'un amour partagé brûlant
Thurini Calaïs, filius Ornyti,
Pour Calaïs, le fils d'Ornytus de Thurie,
Pro quo bis patiar mori
Je donnerais deux fois ma vie
Si parcent puero fata superstiti.
Si le Destin voulait épargner cet enfant.

HORACE.

Quid, si prisca redit Venus
Mais si Vénus reprend ses droits
Diductosque jugo cogit aeneo?
Et sous son joug d'airain nous ramène à ses lois?
Si flava excutitur Chloe,
Si Chloé la blonde bannie,
Rejectœque patet janua Lydiæ?
Laisse la porte ouverte à la pauvre Lydie?

LYDIE.

Quanquam sidere pulchrior,
Quoiqu'il soit plus beau que le ciel,
Ille est, tu levior cortice, et improbo
Lui, toi, plus léger que le liége, et plus cruel
Iracundior Hadriâ,
Que l'Adriatique orageuse ;
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.
Avec toi seul je puis vivre et mourir heureuse !

LES MOUCHES.

Il n'est pas de créature si vile et si petite qui ne nous représente la bonté de Dieu.

(*L'Imitation de J.-C.*)

Un être aussi léger que le vent, aussi rapide que la pensée, aussi fugitif que le nuage; témoin inévitable de nos actions les plus secrètes; partout présent, dans la chaumière du plus pauvre homme et dans le palais des plus grands rois; inséparable compagnon de l'homme, qu'il suit, comme le chien, sous toutes les latitudes et dans tous les climats; qui monte sur le cheval du guerrier, s'assied dans la chaise de poste du voyageur, s'embarque sur le vaisseau du marchand; qui est pour l'écolier un passe-temps, pour l'homme grave un importun, pour le Brahme un fétiche, pour l'oiseau une proie; qu'on chasse de partout et qui partout revient sans se lasser; qui, dans son existence éphémère, se mêle à notre vie, partage nos repas, boit notre vin, couche dans notre lit, et parfois caresse notre femme; ce génie familier, ce sylphe, dont le bourdonnement anime notre demeure; qui est à l'appartement ce que l'oiseau est à la forêt; qui ne demande qu'à vivre, comme tant d'autres, sans rien prendre à l'homme que le rayon de soleil qu'il dédaigne et les miettes qu'il laisse tomber de sa table : ce pauvre petit animal innocent qui n'a jamais fait de mal à personne et contre lequel on s'acharne si cruellement, la mouche, va enfin trouver un défenseur et un historien.

Venez, pauvres petites bêtes : voltigez sans crainte autour de moi ; promenez-vous sans façon sur mon papier et grimpez de mes doigts à ma plume. Regardez, furetez partout : pour vous je n'ai pas de secrets. Posez votre petite trompe partout où vous croirez trouver un de ces atomes de nourriture qui suffisent à votre frêle existence ; et pendant que je vous défends contre la méchanceté des hommes, bourdonnez pour votre vieil ami l'humble petite chanson que le bon Dieu vous a enseignée.

Il n'y a rien de laid ni d'ennuyeux sur cette terre ; la tristesse, l'horreur, l'ennui, le dégoût, ne sont pas dans ces mille créatures qui animent le monde : ils sont dans le cœur de l'homme, qui à certains jours les répand sur la nature, comme à d'autres, sans plus de raison, il se plaît à la parer de sa joie passagère.

Ne nous hâtons donc pas de condamner certains êtres à la réprobation : regardons-les plutôt avec respect, comme créés par la nature, qui sait mieux que nous le secret de la vie universelle. Et quand la morale et la philosophie nous exhortent à révérer dans la plus humble créature un miracle qui confond notre orgueilleuse intelligence, admirons, aimons tout ce qui a vie, et ne tuons pas : car « il faut que tout le monde vive ».

Soyons donc bienveillants pour ces petits compagnons de notre existence : s'ils nous suivent partout, si leur vie semble attachée à la nôtre, respectons ce lien mystérieux, et si grands que nous soyons auprès d'une mouche, nous nous convaincrons que ce « parasite », comme nous l'appelons, a comme nous un office à remplir dans la vie universelle, et que, plus fidèle peut-être que nous à ses devoirs, il les remplit du moins invariablement, nous donnant par là une leçon à sa manière.

La mouche, en effet, a un rôle dans le monde, et s'il faut s'étonner de quelque chose, c'est qu'on en ait pu douter un seul instant.

D'abord, comme tout ce qui a vie, elle est un des mille acteurs

de ce chœur éternel de la vie et de la mort sans lequel le chaos remplacerait la nature. Absorber incessamment des particules de matière, les employer à sa vie, puis les rejeter dans le courant éternel pour les reprendre encore; animer de sa vie éphémère l'espace qu'elle parcourt; aimer, se reproduire; être le parasite de certains animaux faute desquels elle ne pourrait vivre; à son tour, nourrir des parasites attachés à ses flancs; servir de proie enfin à des animaux plus puissants qui ne peuvent vivre que de sa mort : n'est-ce pas là à peu près ce que fait l'homme? C'est aussi ce que fait la mouche, et voilà pourquoi la nature lui a donné place au soleil.

Outre ces attributions communes à tous les êtres vivants, la mouche a son rôle spécial, qui consiste à recueillir en tous lieux, dès qu'elle est éliminée par la vie ou abandonnée par la mort, toute parcelle organisée dont le dépôt prolongé pourrait devenir nuisible. Tantôt elle absorbe directement des milliers d'immondices microscopiques, tantôt, s'introduisant par essaims innombrables sous la peau des animaux morts, elle y dépose des œufs que la fermentation fait éclore et qui donnent naissance à des légions de petits vers blancs : ce sont les *asticots,* larves voraces, qui ont bientôt dépouillé un squelette pour s'endormir ensuite chrysalides et se réveiller mouches parfaites, à moins toutefois qu'elles ne tombent entre les mains d'un pêcheur à la ligne, car dans ce cas elles se métamorphosent en appât, et leur mort est aussi bête que le poisson qui se laisse prendre.

La mouche ne vit qu'une saison. Elle naît avec le printemps, et l'automne la voit mourir; elle ressemble à l'hirondelle : son apparition est le signal des beaux jours; mais moins heureuse, le même froid qui renvoie l'oiseau vers de nouveaux printemps la jette toute glacée aux bras de la mort. Dès que les feuilles tombent, dès que les gelées blanches commencent, surtout, les mouches meurent par milliers; les rideaux, les chambranles des portes,

les bordures des glaces, sont constellés des corps de ces pauvres bêtes, accrochées par une patte et ankylosées dans l'angoisse de la dernière convulsion.

Car c'est ici le lieu de réfuter une erreur généralement répandue sur le sort final des mouches. Des personnes respectables vous diront gravement que les mouches, quand vient la froidure, se retirent dans le tuyau des cheminées, pour avoir chaud. C'est spécieux et séduisant : mais ne le croyez pas. Ce serait là pour ces pauvres bêtes un triste expédient : car d'abord on ne fait pas de feu la nuit, et les mouches, passant du chaud au froid, périraient promptement de pleurésie; et puis on ne fait pas de feu dans toutes les cheminées, et celles où on n'en fait pas devraient être tapissées de mouches mortes, ce qui n'a pas lieu.

Il y a cependant quelque chose de vrai au fond de l'idée que nous venons de contester : les mouches, en effet, se perpétuent par survivance de quelques individus qui, demeurant dans les appartements, dans les écuries, résistent au froid et se soutiennent jusqu'au printemps. On peut en effet remarquer, si l'on y fait bien attention, qu'il y a toujours quelques mouches dans l'intérieur des maisons. Il est certain que si toutes les mouches sans exception périssaient à l'automne, la race en serait éteinte depuis longtemps. La mouche dépose ses œufs dans le corps des animaux morts, car il faut que la larve, qui est carnivore, trouve à manger aussitôt qu'elle éclôt : il faut qu'elle naisse au milieu de sa nourriture. Or, en supposant même que les mouches pondissent à l'automne, comme le froid les tue, la nouvelle génération ne naîtrait que pour périr aux premiers froids : il faut donc qu'elles pondent au printemps, d'où la conséquence que les pondeuses ne peuvent être que de vieilles mouches ayant traversé l'hiver.

Maintenant il y aurait bien une autre hypothèse, qui consisterait à supposer qu'elles émigrent comme les oiseaux; mais ce n'est pas admissible, parce que, pendant l'été, il y a des mouches dans les

pays les plus froids, et que certainement une mouche n'aurait pas assez de force pour faire des voyages comparables à ceux que font les cailles et les hirondelles. Il y a d'ailleurs une raison qui écarte l'idée d'une émigration, c'est la mort en masse de presque toutes les mouches : si ces insectes étaient émigrants, ils n'attendraient pas pour émigrer que le froid les eût décimés. La même raison montre que les mouches ne font pas comme les papillons, qui se réfugient dans des trous de mur où ils s'engourdissent et d'où on les voit parfois sortir par les beaux jours d'hiver : si les mouches étaient des insectes hibernants comme le papillon, toutes hiverneraient.

Maintenant que nous savons d'où vient la mouche et où elle va, nous pouvons la décrire, car c'est le meilleur moyen de la présenter au lecteur. Mais quoi ! décrire une mouche ! A quoi bon ? et tout le monde n'en a-t-il pas vu ?

On les a vues, mais on ne les a pas regardées. Je vais donc vous apprendre ce que c'est qu'une mouche.

La mouche est un insecte. Ses deux ailes, composées d'un admirable réseau plus transparent que l'air et plus léger que le vent, lui valent de la part des naturalistes le vilain nom de névroptère, qui veut dire : « volatile dont les ailes ont des nervures ». Ces ailes sont en colle de poisson, mais de colle de poisson imperméable à la pluie, et d'une espèce qu'on ne trouve pas chez les épiciers. Elles ont, de plus que la colle de poisson du commerce, des reflets irisés qui sont très jolis.

Comme couleur, la mouche est un vrai caméléon : à l'ombre, elle paraît noire ; au soleil, elle paraît rousse ; par un jour gris, elle est comme verdâtre et argentée : nous la tiendrons donc pour être d'un noir roussâtre, ou d'un gris verdâtre, ou d'un jaune grisâtre. Cependant elle est le plus souvent gris foncé, avec barres d'argent ; ces barres sont longitudinales, au nombre de quatre, rangées deux à deux, très apparentes sur le corselet, faciles à suivre à travers les ailes, sur l'abdomen, quand le jour donne sur le dos de la mouche.

L'animal, comme tous les insectes, est étranglé en trois parties : la tête, le corselet et l'abdomen. La taille et le cou sont un fil noir à peine visible; le ventre est d'un gris foncé en dessus, jaunâtre en dessous, plus ou moins suivant l'âge, le sexe et le degré d'obésité de la bête; il est couvert de longs poils fort rudes, et forme quatre anneaux, ou cinq, suivant que l'on compte ou non le derrière.

La tête est fort jolie. Elle se compose de deux gros yeux rouge carmin, entourés d'un cercle d'argent qui partage la tête par le milieu comme une ferronnière; au milieu de cette ferronnière sont trois jolis petits plumets noirs d'un très bon goût et qui lui vont à ravir; le derrière de la tête est garni d'un taffetas ciré d'une finesse extrême, dont la surface lisse facilite les mouvements de la tête en même temps qu'elle préserve le collet des taches de graisse.

Une trompe en caoutchouc, munie d'une soupape à faire le vide, s'allonge ou se raccourcit suivant la circonstance. Cette trompe est l'indice des sentiments de la mouche : elle marque, comme la queue du chien, toutes les nuances de plaisir, de peine, d'inquiétude, de satisfaction, par lesquelles passe son propriétaire; tous tant que nous sommes, nous savons par expérience que dans les temps orageux, qui agacent extraordinairement leurs nerfs, les mouches piquent plus fort que de coutume.

Au vol, la trompe est rentrée, parce qu'elle détruirait l'équilibre. La mouche se pose-t-elle, tant qu'elle est en marche, elle quête comme un chien de chasse, posant légèrement sa trompe, juste pour toucher le sol. A-t-elle trouvé un comestible, les coups se précipitent d'abord, puis la trompe s'élargit, s'applique sur l'objet à sucer, et la mouche, écartant les pattes, se couche à plat ventre et ne remue plus, buvant à longs traits le liquide invisible.

Enfin l'allongement de la trompe est un caractère constant de la syncope, de l'asphyxie par submersion, de l'empoisonnement. Elle est, avec la crispation des pattes, un des signes les plus certains de la mort.

La mouche a six pattes noires, composées de trois articulations principales, dont la dernière n'est qu'une série de petits cornets emboîtés les uns dans les autres et terminés par une ventouse pneumatique et deux crochets qui lui permettent de marcher le ventre en l'air ou la tête en bas aussi facilement que nous sur nos pieds. De ces six pattes, les deux du milieu ne servent que de béquilles pour empêcher l'équipage de verser; celles de derrière poussent la machine et enrayent dans les descentes; celles de devant explorent le terrain, tâtent les provisions qu'on rencontre, et agissent surtout dans les montées.

Les pattes ont d'ailleurs d'autres usages que celui de la locomotion. Celles de devant servent à la toilette de la tête et du corselet, toilette qui se fait plusieurs fois par jour, comme nous verrons; comme instrument de gesticulation, elles servent à exprimer les idées folâtres, la satisfaction, une résolution arrêtée. Celles de derrière ont pour emploi le nettoyage des ailes, du corselet et de tout ce qui s'ensuit : lorsque la mouche, penchée en avant, les relève et semble les aiguiser l'une contre l'autre, c'est signe d'embarras et d'incertitude : de congestion cérébrale, même; car la mouche, comme on sait, est très sujette à l'apoplexie, et lorsque vous verrez une mouche aiguiser ses pattes de derrière avec frénésie, soyez sûr qu'elle est très inquiète ou très malade, à moins qu'elle ne médite un entrechat... ce qui lui arrive souvent, car elle est folle de la danse.

Tels sont les caractères physiques de l'espèce. Au moral, la mouche est gaie, vive, alerte, capricieuse, imprévoyante, aventureuse, insouciante. Ne lui demandez pas les affections fidèles, les longs souvenirs, les sentiments profonds, la persévérance infatigable : mais si vous aimez ces joyeux bohémiens qui se lèvent le matin sans savoir où ils coucheront le soir; qui n'obéissent qu'à leur fantaisie, ne suivent que leur penchant, n'aiment que le plaisir et font la nique à la misère; si le spectacle de la joie folle, des courses échevelées, des danses frénétiques, de l'amour au vol,

a des charmes pour votre cœur, observez les mouches, et vous verrez tout cela.

La mouche, du reste, a une qualité rare et précieuse : elle est d'une propreté exquise. A tout instant vous la verrez s'arrêter, se dresser ou se pencher, et se laver les pattes avec un soin tout particulier. Quand ses mains sont propres, elle lisse ses bandeaux, crêpe ses pompons, se décrasse le cou. Cela fait, elle se lave les pieds, puis s'essuie les ailes en dessus, en dessous, et se brosse le ventre de tous côtés. Cette toilette, elle la recommence plusieurs fois par jour : elle est indispensable pour maintenir à la surface du corps ce poli qui lui permet de glisser dans l'air; de plus, pour une si petite bête, quelques grains de poussière de plus ou de moins à porter sont une grosse affaire, surtout lorsqu'on s'envole; enfin la mouche respirant par des trachées qui sont des tuyaux posés sous la peau et communiquant au dehors par des prises d'air plus fines qu'une pointe d'épingle, il suffirait de l'obstruction d'un certain nombre de ces ouvertures pour asphyxier l'animal. Ainsi la propreté est une affaire de liberté, de santé, de vie, pour la mouche; et la mouche se lave, comme l'oiseau se lave, comme l'hippopotame se lave, comme le cochon lui-même se lave : il n'y a que deux animaux qui résistent à cette loi universelle de la propreté : l'un qui ne se lave jamais, c'est le singe; l'autre qui ne se lave pas toujours, c'est l'homme.

Comme tout ce qui vit dans cette vallée de larmes, la mouche a ses chagrins et ses malheurs. Mille ennemis béants la poursuivent et l'épient : les oiseaux, les araignées, les lézards, les crapauds, les grenouilles, les couleuvres, lui font une guerre implacable.

Avez-vous jamais vu une araignée chassant aux mouches? C'est curieux, mais c'est vraiment horrible; et si les acteurs de ce drame pouvaient pour un moment prendre des proportions gigantesques, s'il nous était donné de voir l'araignée telle qu'elle apparaît à la mouche, nous n'aurions même pas le courage de porter secours à la victime.

Voyez la pauvre folle ! Elle vole sans regarder où elle va, elle tombe dans une toile, se débat : mais ses efforts ne font que l'attacher davantage. Dans ses soubresauts convulsifs, elle ébranle la toile au milieu de laquelle se tient le monstre. Dès que celui-ci a compris, aux secousses de son filet, que la mouche est bien prise, il se précipite sur elle, la saisit entre ses pattes, et alors, comme un bourreau soigneux, l'enlace dans des milliers de fils invisibles. La pauvre mouche veut en vain se débattre : peu à peu ses mouvements s'arrêtent, et bientôt, emmaillotée dans une poche étroite, elle est emportée, suspendue à un fil, par l'araignée, qui la tue d'un coup de dent sur l'épaule et qui lui dévore ensuite les entrailles.

J'ai vu une petite espèce d'araignée de muraille prendre les moucherons d'une manière vraiment surprenante. Le long d'un mur perpendiculaire, elle attache un fil à quelques pouces au-dessus du moucheron, elle se recule ou s'avance horizontalement à une certaine distance du point d'attache, et puis se laisse tomber en décrivant un arc de cercle. Presque toujours elle atteint l'insecte, soit par elle-même, soit avec son fil, qui fauche tout l'espace parcouru. Je puis certifier ce fait pour l'avoir vu répéter plus de dix fois de suite par la même araignée. Les autres animaux, du moins, ne font pas souffrir la mouche : les oiseaux la prennent au vol; les reptiles, quand elle est posée. Rien de plus curieux, par exemple, que de voir un lézard se jeter sur une mouche : il court tout simplement dessus, mais si vite qu'elle n'a pas le temps de s'envoler.

Et cependant ce ne sont pas là ses ennemis les plus redoutables. L'homme, qui l'écrase ou l'empoisonne, l'écolier, qui la torture, sont pour la mouche une menace perpétuelle. Une jointure de porte que le vent pousse, une fenêtre, un livre qu'on ferme, un chandelier qu'on pose, une chaise qui se renverse, deviennent autant de machines meurtrières où la mouche est écrasée, aplatie, anéantie. Que de fois, en ouvrant un vénérable bouquin, j'ai

trouvé de pauvres mouches réduites à l'état de silhouettes, et que la main distraite d'un savant des temps passés avaient insérées pour des siècles dans le texte d'un ouvrage inconnu ! Une, entre autres, aplatie entre le recto et le verso d'une dissertation sur le respect dû aux morts, attendait, depuis deux siècles peut-être, qu'une main pieuse vînt lui donner les honneurs de la sépulture.

D'autres périssent par le feu. Une lumière les attire, elles y volent, s'en approchent, s'en approchent; et puis on entend : « pouff! » C'est la mouche qui tombe toute rôtie dans la chandelle ou dans la bougie; là elle brûle à petit feu, avec une flamme bleuâtre, en faisant au luminaire cette fistule ruineuse qu'on appelle « un voleur », et qu'on se hâte d'arrêter en extrayant le cadavre. Le lendemain on retrouve la mouche dans la bobèche, sous la forme d'une dragée de suif ou de stéarine. Heureuse encore si elle meurt tout d'un coup, car quelquefois elle se brûle seulement les ailes et les pattes, tombe mutilée, se traîne sous un meuble, et y périt lentement de regret, de honte et de misère.

Elle tombe aussi dans l'huile. Là sa mort est prompte : comme elle respire par des trous percés le long du ventre et qu'on nomme des trachées, elle est asphyxiée promptement par l'huile qui bouche ces conduits.

Enfin il s'en noie des quantités dans tous les vases et dans tous les liquides possibles. Elles nagent parfaitement, mais ne peuvent pas aborder : une force mystérieuse, infiniment petite par elle-même mais irrésistible pour la mouche, les repousse sans cesse du bord. Cette agonie cruelle dure plus d'un quart-d'heure, jusqu'à ce que les globules d'air qui adhéraient au corps de la pauvre bête soient dissous ou détachés : alors tous les mouvements se ralentissent, la trompe s'allonge, les pattes se détendent un moment, puis se crispent, et tout est fini.

Je ne manque jamais, quand le liquide est propre et le vase décent, de tendre un objet quelconque à la noyée : c'est plaisir de la voir s'agripper à la perche comme un vrai noyé, grimper au

plus haut, se secouer, s'essuyer, réfléchir un moment, et prendre son vol.

Sans doute ce petit instant de réflexion est consacré par la mouche à se demander comment l'accident a pu lui arriver. Pour ce qui est de s'en être tirée, si elle est libre penseuse, elle se dit qu'elle y est parvenue grâce à son adresse et à son énergie, en luttant courageusement jusqu'à ce qu'une chance de salut se présentât; si elle est religieuse, elle remercie purement et simplement la Providence, car, comme elle n'a pas grand'cervelle, étant une toute petite bête, elle ne prend pas garde que cette Providence qui l'a tirée de l'eau est la même qui l'y a jetée, et partant quitte. A dire vrai, il me serait plus agréable qu'elle me remerciât tout simplement, sans aller chercher midi à quatorze heures, parce qu'en définitive je crois bien que c'est moi qui l'ai sauvée. Mais elle n'en sait pas plus : que voulez-vous? une mouche..... on ne peut pas lui en vouloir. Elle s'envole, sans même me dire merci. Et je ne la retiens pas; et je me dis, à mesure qu'elle s'élève et disparaît dans le bleu du ciel, que les ingrats ont beau faire, l'ingratitude coûte plus cher que la reconnaissance.

Quelquefois la mouche tombée à l'eau est dans un état syncopal inquiétant. Il faut alors mettre la mouche dans de la cendre chaude, ou bien au soleil sur du bois vermoulu bien sec, ou dans de la poussière, enfin dans tout ce qui peut pomper l'humidité. Vous la verrez bientôt remuer une patte, puis l'autre, puis allonger et retirer sa trompe; regarder à droite à gauche; puis essayer de se relever, retomber, se relever encore, et enfin se remettre sur pied. La paralysie momentanée des membres postérieurs ou antérieurs, si fréquente chez les insectes, se manifeste souvent alors, et tandis que deux paires de pattes fonctionnent régulièrement, on en voit une ou deux qui restent crispées ou étendues comme en catalepsie. Quelquefois la simple chaleur de l'haleine, soufflée dans les deux mains fermées, suffit pour ranimer la malade.

Une mouche est bien peu de chose, mais le cœur de l'homme est grand, et il a une place pour la joie innocente qu'on éprouve

à voir ainsi revenir à la vie un être dont l'existence si courte est si pleine de périls et de malheurs.

Mais de tous les mauvais génies acharnés à sa perte, la mouche n'en a pas de plus redoutable que l'écolier. Il n'est pas de supplice raffiné, il n'est pas de vexation ridicule, qu'il ne lui fasse subir. L'écolier passera des heures à épier une malheureuse mouche. A force de la faire enlever, il parvient à la lasser : elle se pose de plus en plus fréquemment, enfin elle est prise. Le tendre enfant va devenir alors un Néron; un Domitien, pour mieux dire. Il lui arrachera les ailes, et se réjouira de la voir bondir comme une sauterelle, tout ahurie de ne plus sentir sur son dos le poids accoutumé, et s'évertuant à chercher un équilibre nouveau. Ou bien il lui collera sur le dos une oie en papier blanc découpé, et la mouche, sautillant et trébuchant sous ce poids insolite, imprimera à ce simulacre de palmipède les allures les plus réjouissantes. D'autres fois, sans lui arracher les ailes, on lui colle au derrière un flocon de laine ou de coton, et la mouche s'envole en traçant dans l'espace l'orbe lumineux d'une comète. Si l'on a un canif dont les ressorts soient bien élastiques, on maintient la mouche sous la lame, qu'on fait tomber, et qui décapite la mouche. D'autres fois encore, on lui arrache la tête, qu'on écrase dans un pli de papier, et la liqueur rouge contenue dans les yeux imprime sur le papier des dessins symétriques; on appelle cela « faire des arabesques ». Enfin on va jusqu'à lui arracher les pattes, en lui laissant les ailes, qu'on arrache à leur tour, et on la laisse mourir à l'état de torse antique.

Les jeunes filles, qui sont douces et gracieuses autant qu'espiègles, leur font une jolie malice, innocente comme les coupables qui la commettent : elle consiste à peindre la mouche en bleu de ciel, ou en blanc, ou en vert, ou en écarlate, et à la lâcher. Si ce travestissement forcé n'avait pas l'inconvénient de troubler les relations des mouches entre elles en les rendant méconnaissables aux yeux de leurs proches, on ne pourrait pas se montrer bien sévère pour une fantaisie qui n'a rien de cruel.

Il est bon de remarquer que l'amputation de la tête n'entraîne pas chez la mouche de grands désordres. Une fois que c'est fait, elle n'y pense plus, et continue à voler quelquefois des heures entières avant que la mort vienne la saisir.

Un de mes passe-temps, lorsque j'étais enfant, était de gréer une coquille de noix en vaisseau à trois ponts que je faisais voguer sur une cuvette et que j'armais d'un équipage de mouches auxquelles j'avais collé les ailes. Ces matelots improvisés, n'ayant pas le pied marin, grimpant sans cesse aux cordages, montant aux mâts, se promenant sur les bords étroits du vaisseau, tombaient à l'eau dix fois par minute. La navigation se terminait toujours par une violente tempête que je soufflais à pleins poumons sur mon océan en miniature; et quand j'avais assez ballotté mes infortunés navigateurs, d'un dernier coup de vent je faisais sombrer le vaisseau et je semais sur l'eau des épaves où les naufragés venaient s'accrocher convulsivement. C'était émouvant et, et en petit, cela me donnait une idée du naufrage de *la Méduse*.

Quelquefois cependant la clémence se fait jour dans le cœur de l'écolier. Alors, au lieu de la peine capitale qu'on la supposait avoir encourue, on se contente de faire subir à la mouche un emprisonnement plus ou moins sévère, plus ou moins prolongé : tantôt on la met en *cage*, tantôt à l'*abbaye*.

La *cage* se fait de deux rondelles de bouchon qu'on applique l'une sur l'autre et qu'on traverse tout à l'entour d'un rang de longues épingles, assez rapprochées pour que la mouche ne puisse pas passer entre deux barreaux. Lorsque toutes les épingles sont placées, on éloigne les deux rondelles, et on a alors une jolie cage cylindrique à barreaux brillants et argentés, appuyée sur les têtes d'épingle, qui servent de supports, et ornée en haut d'une rangée de pointes qui figurent le fer de lance des grilles. On n'a qu'à tirer une épingle pour introduire les prisonniers, qu'on voit bientôt tendre les pattes et demander grâce à travers les barreaux de leur prison.

L'*abbaye* est une prison plus vaste, qu'on pratique dans les vieilles tapisseries sur châssis. Lorsqu'un lambeau de tapisserie laisse la toile à découvert, ce treillage devient une grille derrière laquelle on fait entrer les mouches en écartant un des fils : on a alors le plaisir de les voir passer leur tête par tous les petits carreaux et s'efforcer en vain de s'échapper.

La durée de ces deux genres de peine n'est fixée par aucune loi : le caprice seul la mesure. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la cage est une peine afflictive et infamante qui suppose un crime grave, tandis que l'abbaye n'est qu'une détention correctionnelle ou disciplinaire; on pourrait même, lorsqu'elle est prononcée par les petites filles, la considérer comme un simple établissement de repenties, où on enferme les mouches véhémentement soupçonnées de légèretés de conduite.

Quoi qu'il en soit ces deux peines se terminent toujours par une mise en liberté quand ce n'est pas par une évasion; généralement les prisonnières sont bien traitées, et on se plaît à adoucir leur captivité en leur fournissant une ample provision de sucreries et de friandises de toute sorte.

Tel est le tableau des infortunes de la mouche. Qu'a-t-elle fait pour les mériter? Rien. Mais elle est faible, elle n'a pas de venin, elle n'inspire pas ce dégoût qui sauve la vie à tant d'insectes méchants ou nuisibles, et puis... et puis elle vit trop près de l'homme. Ses seuls défauts sont une curiosité indiscrète et une opiniâtreté agaçante. Encore, le plus souvent, la mouche qu'on croit opiniâtre, qui veut à toute force se poser, est tout simplement fatiguée, et plus on la chasse, plus, la fatiguant, on lui rend le repos nécessaire.

La mouche, il faut bien le dire, a des vengeances terribles. Sa piqûre, lorsqu'elle s'est posée sur un animal mort du charbon, peut inoculer à l'homme cette affreuse maladie. Lorsqu'elle s'est posée sur un animal en putréfaction, elle peut, en piquant l'homme, lui donner la pustule maligne.

Sous forme de *mouche du matin*, elle est le plus cruel bourreau que le dormeur ait à redouter. Les autres insectes, du moins, ne piquent pas toujours; et puis, ce qu'ils attaquent, ce n'est pas le sommeil brutal, bestial, le sommeil sans rêves et sans charme. La mouche du matin, elle, commence son œuvre aux premières lueurs du jour, à ce moment où une somnolence vaporeuse et pleine de rêves succède par degrés à l'épais engourdissement de la nuit; où l'on se sent à la fois dormir et renaître à la vie : sensation délicieuse, qu'un demi-réveil va bientôt compléter. Déjà les vitres s'illuminent, déjà les bruits du monde deviennent plus répétés; le coq chante, le pigeon roucoule, la nature s'éveille; sans la voir, on sent la lumière... Moment délicieux!

Prenez garde, poète endormi! Entendez-vous ce bourdonnement éloigné, si faible, qu'on entend à peine d'où il vient? Attendez : le voilà plus fort; il s'approche et retentit près de vous.

C'est la MOUCHE DU MATIN!

Le premier rayon du soleil l'a réveillée sur la vitre où elle dormait. Elle a faim : elle vient déjeuner à vos dépens.

Le dormeur cherche d'abord à se faire illusion : il ferme les yeux de plus belle, n'entend plus rien, et espère.

Vain espoir : la voilà revenue.

Cette fois, on sent distinctement la fraîcheur de l'air agité par le battement de ses ailes. On s'inquiète, le cœur palpite...

Elle se pose sur la paupière fermée.

C'est le commencement de la guerre. Guerre fatale, guerre implacable, où une opiniâtreté invincible triomphera de toutes les ruses du dormeur. La mouche a juré de déjeuner : elle déjeunera, ou vous la tuerez.

Elle se pose sur l'œil; on cligne : elle s'envole.

Elle revient et tombe sur le front; on plisse le front : elle s'envole.

Un moment se passe, et le dormeur espère.

Mais un chatouillement insupportable, au coin de la bouche, l'avertit de la présence de son ennemie. Il fait une grimace horrible : la mouche s'envole.

Une seconde après, elle est posée sur les lèvres; on pince les lèvres : elle s'envole.

Alors, ne sachant plus où se reposer, elle aperçoit au milieu du visage un corps saillant, pourvu de deux grottes ombreuses d'où s'échappe un courant d'air chaud : c'est son affaire, elle y vole, s'y introduit, et alors le malheureux dormeur, exaspéré par un nouveau chatouillement plus insupportable que tous les autres, se donne un grand soufflet sur le nez, et décidé à ne pas se lever non plus qu'à s'éveiller tout à fait, se couvre la tête d'un mouchoir, ne laissant qu'un tuyau étroit pour respirer.

Dès ce moment tout semble aller à souhait pour le malheureux qui défend son sommeil. La mouche revient, se pose sur le mouchoir, tâte partout en silence et paraît tout à fait déroutée; bientôt même on ne l'entend plus, et le dormeur, bénissant le succès de sa ruse, ferme les yeux et s'abandonne sur l'oreiller...

Un moment!

Comme un habile limier, la mouche a bientôt reconnu son terrain : guidée par son odorat et par les courants d'air chaud qui s'échappent des narines, elle se glisse sous le mouchoir, parcourt le souterrain, et tombe à l'improviste, pour la seconde fois, dans la narine du dormeur.

Vous comprenez qu'il ne reste plus au malheureux qu'à s'éveiller. C'est ce qu'il faut faire.

Je ne connais que deux moyens de se défendre de la mouche du matin : la tuer, expédient désastreux qui vous réveille tout à fait; ou mieux, avoir soin, surtout quand le lit est très éclairé par les fenêtres, ne ne pas laisser pénétrer le jour dans la chambre : les mouches restent alors tranquilles jusqu'à ce qu'on ouvre les volets.

On sait combien, dans certaines circonstances de la vie, les détails accessoires prennent d'importance, au point de devenir quel-

quefois toute la scène. Je me rappelle avoir vu trois forçats évadés, qui dans une lutte à main armée avaient tué un gendarme et étaient tombés eux-mêmes blessés à mort. Je n'oublierai jamais les détails de cette scène : un corps de garde de poltrons armés jusqu'aux dents, réunis en bataillon pour garder trois moribonds et m'accueillant avec des figures de l'autre monde; des gendarmes, le sabre nu, montant la garde dans une salle basse où le juge d'instruction, penché sur l'un de ces bandits, recueillait de ces lèvres bleuies par la mort un dernier mensonge et un dernier blasphème. Ce forçat était d'une taille gigantesque; la balle d'un gendarme lui était entrée par l'épaule pour aller se loger dans les reins. Il était couché, haletant, le ventre énorme, et le corps couvert d'un drap blanc : sur ce drap venaient se poser des mouches, qui semblaient le traiter déjà comme un cadavre et cherchaient à se repaître du sang qu'elles devinaient à l'odeur. Ces mouches, je les vois encore, et toutes les fois que je pense à ce hideux tableau il me semble entendre leur bourdonnement sinistre.

C'est ainsi que ce petit animal se trouve mêlé à toutes les sensations de notre vie, de même que le cri d'un oiseau, le hurlement d'un chien, les notes d'un air, deviennent pour nous des souvenirs ou des présages.

Par rapport à nous, la mouche sert à exercer notre patience, d'abord, et ensuite, à développer chez les enfants l'esprit d'observation; pour le penseur elle peut devenir un sujet d'observations utiles. Sa grâce et sa faiblesse, en inspirant à quelques bons cœurs un peu d'intérêt, y réchauffent le feu sacré de cet amour universel pour les animaux, qui est une des formes de la charité.

Je dois ici, pour être complet, signaler une des maladies les plus redoutables de l'espèce. Toutes les mouches, en effet, ne meurent pas de froid : quelques-unes, surtout les sanguines, se cantonnent dans quelque pièce exposée au midi, et réussissent à gagner quelques semaines d'existence, s'engourdissant la nuit et se

réveillant vers dix ou onze heures du matin, quand le soleil est dans sa force : c'est même parmi celles-là que se recrutent ces survivantes qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont destinées à perpétuer l'espèce.

Parmi celles-là, un certain nombre meurent d'une affreuse maladie que les vétérinaires nomment le *gras-fondu*. On les trouve aplaties sur le ventre, au milieu d'une espèce de tache de suif; les anneaux de l'abdomen sont écartés et laissent paraître un cercle d'une substance blanchâtre : on dirait que la graisse a fait explosion. C'est le *gras-fondu*. Les savants (1), il est vrai, prétendent que cette horrible maladie est causée par un parasite végétal qu'ils appellent *fungus Empusa :* il est évident que ces savants, dont les travaux sont postérieurs aux miens, ont mal lu (à cause de ma mauvaise écriture, sans doute), et ont copié « empusa fungus », là où j'avais écrit « gras-fondu ». La méprise, du reste, est bien excusable de la part d'un étranger.

J'ai dit que la mouche a des parasites. Vous trouverez en effet souvent des mouches qui portent jusqu'à quatre poux attachés à leurs flancs. Ces poux sont rouges, ronds, gros comme une tête d'aiguille, et se placent ordinairement à mi-corps, entre les ailes et les pattes.

Un parasite effroyable, mais heureusement fort rare, c'est le *Scorpio muscarum*, espèce de crustacé armé de deux longues pinces de crabe, à l'aide desquelles il s'accroche à la mouche, qu'il épuise bientôt. Je n'en ai pu observer qu'un exemple : c'était à l'arrière-saison, dans une chambre nue et fermée où il n'y avait que trois mouches. J'arrachai le monstre et le déposai sur un couvercle en porcelaine : deux minutes après, il avait trouvé le moyen de ressaisir sa victime, sans que j'aie pu comprendre comment un

(1) Voyez H. Th. Huxley, de la Société royale de Londres; *l'Origine de la vie*, discours présidentiel au Congrès de l'Association britannique réuni à Liverpool.

animal aussi lourd, et dépourvu d'ailes, avait pu s'approcher assez rapidement d'une mouche pour s'y accrocher.

Il nous reste maintenant à donner la classification des différentes espèces de mouches.

La mouche se divise en cinq espèces; quelques savants disent six, mais ils comptent le moucheron : il ne s'agit que de s'entendre.

1re espèce. *Mouche vulgaire*, ou *Mouche des écoliers*. C'est celle que nous avons décrite plus haut comme type du genre : nous ne reviendrons pas sur ses caractères. J'en décrirais bien l'anatomie, mais je ne la connais pas. Je dois seulement ajouter qu'elle présente, comme tous les animaux domestiques, une infinie variété de tempéraments. Les principaux de ces tempéraments sont : le nerveux, le mélancolique, le lymphatique et le sanguin.

La mouche *nerveuse* est haute sur pattes, a le corps noir et sec, et les ailes élevées et divergentes; peu ou point de poil au ventre.

La *mélancolique* est d'un gris plus terne, a les ailes serrées, les pattes crispées et, ce qui est surtout caractéristique, le ventre sec comme un parchemin et transparent comme une lanterne : on voit à travers le tube intestinal. Les poils manquent complètement.

La *lymphatique* est longue, grasse, lourde; ses pattes sont écartées; son ventre, tout gonflé de graisse, traîne habituellement; ses barres d'argent sont très apparentes, son poil abondant et serré.

La mouche *sanguine* tient le milieu entre la nerveuse et la lymphatique : on la reconnaît à sa vivacité inquiète.

2e espèce. *Mouche métallique* ou *Mouche d'acier*. Deux fois grosse comme la première. Tout le corps est d'un magnifique bleu d'acier bruni; les pattes sont de la même nuance. Elle rappelle vaguement certaines plumes de fer de fabrication anglaise. Elle est extraordinairement velue, et douée d'une force herculéenne. Son bourdonnement suffit pour réveiller un bœuf. Elle est très carnassière; aussi les gens qui n'ont pas étudié l'appellent-ils, dans leur naïve ignorance : « mouche à viande ».

3e espèce. *Mouche dorée*, ou *Reine des mouches*. Le corps un peu plus petit que la mouche ordinaire; plus busquée dans ses formes et plus rapide encore dans ses mouvements. Sa couleur ne peut se décrire : on peut la comparer, mais non pas la définir : c'est tout au plus si un de ces merveilleux cristaux que produisent le cuivre ou le bismuth peut en donner une idée. C'est de l'or qui a des ailes. Elle ne se pose jamais et ne se nourrit que de parfum de roses, et de charognes. S'en défier, car c'est elle qui donne la pustule maligne.

4e espèce. *Mouche verte* ou *Follette*. Un peu plus longue et un peu plus verte que la mouche dorée. Belle mouche. Bonne mouche; elle est inoffensive et d'un caractère aimable, quoiqu'elle manque un peu de distinction.

5e espèce. *Mouche des lieux*, ou *Stercoraire*. Noire, triste, sale, maigre, étroite, sèche. Son intelligence est faible, ses mouvements sont rares et difficiles; elle ne vole que quand elle se sent mouillée. Elle vit en troupes innombrables, l'une portant l'autre, dans les anfractuosités des bornes municipales; elle ne quitte jamais le coin qu'elle s'est choisi, et meurt là où elle est née; elle fuit le soleil et se passe de chaleur; aussi résiste-t-elle aux hivers les plus rigoureux. Cette espèce tend à disparaître depuis quelques temps de Paris : le balai et le chlore des cantonniers de la salubrité auront bientôt anéanti l'espèce.

Voilà ce que j'avais à dire des mouches. J'ose croire que nul auteur n'a autant approfondi cet intéressant sujet. Je voudrais de tout mon cœur que ce modeste essai pût sauver la vie à quelques-unes des petites bêtes que je défends. Mais — et ceci n'est peut-être pas très poli ni très adroit de ma part — je crains d'avoir mal choisi mon public, car il n'y a que des gobe-mouches comme moi pour lire de pareilles sornettes.

LE CRAPAUD BLANC

Cela s'est passé le 25 juin 1836, et on en parle encore.

C'est en effet l'événement le plus inouï dont les fastes de Rodez aient conservé le souvenir, et comme je suppose que vous ne connaissez pas cette étrange et effrayante histoire, je vais vous la raconter.

Amans Carcanague, honnête et habile tailleur de la rue du Touat, était, comme beaucoup d'entre nous, un homme déclassé : et le pis, c'est que ce n'était pas chez lui l'effet des caprices de la fortune, mais la faute de sa constitution.

La nature, en le mettant au monde, avait évidemment commis ou une erreur ou une vilenie, soit qu'elle se fût trompée en ajustant ensemble une âme et un corps de calibres différents, soit que, voulant à toute force utiliser une âme et un corps dépareillés dont elle ne savait que faire, elle eût eu l'indélicatesse de fourrer l'une dans l'autre, en disant, comme les mauvais ouvriers : « Ma foi, tant pis ! »

Et c'est ainsi qu'Amans Carcanague, bien que destiné de toute éternité à vivre dans le corps d'un tailleur, naquit avec l'âme d'un gymnaste.

Deux mille ans plus tôt, il se serait appelé Karkanagos, et la Grèce en délire l'eût vu, le front ceint des couronnes olympiques, parcourir en triomphateur la glorieuse arène, au milieu des tourbillons d'une noble poussière et des acclamations des peuples.

Mais il était né trop tard, et il tirait l'aiguille, la tête basse, l'échine courbée et les jambes en croix.

Dire ce qui s'agitait de rêves athlétiques dans cette petite tête de tailleur serait chose impossible. A ses yeux l'homme se résumait tout entier dans le muscle et, pour le juger, il ne regardait pas au visage mais aux biceps. Il ne passait pas une baraque d'hercules qu'il ne s'en fît le spectateur infatigable. Il assistait à toutes les représentations tant qu'il y en avait, et ne se possédait plus lorsqu'un de ces « messieurs hercules », comme il les appelait respectueusement, daignait accepter une bouteille de vin de Marcillac et trinquer avec lui de cette main formidable qui soulevait des « poids de cinquante » aussi facilement que lui son aiguille.

Amans Carcanague était resté garçon : il avait compris que ses goûts n'étaient pas compatibles avec les nécessités douceâtres mais inflexibles d'un petit ménage de marchand.

Il avait payé son tribut à l'amour, comme nous tous. Dans cette conjoncture mémorable de sa vie, s'il n'avait suivi que le penchant de son cœur, il serait allé tout droit à la tente d'une jeune « Polonaise invincible, âgée de dix-huit ans », qui, habillée en hussard, faisait assaut avec le premier venu, soit au fleuret soit à l'espadon : mais il n'avait pas osé, et il avait déposé ses hommages aux pieds d'une Alsacienne de quarante-cinq ans, rousse et édentée, qui avalait de l'huile bouillante et du plomb fondu, et qui se faisait casser des pierres de taille sur le ventre. Après avoir accepté, non sans un pudique embarras, un grand nombre de petits verres, sa langue s'était déliée et elle avait laissé échapper le secret de son cœur : elle l'aimait, mais elle avait promis à sa mère mourante de n'épouser qu'un « artiste ». Sur quoi elle pleura, Carcanague aussi, et l'affaire ne put pas s'arranger.

Quoique jeune encore, Carcanague s'organisa tout de suite pour l'âge mûr : il quitta sa pension, prit une bonne et fit son ménage chez lui. C'est dans cette situation paisible, au milieu des douceurs d'une santé florissante et d'un commerce fructueux, que vint

éclater la catastrophe qui faillit lui coûter la vie et qui pendant quelques heures tint dans l'épouvante la placide capitale du Rouergue.

Carcanague habitait rue du Touat, vis-à-vis de la ruelle qui mène à la place du Chapitre, un logement de deux pièces au premier étage, ayant chacune une porte sur le palier et communiquant entre elles par une porte vitrée garnie d'un rideau. La première pièce, donnant sur la cour, servait de cuisine et de chambre pour la bonne; dans la seconde, qui donnait sur la rue, le maître avait son lit et son banc.

On a souvent remarqué que les grands événements sont précédés de certains signes précurseurs. Sans contester la valeur de cette observation, notre histoire pourrait servir à montrer que cela n'arrive pas toujours, car tout paraissait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, rue du Touat, à Rodez, le 25 juin 1836, à huit heures trente-sept minutes du soir, lorsqu'un cri horrible partit de l'intérieur de la maison Carcanague, et qu'une femme échevelée et folle de terreur, dégringolant du haut en bas de l'escalier, traversa la rue comme un trait, vint tomber de tout son poids sur le sieur Cuoc, gendarme en retraite, assis devant sa porte, et le fit tomber « les quatre fers en l'air », ainsi que plus tard ce gendarme se plaisait à le répéter.

Cette femme était Mariette, servante de Carcanague.

Pendant que le gendarme en retraite essayait de se remettre sur ses pieds, la femme, en proie à une crise de nerfs, se débattait sans qu'on pût la relever; et tandis que des âmes charitables s'empressaient autour d'elle, un rassemblement se formait, puis la foule commençait à grossir; et deux ou trois cents personnes, se bousculant, se haussant sur la pointe des pieds et tendant le cou, se répétaient l'une à l'autre : « Qu'es aco? »

On arrivait à la maison de Carcanague par trois côtés : du côté

de la place du Chapitre, du côté de la place de la Préfecture et du côté de la place de la Cité : devant, à droite et à gauche.

Or il advint que dans la foule à gauche, ceux du premier rang, voyant que la servante de Carcanague s'était précipitée sur Cuoc et l'avait renversé, crurent que la servante assassinait le gendarme et le dirent à ceux qui étaient derrière eux.

Dans la foule à droite, ayant vu le gendarme renversé près de la servante étendue, on pensa que le gendarme venait d'assassiner la servante.

Enfin, dans la foule de devant, en estima que le gendarme et la servante venaient d'être assassinés tous les deux.

Chacun de ces trois bruits partit dans une direction différente, le premier vers le quartier du Bourg, le second vers le quartier de la Cité, le troisième vers le Foiral : cinq minutes après, la ville entière savait les trois nouvelles; dix minutes après, ayant parcouru toutes les rues, qui toutes mènent aux boulevards, les trois versions enfilaient le Tour-de-Ville et ne tardaient pas à opérer une triple jonction dont le résultat fut de jeter une confusion inexprimable dans tous les esprits et de surexciter l'émotion populaire.

Quelques instants après, le commissaire de police, informé que le gendarme Cuoc venait d'être assassiné par la nommée Mariette; le maréchal des logis de gendarmerie, informé que la nommée Mariette venait d'être assassinée par le gendarme Cuoc, se rendaient en toute hâte sur le lieu du crime, tandis que le procureur du roi s'y rendait de son côté pour y procéder à la levée des corps de la nommée Mariette et du gendarme Cuoc, assassinés tous deux.

Pendant qu'ils s'efforçaient de percer la foule pour arriver à la maison Carcanague, le gendarme Cuoc s'était relevé. On avait réussi à placer Mariette sur une chaise, et grâce à une bonne potée d'eau qu'on lui avait jetée à la figure, elle ouvrit les yeux; mais tout aussitôt elle poussa un grand cri et s'évanouit de nouveau. On lui jeta encore un pot d'eau, puis deux, puis trois : au troi-

sième, elle se dressa en joignant ses mains au-dessus de sa tête et s'écria :

— Mon pauvre maître !

Et elle ne s'évanouit plus.

Alors, au milieu d'un silence où cent poitrines haletaient de curiosité et de terreur, elle prononça ces épouvantables paroles :

— Au secours ! mon pauvre maître vient d'être dévoré par le Crapaud Blanc !

A ces mots, un rugissement d'horreur, poussé par six mille bouches, ondula sur la foule comme une trombe de vent; les uns se ruèrent pour s'enfuir, les autres se précipitèrent pour voir, de sorte qu'après quelques minutes d'une inextricable mêlée, les rues restèrent gorgées de la même foule s'agitant en vain pour s'échapper et poussant des cris de terreur.

Cependant un grand vide s'était fait devant la porte de la maison Carcanague, et le gendarme Cuoc, qui seul avait conservé son sang-froid au milieu de cette foule éperdue, prit résolûment Mariette par le bras, en lui disant :

— Voyons ! qu'est-ce que c'est?

— Je vous dis que le Crapaud Blanc a mangé mon maître !

— Vous avez perdu la tête, ma pauvre fille, dit Cuoc : et il se dirigea vers la porte de la maison Carcanague. Mais la pauvre Mariette s'accrochait à lui en criant :

— N'y allez pas ! pour Dieu, n'y allez pas ! Vous serez mangé aussi !

Cuoc était un vieux soldat, qui ne connaissait pas plus la peur que le Crapaud Blanc : il se débarrassa de Mariette, et en trois pas il fut à la porte, où on le vit disparaître, enjambant l'escalier quatre à quatre.

En le voyant faire, Mariette tomba à genoux, les bras en croix, poussant de véritables hurlements et criant de toutes ses forces :

— Il va le manger ! il va le manger !

Puis, l'émotion lui coupant la voix, elle resta immobile, le doigt

tendu vers la porte et les yeux démesurément ouverts. Alors il se fit dans cette foule un silence de mort, et tout le monde resta immobile.

Tout à coup, on entendit partir de la chambre de Carcanague un cri tel que les oreilles humaines n'en avaient jamais entendu : ce n'était ni un hurlement, ni un rugissement, ni un beuglement, ni un coassement, et c'était à la fois tout cela. A ce cri, Mariette se redressa comme un spectre :

— Entendez-vous? c'est le Crapaud Blanc qui crie!

Deux secondes après, un roulement désespéré de talons de bottes retentissait dans l'escalier, et le gendarme Cuoc, non pas jaune, mais vert de terreur, venait s'affaisser devant la porte en criant d'une voix étranglée :

— Aux... ar...mes!...

A ce coup, il y eut dans la foule un tel soubresaut d'épouvante, que ceux du premier rang reculèrent de cinquante pas. En un instant, une immense clameur roula jusqu'aux extrémités des rues, et dix mille poitrines poussèrent en même temps un même cri :

— LE CRAPAUD BLANC!

Tout aussitôt la foule disparut comme par enchantement : toutes les maisons furent prises d'assaut, on ferma les portes et les boutiques, on ouvrit toutes les fenêtres, et les rues, tout à l'heure pleines de monde, devinrent absolument désertes.

A ce moment on entendit, passant sur le Tour-de-Ville, le bruit d'un tambour : c'était le tambour de la Société des Enfants de Mars qui battait le rappel ; un moment après, celui des pompiers traversait la place du Bourg, ayant son uniforme déboutonné, un chapeau bourgeois et une seule épaulette : il battait la générale. Le sonneur de la cathédrale, voyant cela, grimpa comme un fou au clocher et se mit à sonner le tocsin ; un moment après, l'église de Saint-Amans le sonnait aussi.

A ce bruit, les populations de la Mouline, du Monastère et de la Guioule, villages situés dans la vallée, se mirent en marche vers Rodez, pendant que la gendarmerie, les pompiers, les troupes de la garnison et la Société des Enfants de Mars se rassemblaient à la hâte et se dirigeaient vers le lieu de l'événement.

Dans l'ignorance où l'on était de l'espèce de l'animal qui venait de dévorer l'infortuné Carcanague, on avait adopté un plan fort sage : c'était de s'avancer de tous les côtés à la fois jusqu'à la maison, de former autour de la porte un mur de baïonnettes, et de faire feu d'un seul coup quand la bête, qu'on supposait échappée de la ménagerie en ce moment stationnée au Foiral, se présenterait pour sortir.

Le gendarme Cuoc, remis de sa peur, put de sa fenêtre donner quelques renseignements sur la bête. Le capitaine des pompiers, appuyé des deux mains sur son sabre piqué en terre, se tenait au bas de la fenêtre et, le nez en l'air, la tête en arrière, on eût dit qu'il renversait son casque pour y recueillir le récit suivant :

— Je ne pouvais pas m'imaginer une pareille chose. Je suis entré par la cuisine, où je n'ai rien trouvé. La porte vitrée était fermée, et comme le rideau est en dedans, je n'avais pas pu voir d'abord.

Mais le vent souleva un peu le rideau, et j'eus le temps de m'assurer qu'il n'y avait rien dans la chambre. Alors j'ouvris la porte, et à peine avais-je avancé la tête, que je vis, dans le coin à droite, une bête épouvantable, toute blanche, sans poil, à l'exception d'une queue noire, courte, grosse comme la cuisse. Elle avait quatre pattes. Quant à la tête, elle était énorme, fendue au milieu et ne faisait qu'un avec le corps. Je n'ai pas vu les yeux. En m'apercevant, elle a poussé un cri horrible, et a essayé de sauter sur moi; j'ai pu heureusement me rejeter en arrière et refermer la porte. Quant à l'infortuné Carcanague, il n'en restait d'autre trace que ses habits, qui étaient à terre à côté d'une chaise renversée. Il est probable qu'il aura été dévoré au moment où il venait de se déshabiller pour se mettre au lit.

Tout aussitôt on vit paraître à la même fenêtre la figure de Mariette. Un peu remise de son épouvante, elle put de son côté donner quelques renseignements, non sans verser de temps en temps un flot de larmes.

— J'étais dans ma cuisine, dit-elle, à laver mes assiettes, et je me disposais à me coucher ensuite, lorsque j'entendis dans la chambre de mon maître quelques gros soupirs puis des jurons. Je n'y fis pas grande attention. Un moment après, j'entendis comme le bruit d'un corps qui se relève et qui retombe, et aussitôt la voix de mon maître criant au secours. Dans mon trouble, je renversai ma lampe, et pendant que je cherchais mes allumettes sans pouvoir mettre la main dessus, les cris continuaient de plus en plus fort; enfin, ayant réussi à rallumer ma lampe, je me précipitai dans la chambre. Mon pauvre maître! il ne restait plus de lui que ses habits, qui étaient renversés à terre avec la chaise où il les avait placés au moment de se coucher; et puis... et puis là... dans un coin... la bête, la bête! oh! la bête!!!

Et elle s'évanouit.

— Mais, objecta le capitaine des pompiers s'adressant à Cuoc, si Carcanague a été dévoré, comment se fait-il qu'il n'y ait pas de sang sur le plancher ?

— Nous avons un tapis rouge dans la chambre, répliqua Mariette qui venait de sortir de son évanouissement, et c'est ce qui aura empêché le sang de paraître.

— A moins, insinua le lieutenant des pompiers, qui jusque-là avait gardé le silence, que le Crapaud Blanc n'ait léché le sang après..... avoir fait le malheur.

— Lieutenant, dit le capitaine, votre observation ne manque pas de justesse.

Il devenait évident, par ces deux récits tellement concordants, que Carcanague n'était pas sorti de sa chambre, puisque personne ne l'avait vu sortir; qu'il y avait dans la chambre un animal énorme, inconnu, que deux personnes avaient vu, et dont on avait

pu entendre les cris de la rue : donc, puisque Carcanague n'était pas sorti, qu'il n'y était plus, et qu'il y avait dans sa chambre un Crapaud Blanc, le Crapaud Blanc avait mangé Carcanague.

Il y avait bien un point obscur : c'était de savoir comment ce crapaud avait pu traverser la ville et entrer dans la maison sans être aperçu : sur ce point, l'enquête se faisait d'une fenêtre à l'autre, et on commençait à recueillir quelques déclarations qui, vagues d'abord, s'accentuaient peu à peu et semblaient promettre quelques éclaircissements, lorsque le capitaine de gendarmerie, qu'on avait fini par trouver, arriva sur les lieux.

Il s'informa en deux mots, écouta avec attention le récit que lui firent Cuoc et Mariette, après quoi, ayant tenu un instant son menton dans sa main, il s'écria :

— C'est impossible ! D'abord il n'y a pas de crapauds de la taille que vous dites; et puis une bête féroce, quelle qu'elle soit, n'aurait pas pu entrer dans la maison sans qu'on l'aperçût. Au surplus nous allons bien voir.

Et dégaînant son sabre, il pénétra dans la maison, défendant à qui que ce fût de le suivre.

Quelques minutes se passèrent. On entendit fermer violemment une porte, et il apparut sur le seuil de l'escalier, l'air très sérieux :

— Maréchal des logis chef ! maréchal des logis !

— Présents, mon capitaine.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire là-haut. Il est certain que cela a l'air d'un animal..... Prenez vos mousquetons, mettez la baïonnette, et armez. Vous, Morin, vous vous tiendrez sur l'escalier, à la cinquième marche au-dessous du palier, la baïonnette en avant et le doigt sur la détente; vous, Schmidt, vous vous porterez derrière la porte vitrée : moi j'entrerai dans la chambre. Maintenant, quoi qu'il arrive, rappelez-vous de ne pas tirer avant le commandement de : Feu ! Jusque-là vous ne bougerez pas, et si la bête arrive sur nous contentez-vous de croiser la baïonnette.

Quand on vit qu'un homme comme le capitaine prenait de telles

dispositions, on comprit que la chose allait décidément tourner au tragique, et cent voix s'écrièrent :

— N'y allez pas, capitaine !

Celui-ci se retourna, fit un geste de la main, et répondit :

— Soyez tranquilles, nous ne sommes pas des enfants.

Et faisant un signe de tête à Morin et à Schmidt, il rentra dans la maison le sabre à la main. Au bruit de leurs pas, on put les entendre monter, s'arrêter sur le palier, puis se poster comme il avait été ordonné.

Il y eut alors un moment d'angoisse indescriptible : on ne respirait plus, on haletait.

Combien de temps dura cette angoisse, c'est ce qu'on ne saura jamais, personne n'ayant eu l'idée de regarder à sa montre pour compter ces moments solennels. Quelques minutes se passèrent donc.

Tout d'un coup on entend un fracas épouvantable dans l'escalier, et le maréchal des logis chef s'élance dans la rue, fait deux pas et, incapable d'aller plus loin, s'arrête, les deux mains sur les cuisses, les jambes ployées, le dos arrondi; sur ses talons, Schmidt sort à son tour, regarde un moment les assistants ébahis et, se tenant le ventre, renversant la tête en arrière, s'arrête aussi; enfin paraît le capitaine : il écarte les jambes, se prend les côtes à deux mains, se penche en avant : et alors tous trois partent d'un formidable éclat de rire.

Ce que voyant, les autres gendarmes se mettent à rire, puis les pompiers, puis la troupe, puis la Société des Enfants de Mars, puis, de fenêtre en fenêtre et de maison en maison, la ville entière; et on entendit ce jour-là ce qu'on n'entendra plus jamais : dix mille âmes riant à gorge déployée, sans savoir de quoi.

Un quatrième personnage parut sur le seuil de la maison Carcanague.

C'était Carcanague lui-même, en chair, en os, et en caleçon.

Un cri d'étonnement partit de toutes les bouches. Il resta un moment tout interdit; puis, ne sachant comment se tirer de cette situation, il salua et remonta son escalier.

Les troupes rompirent les rangs, on rouvrit portes et boutiques, on redescendit dans la rue, et le capitaine d'un côté, Morin et Schmidt de l'autre, expliquèrent à la foule, au milieu de nouveaux éclats de rire, ce qui s'était passé.

En ouvrant la porte de la chambre, le capitaine avait vu en effet une grosse bête blanche qui s'agitait et se débattait sur le tapis. Mais elle ne paraissait pas très agile, et le capitaine eut le temps de l'observer. Elle poussait des cris rauques et plaintifs. Le capitaine s'était alors avancé d'un pas, et la bête ayant fait un saut de carpe, il avait vu une tête humaine entourée de quatre membres comme plantés autour. Il avait appelé les gendarmes, et tous trois avaient reconnu que le Crapaud Blanc n'était autre que le sieur Amans Carcanague, sauf ce détail qu'il avait les cuisses accrochées par-dessus les épaules, de sorte que les jambes se trouvaient placées de chaque côté du cou. Ils l'avaient décroché, remis sur ses jambes, l'avaient aidé à se rhabiller, et il leur avait raconté ce qui suit :

— J'avais vu, la veille, au Cirque, un clown se disloquer et faire la grenouille. J'ai voulu en faire autant : à cet effet, je me suis déshabillé tout nu pour être plus souple, et j'ai réussi à faire passer mes jambes par-dessus mes épaules : lorsque j'ai voulu me dégager, je n'ai pas pu ; alors la peur m'a pris, j'ai voulu appeler au secours, mais j'ai eu une crise de nerfs qui m'a serré la gorge et m'a fait pousser ces cris qui ont effrayé Mariette.

C'est arrivé. Et voilà comment, dans cette vallée de larmes, la Providence permet quelquefois que le tragique tourne au burlesque, pour faire rire un moment la pauvre humanité.

LE BROCHET MAUDIT

Alas ! poor Yorick !

Parmi les événements si divers qui se mêlent et se heurtent à l'existence de l'homme et qui viennent, au moment où l'on s'y attend le moins, en modifier ou parfois même en arrêter le cours, il me semble qu'on a jusqu'ici beaucoup trop laissé de côté tout un ordre de faits considérables, qui se passent chaque jour sous nos yeux et dont chacun de nous pourrait trouver plus d'un exemple sans sortir des souvenirs de sa propre vie. Je veux parler de l'influence de l'animal sur le sort de l'homme.

On n'a pas assez songé à cela. Depuis que la race humaine a pris possession de la terre, elle a exercé sur la brute un pouvoir sans mesure et sans contrôle. La brute ne peut ni résister ni se plaindre ; mais peut-être qu'à force de méditer sur les véritables causes de ses révoltes et de ses vengeances on en viendra à reconnaître que, sous l'apparence de simples accidents, les événements ridicules ou funestes occasionnés par les animaux sont tout simplement notre propre ouvrage, soit que nous ayons par trop abusé de notre pouvoir sur ces êtres sans défense, soit que nous ayons négligé des précautions que nous ne devrions oublier jamais dans nos entreprises contre des créatures qui ont comme nous la vie et la volonté, sur qui la raison n'a point de prise, et qui souvent sont plus fortes que nous.

L'événement que je vais raconter me semble bien propre à justifier ce que je viens de dire.

Je revenais d'un voyage de plusieurs mois, et mon meilleur ami, Georges Després, me reçut en m'apprenant qu'un de nos amis communs était mort pendant mon absence.

Quoique cet ami vécût depuis longtemps loin de nous, cette mort déchirait tant de liens, dévastait tant de souvenirs; notre enfance et notre jeunesse à tous trois s'étaient passées dans une union si intime et si tendre, que je fus comme terrassé.

Nous demeurâmes longtemps, assis l'un à côté de l'autre, la main dans la main et les yeux pleins de larmes. Et puis, — c'est toujours de même, vous savez, — il me raconta comment cela était arrivé; ce qu'*il* avait dit avant de mourir; comment *il* était mort; à quelle heure... le nom de ceux qui se trouvaient là... Puis, allant à son secrétaire, il y prit un petit objet attaché d'une faveur noire, et me le remit en me disant à voix basse :

— Voilà ce qu'il a laissé pour toi.

Dieu vous garde, vous et tous ceux que vous aimez, de ce coup de poignard au cœur qu'on appelle un legs d'affection! Dieu vous garde de souffrir ce que je souffris en touchant cette montre à laquelle pendant tant d'années sa main avait donné le mouvement et la vie, et qui maintenant, silencieuse et immobile, semblait morte comme lui!

Un coup de sonnette se fit entendre à la porte.

Dans l'état où je me trouvais, ce bruit me fit éprouver un tressaillement extraordinaire; je fus pris d'une violente palpitation de cœur, et, sous l'influence sans doute du sentiment funeste qui me dominait, il me sembla qu'il y avait dans le timbre de cette sonnette quelque chose de déchirant et de désespéré. Je ne pus pas m'empêcher de le dire à Georges.

Mes regards, en se tournant vers la porte, passèrent sur le

cadran de la pendule, et je vis qu'il était une heure et demie : la demie sonnait au moment où le domestique ouvrit la porte et remit une lettre à Georges.

Celui-ci l'ouvrit, en parcourut les premières lignes, et je vis un doux sourire éclairer peu à peu son visage tout à l'heure si triste. Et me regardant d'un air attendri :

— C'est de Max, me dit-il. Lisons ensemble cette lettre. Un soleil se couche, un soleil se lève... Tu ne sais pas? Max fait un mariage magnifique. Sa fiancée est d'une beauté merveilleuse, d'une famille presque princière, riche à millions, et elle est Suédoise! Allons, pauvre cher, lisons cette lettre et laissons-nous consoler un peu par le spectacle du bonheur des amis qui nous restent.

Max! c'était le plus jeune et le dernier venu de nos amis. Il avait dix ans de moins que nous. Nous l'avions connu lorsqu'il sortait de sa seizième année; nous l'avions tout de suite appelé « le petit frère », et à mesure que nous nous sentions vieillir il nous devenait plus cher.

Cette amitié entre deux hommes faits et un homme beaucoup plus jeune n'était pas du tout ce qu'on aurait pu croire : c'était lui qui nous gouvernait; et tout au contraire de la plupart des hommes qui ne se fient qu'à l'expérience et vont demander la sagesse aux vieillards, dans toutes les difficultés de la vie c'était de lui que nous prenions conseil, parce que comme il était plus jeune et plus passionné que nous, nous comprenions qu'il devait avoir mieux que nous le sentiment des grandes vérités de la vie.

Et jamais ce cœur généreux, jamais cette tête ardente, ne nous a donné un conseil qui ne fût le meilleur. Nous nous sommes répété bien souvent l'un à l'autre que si nous avons fait quelque bien c'est à lui que nous le devons.

Ce qu'il était, je n'essaierai pas de vous le dire. Est-ce qu'avec de vaines paroles je pourrais le faire revivre à vos yeux tel que mes yeux le revoient encore? Non, c'était un de ces chefs-d'œuvre

d'intelligence et de beauté que la nature ne produit qu'une fois, et pour le peindre il n'y a qu'un mot : Max !

A quatorze ans, il s'était trouvé, par la mort de son père et de sa mère, le seul appui d'une petite sœur dont il n'avait jamais voulu se séparer, et qu'il avait fait élever chez lui avec l'aide d'une vieille tante.

Il avait dix-huit ans et sa sœur seize ans, lorsque la mort de cette tante laissa encore une fois les deux orphelins seuls dans le monde. Max n'hésita pas : il mit sa sœur en pension, se prépara pour l'École polytechnique où il fut reçu et d'où il sortit élève de l'École des mines.

Au moment où commence ce récit, il venait d'y terminer ses études et de recevoir le diplôme d'ingénieur, et de retour d'un voyage d'exploration dans les principaux districts miniers de l'Allemagne et de la Scandinavie, il s'était fait détacher de son administration pour prendre la direction des forges de la Ferrière-Motteux, et il se disposait à reprendre sa sœur avec lui jusqu'à ce qu'il trouvât à la marier.

Voici la lettre que Georges me lut :

« La Ferrière-Motteux, le 12 octobre 1865.

» Mon cher Georges,

» J'ai enfin quelques instants à te consacrer, et j'en profite pour causer longuement et sérieusement avec toi.

» Quel est le misérable qui a dit que les amoureux sont égoïstes? Ah ! sans doute celui-là n'a point aimé ! Moi, je sens mon cœur vaste comme le monde; il me semble que l'amour qui me brûle resplendit sur mon front comme un soleil, et que tous les cœurs s'élancent vers moi ! Partout où respire un être vivant, partout où verdit un brin d'herbe ou de mousse, je vois l'amour. Si je veux me distraire par quelque lecture, à peine ai-je commencé, mes yeux s'égarent, tous ces vains mots s'effacent, et sur la page je ne vois plus qu'un mot écrit en traits de feu : Elle !

» Elle ! croirais-tu que je n'ose pas, quand je suis seul, que je n'ose pas prononcer son nom ! Lorsque le soir est venu, que je lui ai dit adieu et que pour douze longues heures je me vois séparé d'elle, je remonte dans ma chambre, je tombe à genoux près de mon lit, et mordant mes draps et mes couvertures, je pleure comme si j'étais éloigné d'elle pour jamais !

» La plupart du temps je ne me couche même pas, et à peine l'aube commence-t-elle à blanchir que je vais errer dans la campagne. Je marche, je cours, je franchis les fossés, je me roule dans l'herbe, je bois dans le creux de ma main l'eau glacée des sources : rien ne peut me calmer, rien ne peut éteindre ces flèches de feu qui me dévorent. Et je m'en vais ainsi comme un fou, jusqu'à l'heure bénie où il m'est permis de la revoir !

» Permis ! ce mot te semble étrange, n'est-ce pas ? Il a fallu pourtant en venir jusque-là, de mesurer les heures que je passe auprès d'elle. Et je me suis soumis, parce que je sens moi-même qu'il le faut. Je l'aime trop, c'est vrai, je ne suis pas raisonnable : cette exaltation finirait par me devenir fatale ; et après un grave et tendre conseil de famille, devant lequel nous avons été entendus chacun à notre tour, elle et moi, il a été décidé :

» Que nous nous promènerions ensemble, de dix heures à midi, au bord de la rivière ;

» Qu'aussitôt après le déjeuner j'irais faire le tour des ateliers de la forge, seul, et que je reviendrais passer une heure dans le salon où elle m'attendra ;

» Que « je serais libre » (!) jusqu'au dîner, et qu'à partir de ce moment on m'abandonnait à mon malheureux sort et on me permettait de rester auprès d'elle jusqu'au soir.

» Oh ! mon cher Georges, que n'étais-tu là ! Tu aurais siégé dans ce redoutable aréopage, et tu aurais assisté à des plaidoiries telles que la justice humaine n'en entendra jamais. J'ai bien parlé, mais, à ce qu'il paraît, avec un tout petit peu trop de feu et de chaleur : mais elle, mon ami, elle, quel charme, quelle harmonie dans cette voix !... Comment te dire ? Surnaturelle ! surnaturelle !

voilà le mot que je voulais. Quelque chose de pénétrant et de lointain, comme si son âme était plus profondément encore que la nôtre cachée au fond de son cœur. Et en même temps que cette voix grave et douce vient résonner sur ses lèvres, une note cristalline s'y mêle comme l'harmonique d'un son. C'est la nature, oui, c'est la nature elle-même qui lui répond et vibre ainsi à l'unisson de sa voix !

» Est-ce que tu ne le sens pas, cet accord mystérieux, mais évident, de la nature avec certains êtres privilégiés? La rose, le rossignol, le lion, ne sont-ils pas, aussi bien que le soleil et que les étoiles, des créatures supérieures placées sur les limites qui séparent la terre de l'infini?

» Eh bien, réponds, réponds-moi, je te le demande, en raison pure, en froide raison, qu'est-ce que la rose ou le rossignol, qu'est-ce que le lion, et le soleil, et les étoiles, en comparaison des flots de poésie qui ruissellent autour de cet être presque divin?

» Ne va pas croire que ce sont là les divagations d'un amant en délire : non, mon ami, ce que je dis là, c'est très sérieux et très vrai. Il y a bien longtemps que je ne me suis senti aussi calme et aussi maître de moi-même; et c'est pour cela que j'ai voulu te consacrer ma matinée d'aujourd'hui.

» Mais j'entends sonner l'horloge. Adieu, je vais la voir : il est dix heures. »

« Je suis descendu à neuf heures au salon, personne. J'avais mal entendu. J'aurais pu regarder à ma montre, mais je n'en ai pas même eu l'idée, tant je me croyais sûr de mon fait : il n'est que neuf heures, hélas ! et je reprends ma lettre.

» En relisant ce qui précède, je vois que j'ai oublié le plus joli incident de la plaidoirie. Imagine-toi qu'on avait cru trouver une combinaison des plus profondes en la chargeant de plaider contre moi : c'était elle qui devait faire le rôle du ministère public et insister pour une décision sévère; et voilà qu'elle s'est troublée, qu'elle s'est embrouillée, et que finalement elle a plaidé ma cause

avec une conviction et un entraînement tels, que le tribunal n'a pas pu s'empêcher de partir d'un grand éclat de rire.

» Elle s'est arrêtée toute rouge, et sincèrement étonnée : si tu l'avais vue ! c'était à la manger !

» O mon ami, que je suis heureux ! Que je voudrais t'avoir là pour te le dire, pour te le crier, entends-tu ?

» Tu sais, grande nouvelle ! Le général ne peut pas se faire à l'idée de se séparer de sa fille ; il vend toutes ses propriétés de Suède et il achète Boisbriant, magnifique propriété à un kilomètre de la forge. C'est là, mon ami, là que va commencer pour nous une vie d'enchantement et de tendresse. Il veut aussi que ma sœur vienne habiter avec nous :

— Ce sera ma seconde fille, m'a-t-il dit.

» Tu ne peux pas te faire une idée de la noblesse et de la bonté du général ; il m'aime comme si j'étais son fils ; il me regarde parfois avec une tendresse si profonde que les larmes m'en viennent aux yeux. Mon Dieu ! qu'ai-je fait pour mériter cet excès de bonheur ?

» Mais elle, elle, mon ami ! Si tu voyais ses yeux quand elle me regarde !

» En attendant, je n'en subis pas moins l'arrêt sévère rendu contre moi par « l'aréopage », et chaque jour, bon gré mal gré, pendant une grande partie de la matinée et de l'après-midi, je m'ingénie à tuer le temps.

» J'avais tout naturellement pensé à la chasse, mais la chasse n'est pas encore ouverte, et d'ailleurs ma fiancée m'a signifié qu'elle la prohibe en tout temps, parce que la vue du sang lui fait horreur. Alors j'ai proposé la pêche, espérant qu'elle me l'interdirait aussi et que je me trouverais ainsi en droit de demander que mes promenades forcées fussent un peu abrégées : à mon grand étonnement elle a consenti.

» Comme je lui témoignais ma surprise en la priant de remar-

quer que cette seconde décision était parfaitement inconséquente avec la première :

» — Tenez, m'a-t-elle dit en me prenant la main et en me la serrant avec force, je dois vous avouer que si je vous prie de ne pas aller à la chasse, c'est que... c'est que j'ai peur ! J'ai vu arriver presque sous mes yeux un accident si affreux... Je ne veux pas, non, je ne veux pas... Du moins, à la pêche, on ne risque rien : le pis qui puisse arriver c'est de se mouiller les pieds ou de tomber à l'eau, et je sais que vous êtes très habile nageur. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? mais...

» Et elle m'a dit, en baissant les yeux :

» — ... mais je vous aime tant !

» Et voilà comment il se fait que, pendant une partie de la matinée et de l'après-midi, JE PÊCHE A LA LIGNE ! mon ami !

» Au reste, ne va pas croire que je pêche comme ces paisibles confrères qui s'échelonnent le long des quais de la Seine et qui demeurent immobiles, des heures entières, à rêver la capture invraisemblable d'un goujon ou d'une ablette imaginaire. Moi, ce que je poursuis, c'est la perche, la truite, et même le saumon : ce que nous appelons, nous autres, « les poissons chasseurs ». J'ai une canne anglaise longue de cinq mètres, ferme et souple comme l'acier ; j'ai des hameçons incomparables, des appâts irrésistibles, des huiles pleines de mystères et qui attirent le poisson jusque du fond des abîmes. J'ai... j'ai beaucoup d'amour-propre, enfin, et comme j'ai fait mes preuves, et brillamment, j'ose le dire, je désire que tu t'habitues à me considérer comme un pêcheur de première classe, entends-tu ?

» Demain, à une heure, grande et mémorable expédition. Aussitôt après le déjeuner, je m'embarque, je remonte la rivière jusqu'à un certain fond de vase où il n'y a guère que trois pieds d'eau, mais où se tient embusqué un gros, un énorme, un monstrueux brochet, qui a fait longtemps le désespoir des pêcheurs et qui maintenant, à force de jouer de mauvais tours à ceux qui ont tenté sa capture, est devenu, la superstition aidant, un véritable

personnage fantastique : on ne l'appelle que le « Brochet Maudit ».

» On prétend qu'il est d'une taille colossale : quelque chose comme la fameuse carpe de François Ier. Si ce qu'on dit est vrai, c'est à se demander si ce n'est pas plutôt quelque crocodile; en tous cas il en a les manières désagréables, car non content d'exterminer le poisson, de détruire tous les engins et tous les filets de pêche de la rivière, il avale les rats d'eau, les petits canetons et même les canards qui s'aventurent trop loin des bords.

» On va jusqu'à assurer qu'un jour même il s'est élancé sur un chien de chasse qui s'était un peu avancé dans l'eau pour boire, qu'il l'a happé à la gorge et l'a entraîné comme un simple goujon. Est-ce vrai, (1) c'est ce que je ne garantis pas : mais ce qui est certain, c'est qu'il a mordu très dangereusement à la jambe un homme qui se baignait; c'est un des ouvriers de la forge; il en est resté boiteux.

» Il n'est pas moins certain qu'un pauvre diable, qui braconnait depuis des années sur la rivière et qui avait déjà blessé deux fois le brochet avec un harpon sans avoir pu le prendre, ayant eu la male chance de l'atteindre d'un coup d'épervier, a été entraîné, son épervier, sa corde et lui, et s'est noyé.

» Voilà, mon ami, le relevé de potage qu'il s'agit d'offrir à nos convives à mon dîner de contrat. (Car c'est après-demain le contrat, tu sais?)

» Pauvre bête! ce que c'est que la destinée! Pendant qu'il est bien tranquillement embusqué, savourant par avance la proie qu'il guette, il ne se doute pas que c'est lui qui demain sera la proie, et que c'est lui qu'on savourera... Parfois je me dis que l'homme est bien lâche dans cette lutte sans trêve et sans merci contre de pauvres animaux qui ne peuvent pas se défendre : mais il faut bien en définitive prendre son parti des imperfections de la nature humaine; et, ma foi, je me résigne.

(1) On cite un exemple d'un fait de ce genre et qui paraît parfaitement avéré.

» (Est-ce qu'il n'est pas dix heures? Non, encore cinq minutes.)

» Au surplus, il a sa peau, comme l'ours; et on ne peut pas la lui prendre « avant l'avoir couché par terre ». Rien ne dit qu'il se laissera prendre, après tout, et : « Il y a loin de la coupe aux lèvres » est un proverbe qui n'est pas moins vrai pour le pêcheur que pour l'amoureux.

» Oh! pour l'amoureux, surtout! Que c'est loin! que c'est loin! Huit jours! huit grands jours de vingt-quatre longues heures de soixante minutes chacune! Il me semble que je n'y arriverai jamais, et qu'une éternité me sépare de ce moment. Aussi, mon cher ami, 10 h. sonn[t] ad. je t'embr.

» Max. »

— Que je te mette maintenant au courant, me dit Georges. Le comte de Westercœs, beau-père de Max, est un ancien officier suédois. Lors de la guerre de Danemark, il était colonel d'artillerie et obtint la permission de combattre dans les rangs de l'armée danoise. Il se montra digne de la noble cause et du peuple héroïque pour lesquels il avait tiré l'épée. Blessé grièvement au siége de Düppel, il retourna dans sa patrie, où il fut nommé général.

Ses blessures l'obligeant de renoncer à l'état militaire, il se retira dans sa propriété de Solleftéo, en Norrland, pour y prendre la direction d'un haut-fourneau qu'il y avait construit.

Lorsque Max, à la fin du printemps dernier, commença par la Suède son voyage scientifique, il alla visiter quelques districts miniers, et notamment les forges de Solleftéo, qu'on lui avait signalées comme très intéressantes à cause des procédés perfectionnés que le général y avait introduits.

Il y arriva, — vois s'il n'y a pas là quelque chose de véritablement providentiel, — la veille du jour où le général allait partir, accompagné de sa fille, pour les eaux de Bagnères-de-Luchon. Le général, voyant à quel ingénieur distingué il avait affaire, retarda son départ de deux jours afin de pouvoir faire les honneurs de son usine d'une manière digne de cet établissement.

Sa fille le seconda avec tant de grâce et d'empressement, qu'au bout de ces deux jours la destinée de ces trois personnes était changée de fond en comble ; et sans que pas un d'eux eût fait même une allusion à l'espérance ou à la possibilité de se revoir jamais, il se trouva que le médecin avait changé d'avis, qu'il déconseillait Bagnères, et qu'il prescrivait impérativement les eaux de Carlsbad, ou, un mois plus tard, de retour de son excursion en Allemagne, Max les retrouvait « par hasard ».

Après quelques jours de réserve et de fausse honte, les deux enfants, un jour que le général les regardait avec un attendrissement extraordinaire, échangèrent des yeux un éclair d'amour.

Tu ne peux pas t'imaginer comme ces Suédois sont bons et tendres !

Il leur dit simplement :

— Mes enfants !

Et il ouvrit ses bras, où tous deux se jetèrent en pleurant.

Ce fut tout : il n'y a jamais eu d'autre déclaration ni d'autre demande.

Max voulait d'abord tout quitter et aller vivre en Suède, où il aurait secondé le général dans la direction des forges de Solleftéo : mais sa fiancée s'y opposa, ne voulant pas qu'à cause d'elle on imposât à la sœur de Max une expatriation dont celle-ci souffrirait peut-être.

Le médecin avait souvent dit que l'habitation sous un climat tempéré serait favorable à la santé du général : elle décida donc que Max chercherait à entrer comme ingénieur dans un établissement industriel, et que plus tard il achèterait ou créerait une usine pour son propre compte ; que le général s'associerait avec lui ou achèterait une propriété dans les environs.

Tout cela s'est fait comme elle l'avait dit : le général, après une résistance héroïque, a fini par céder, et maintenant il est encore plus décidé que sa fille. Le vieux M. Lefebvre, l'oncle de Max, qui est un peu las de fabriquer des fers doux, surtout depuis les

traités de 1860, a proposé de lui-même à Max de lui céder l'usine moyennant vingt annuités du vingtième de l'estimation, payables à lui ou à ses héritiers. Il est vieux, il est découragé par le régime nouveau imposé à son industrie, et il ne se sent pas la force de lutter. Max, lui, surtout depuis qu'il a vu de près les usines de Suède...

— Est-ce qu'on n'a pas sonné? dis-je à Georges.

— Non, c'est à l'appartement à côté : c'est insupportable, les deux sonnettes ont presque le même timbre, mais je ne m'y trompe pas, — depuis qu'il a vu de près les usines de la Suède, il est sûr, sûr de livrer des fers au bois à cinq francs au-dessous des fers de Suède.

D'après sa lettre, tu vois que tout est arrangé et que ce roman si invraisemblable est réalisé, ou du moins c'est tout comme. Que la Providence est bonne, quelquefois! Comme c'est touchant, ces deux êtres nés si loin l'un de l'autre, à qui mille obstacles défendaient de jamais se connaître, mais qui étaient destinés à s'aimer, et qui se sont trouvés!

— On sonne.

— C'est ici, cette fois. Le domestique est là. Cher Max! doit-il être charmant quand il la regarde!

— On sonne encore.

— Le domestique est sorti, à ce qu'il paraît. Va donc pour moi; je ne veux personne entre nous aujourd'hui. Dis que je suis sorti.

Je me levai, j'allai ouvrir la porte, et je vis un porteur de dépêches télégraphiques, un ancien soldat probablement, qui d'une main me faisait le salut militaire et de l'autre main me tendait un pli :

— M. Georges Després?

Je portai la dépêche à Georges. L'homme entra avec moi.

— Tiens! c'est de Max? Que peut-il avoir à me dire de si

pressé ? Il m'a écrit hier... Lis donc pendant que je signe le reçu.

Il signa, remit le reçu au porteur.

Au même instant je décachetai la dépêche...

J'eus la force de froisser le papier et de serrer la main contre ma poitrine : mais Georges me saisit le poignet, et me lançant un regard, un seul :

— Il est mort !

— Oui.

Voici ce que je lus :

FERRIÈRE-MOTTEUX PARIS 12 7 3 32 S — GEORGES DESPRÉS 48 R DE LILLE PARIS. — AFFREUX MALHEUR. MAX NOYÉ. ENTERREMENT DEMAIN MATIN. VENEZ. — LEFEBVRE.

Je devais partir avec Georges. Mais rentré chez moi pour faire mes préparatifs de départ, je me sentis pris d'une fièvre violente accompagnée de symptômes si graves que je dus me mettre au lit et faire appeler mon médecin, qui me déclara hors d'état de faire le voyage. Georges partit donc seul.

Il revint au bout de huit jours d'absence, et voici ce qu'il me raconta :

— En arrivant, j'ai trouvé à la station du chemin de fer le notaire, vieil ami de la famille, et le fils aîné de M. Lefebvre, qu'on avait appelé de Lyon où son régiment est en garnison. Nous sommes montés en voiture, et après quelques minutes d'un morne silence pendant lequel le vieux notaire, les pieds assemblés, son chapeau entre ses genoux, tenait à deux mains son mouchoir sur sa bouche, le jeune officier m'a pris la main et m'a dit :

— Il faut que vous sachiez...

Il m'a alors raconté les détails de l'événement.

Max est parti, suivant son habitude, après le déjeuner. Il était une heure. Ainsi qu'il nous le disait dans sa lettre, au lieu d'aller comme de coutume aux ateliers, il a pris le bateau pour remonter à l'endroit où il espérait trouver le brochet.

Environ une demi-heure après son départ, sa fiancée a proposé une promenade dans le jardin qui borde la rivière, et toute la société est descendue avec elle.

On s'est assis, on a causé, le général et M. Lefebvre ont lu les journaux, et la pauvre petite a fini par faire observer qu'il était plus de deux heures et demie : elle a proposé de remonter le long de la rivière pour aller au-devant de Max.

On est parti, et à peine avait-on fait cent pas que M. Lefebvre a aperçu, flottant au milieu de l'eau, une rame blanche. A cette vue, une certaine inquiétude leur fit hâter le pas, et au moment où, cent mètres plus loin, ils dépassaient un détour que fait la rivière en cet endroit, ils virent une barque abandonnée qui s'en venait à la dérive en tournoyant. On reconnut la barque de Max.

Un quart-d'heure après, tous les ouvriers de la forge accouraient au pas de course sur le lieu présumé de l'accident, et vingt plongeurs exploraient la rivière, pendant que deux bateliers armés de gaffes en sondaient le fond. Enfin un des plongeurs saisit le corps, et on le vit reparaître, soutenant de son bras gauche la tête inanimée de Max et nageant de l'autre bras.

Au moment où les bateaux se dirigeaient vers lui pour le recueillir, on vit, à cinq ou six mètres de là, un remous se soulever à la surface de l'eau, et parmi des tourbillons d'écume, un monstrueux poisson qui se débattait. En même temps le plongeur sentit une secousse si violente que, s'il n'avait pu s'accrocher à une gaffe que les bateliers lui tendaient, il aurait été entraîné au fond.

Les deux bateliers saisirent le corps de Max par les bras, le plongeur fit le tour du bateau et y monta par le côté opposé, et le corps fut recueilli. On le coucha au fond.

Mais il se passa quelque chose d'effroyable : au moment où les bateliers prenaient leurs gaffes pour se mettre en mesure d'aborder,

le bras inerte du cadavre se souleva jusqu'au bord du bateau et y resta ainsi levé ! Au même instant, à cinq ou six mètres du bateau, l'eau de la rivière se souleva de nouveau, et une seconde fois on vit bondir le poisson. Le premier effroi passé, les bateliers s'aperçurent alors qu'un cordeau très fort était attaché au poignet de Max, et ils comprirent que le poisson qui se débattait devait être pris à l'autre extrémité de ce cordeau.

Et c'est ainsi que l'accident doit s'expliquer. Au moment où le brochet a happé l'hameçon, il a donné au bras de Max une secousse qui lui a fait perdre l'équilibre et l'a précipité dans l'eau où il a dû périr aussitôt, soit que le brochet, en entraînant le cordeau, ait empêché Max de nager, soit que le froid de l'eau, en arrêtant la digestion, — Max sortait de table, — ait causé une asphyxie immédiate.

Un des bateliers voulait couper le cordeau :

— Non, non ! dit le plongeur; celui-là, faut pas qu'il en réchappe.

Et passant dans le second bateau, qui venait de s'approcher, il a tiré à lui, et à l'aide du batelier il est parvenu, après une véritable lutte, à embarquer la monstrueuse bête.

D'après les témoignages des gens qui ont vu Max pour la dernière fois, et de ceux qui les premiers ont aperçu le bateau abandonné, l'accident a dû arriver entre une heure et une heure et demie... Tu vois, c'était un pressentiment, cette émotion que tu as eue lorsqu'on m'a remis la lettre de Max !

Tu peux penser ce que fut ce débarquement du corps, et ce retour à la forge, au milieu des larmes des femmes et des cris de douleur des ouvriers dont Max était adoré.

Le fils de M. Lefebvre n'avait pas fini lorsque nous sommes arrivés à La Ferrière. M. Lefebvre, entouré de sa famille et d'un groupe d'amis accourus auprès de lui, m'attendait au haut du perron. Une cinquantaine d'ouvriers, et beaucoup de femmes

portant leurs enfants sur leurs bras, s'étaient échelonnés sur les marches. Au plus haut, et dominant tout ce monde de sa taille, un homme à l'air imposant et calme, en qui j'ai reconnu le général. A peine m'étais-je arraché aux étreintes de cette famille que le général m'a pris la main :

— Venez, elle vous attend.

Il m'a conduit rapidement, sans abandonner ma main, jusqu'au fond d'un corridor situé au premier étage. Il n'a pas prononcé une parole, et on l'aurait pris pour une statue de marbre, sans un tremblement de ses lèvres qui faisait voltiger ses longues moustaches blondes.

Nous nous sommes arrêtés un instant à la porte, n'osant pas entrer, et nous entendions des sanglots doux et plaintifs comme un roucoulement de colombe.

Nous entrâmes. Elle était assise, les bras abandonnés le long de son corps. Je m'attendais à une scène affreuse, à des cris, à des convulsions. Non, elle vint à moi, se suspendit à mon cou, et laissa tomber sa tête sur ma poitrine.

Elle est en effet d'une extraordinaire beauté : son regard, sa voix, les lignes de son visage, ses cheveux, tout en elle, jusqu'à sa démarche, a quelque chose de surnaturel et de magique : elle paraît enveloppée d'un voile de lumière.

— Voici bientôt l'heure, a dit le général.

Il a embrassé sa fille, et se tournant vers moi, il m'a dit, en me serrant la main :

— Elle veut que vous restiez avec elle.

Il est sorti de la chambre. Peu de temps après nous avons entendu le sable des allées crier sous les pas de la foule, et, dans l'intérieur de la maison, tous ces bruits confus et sinistres qui s'élèvent au dernier moment. Puis un grand silence, puis enfin la voix des prêtres.

Alors elle m'a dit :

— Venez !

Elle a pris mon bras, elle m'a fait descendre l'escalier, traverser le vestibule, et elle s'est arrêtée sur le perron. Le convoi, qui était sorti par la porte opposée, faisait le tour de la maison pour aller par la grande avenue rejoindre le chemin du cimetière. Cachée derrière la porte entr'ouverte, elle regarda passer le cortége, et lorsqu'apparut le cercueil, elle ouvrit la porte, envoya de la main un baiser à son fiancé qui s'en allait...

Au retour de l'enterrement, une scène presque sauvage est venue mettre le comble à l'horreur où m'avaient jeté les affreux détails de la catastrophe.

Sans qu'on eût pu deviner leur dessein, les ouvriers et les bateliers de la forge, après avoir dressé au milieu de la cour de l'usine un amas de paille et de charbon, sont allés sous un petit hangar, et ils en sont revenus traînant le brochet au bout d'un croc.

Je l'ai vu, et rien ne peut te peindre l'aspect de cette bête épouvantable, toute marbrée de taches noires, toute souillée d'herbes et de boue, et de cette hure féroce dont la gueule entr'ouverte laissait échapper un flot de sang.

A coups de pics, à coups de marteaux, à coups de ringards, à coups de pierres, avec des imprécations et des cris de rage, ils l'ont broyé, ils ont jeté au feu les débris du monstre, et dans les tourbillons furieux de la flamme et de la fumée j'ai vu s'anéantir jusqu'aux derniers restes le corps du BROCHET MAUDIT.

HISTOIRE DE L'INVALIDE A LA TÊTE DE BOIS.

Ce n'est pas à moi qu'il faut dire que l'Invalide à la Tête de Bois n'a jamais existé, et par une bonne raison : c'est que c'était mon camarade de régiment et que nous avons brossé les Turcs ensemble.

Vous me direz que je cherche à vous en faire accroire : il n'y a que les conscrits qui ne croient à rien. Je vous donne ma parole d'honneur que c'est très vrai !

Ainsi !

Donc, quand je le vis arriver au régiment, il avait vingt ans. C'était un beau soldat, grand, gros; un fort homme comme moi. Il faisait son service comme tout le monde, ni mieux ni pis. Je ne suis pas homme à vous dire une chose pour l'autre, moi.

Il était bon enfant comme tout, aimant à rire, à boire et à fumer; farceur au possible : toujours le mot pour rire.

Il s'appelait Dubois, et il était Picard. Pas moyen de s'ennuyer avec lui : il nous faisait crever de rire avec ses farces. Mais dam ! il n'était pas Picard pour rien : au moindre mot, il prenait la mouche et dégaînait. Le sergent lui disait toujours :

— Dubois, tu te feras casser la tête, avec tes manières !

— Eh bien ! si on me la casse, je m'en ferai faire une de bois, qu'il disait.

On ne fit pas attention à ce propos-là sur le moment; et j'ai toujours eu l'idée, depuis, que c'est ce qui est cause qu'il a eu une tête de bois.

Nous entrons en campagne.

A la première bataille, il eut le nez enlevé d'un coup de sabre, en sauvant son colonel, à qui un brutal de Turc voulait faire violence à la faveur du tumulte de la mêlée. Le colonel, reconnaissant de ce dévouement, le fit soigner dans sa tente, et lui paya un nez d'argent peint en couleur de chair.

Dubois, trop orgueilleux de cette faveur, cessa d'être bon enfant. Il se moquait de ceux qui n'avaient qu'un « nez de viande », comme il disait, ajoutant que « c'était bon pour des clampins, des feignants et des propre-à-rien ».

Ce langage insultant déplut : une nuit, pendant qu'il dormait, on gratta la couleur de son nez, qu'on passa ensuite au rouge d'Angleterre, si bien qu'il brillait comme un pommeau de sabre. Au point du jour, on se réveilla en sursaut pour recevoir l'ennemi, qui venait de l'orient. Dubois saute à bas du lit, met son nez sans y regarder, et s'élance aux retranchements. Ce nez, étincelant aux premiers rayons de l'astre du jour, attira l'attention du général ennemi, qui lui fit envoyer, par un de ses chasseurs, une balle forcée : la balle toucha, et Dubois eut l'œil gauche crevé.

En échange de son œil, Dubois eut la croix et les galons de sergent. Alors il se mit à apprendre à lire et à écrire, dans l'espoir de se faire nommer colonel à la première affaire : il ne prenait pas garde que son nez donnait à sa voix un son métallique désagréable et qui devait lui interdire tout espoir d'avancement.

Vint une autre bataille plus furieuse que les deux autres. Ce jour-là Dubois fit merveilles et combattit comme un César, mais la fortune le trahit encore une fois.

Il venait de prendre à lui tout seul une batterie à cheval de douze canons de quarante-huit, lorsqu'il eut la sotte idée de regarder dans un des canons pour voir s'il y avait beaucoup de mitraille dedans. Un artilleur ennemi, profitant de son imprudence, s'avança à pas de loup, sur son cheval, mit le feu à la pièce, et le coup partit.

Au bruit de l'explosion, Dubois, que sa présence d'esprit n'abandonnait jamais, fit un mouvement pour se retirer, mais il était trop tard : la mitraille lui emporta toute la tête, avec son nez d'argent, sauf son bon œil et une dent de devant.

Quelle position ! Il allait être fait prisonnier, quand le gros de l'armée vint à son secours. Le colonel, qui était en tête et qui l'aimait beaucoup, le voyant si maltraité crut qu'il n'en réchapperait jamais, et qu'autant valait l'enterrer tout de suite afin de lui donner les honneurs de la sépulture. On fit dire aux ennemis de rester tranquilles parce que nous avions à aller à l'enterrement d'un de nos camarades, et le reste de la bataille se trouva décommandé.

On enterra Dubois en grande pompe, tambours battants, trompettes sonnantes et enseignes déployées. Le colonel fit un discours superbe sur la tombe de Dubois, assurant que le défunt était devenu immortel et qu'il vivrait bien plus longtemps comme ça que s'il avait vécu pour tout de bon. Ce disant, il pleura ; et le régiment, qui n'y comprenait goutte, pleura de confiance.

On pleura tant et tant, que ça coula sous terre, et que Dubois, se sentant mouillé, se secoua dans son trou : car il avait horreur de l'eau. On se hâta de le déterrer ; on vit qu'il donnait encore quelques tout petits signes de vie : on fit venir le chirurgien.

L'homme de l'art lui mit une goutte d'eau-de-vie sur le trou du gosier : voilà Dubois qui fait : hum ! hum ! qui ouvre son œil, et porte la main à l'endroit où sa tête n'était plus.

— Il n'a rien du tout, dit le chirurgien ; quelques jours de diète et de repos, et il n'y paraîtra plus. Seulement, l'amputation est nécessaire.

— L'amputation de quoi ? L'amputation de quoi ? dit le régiment.

— L'amputation de la tête, pardi ! répond le chirurgien. Seulement, je n'ai pas les instruments qu'il faut..... N'importe : qu'on me donne un maillet solide et un bon ciseau à froid bien aiguisé.

Ah ! ce fut une belle opération ! Jamais on ne vit chose pareille ni homme si adroit. A chaque coup il vous faisait sauter des morceaux d'os gros comme le pouce ; et même de cervelle, car Dubois avait la tête dure, et il fallait de la place pour les mortaises.

Les soldats disaient :

— Mais vous ne lui laissez rien dans la tête : alors comment qu'il se rappellera la manœuvre ?

— Bah ! bah ! qu'il disait, il aura toujours assez de cervelle pour crever la paillasse aux Turcs ! Il suivra les autres : voilà !

Enfin voilà l'opération finie. Un beau résultat ! Le chirurgien avait si bien fait, qu'il ne restait, de toute la tête de Dubois, qu'un œil encadré dans un cercle d'os qui s'appuyait sur l'arcade zygomatique, laquelle tenait à l'occiput. Pas plus de cervelle que sur ma main : seulement un petit morceau de *cervelet ;* (j'avais entendu *cervelas :* au reste je ne sais pas pourquoi ils appellent ça *cervelet,* mais ça ne fait rien.)

Le chirurgien couvrit le tout d'une cloche à melon, pour empêcher l'évaporation des idées, et défendit au malade de s'occuper de sciences abstraites, particulièrement de trigonométrie curviligne. Oui : il paraît qu'il n'y a rien de plus mauvais que la trigonométrie curviligne pour les gens qui ont la tête amputée depuis peu de jours.

Mais il lui permit de fumer. Puis il dit :

— Nous allons lui faire une tête de bois, mais une tête de bois si bonne et si solide, que tout le monde voudra se faire casser la sienne pour en avoir une comme ça !

— Vraiment ? dirent les conscrits.

— Nous verrons ! dirent les grognards.

Et le chirurgien s'en alla dîner en ville.

Après dîner, le chirurgien revient, un peu gris :

— Y a-t-il ici un tourneur adroit ?

— Moi ! moi ! moi ! moi ! Quatre soldats se présentent.

Le chirurgien leur dit :

— Vous allez me chercher le plus vieux sapin de la Forêt-Noire; vous l'abattrez, et vous m'en apporterez un morceau, près de la racine, assez gros pour qu'on y puisse trouver de quoi faire une tête de moyenne grosseur. Ayez bien soin de laisser l'écorce après.

On apporte une belle bille de sapin. Le chirurgien fait venir Dubois, lui prend mesure de la tête, trace des lignes au crayon rouge sur la tranche du bois, et dit de faire un trait de scie à chaque ligne, du haut en bas : ça formait un cube allongé, dont un des côtés gardait l'écorce.

Le chirurgien prend de la terre glaise mouillée, en fait une grosse boule, et l'ajuste sur le reste de la tête de Dubois.

Ce n'était guère beau, cet œil au milieu d'une boule de terre. Les soldats riaient :

— Riez, riez! dit le chirurgien : vous allez voir!

Il retire la boule de terre : elle avait, en dessous, l'empreinte du restant de la tête de Dubois.

— Venez ici, les tourneurs. Vous allez prendre le morceau de bois, et vous ferez en dessous tous les creux qu'il y a sous la boule.

On fait comme il dit. Voilà le cube allongé qui s'ajuste sur le restant de tête de Dubois; on le lui met, le côté de l'écorce à la place de la figure.

L'œil faisait, au milieu de tout ça, un drôle d'effet : cependant c'était déjà mieux qu'auparavant, et même quelqu'un qui n'aurait pas su aurait très bien vu que c'était une tête qu'on avait voulu faire.

— Nous en resterons là pour aujourd'hui, dit le chirurgien : faut pas fatiguer Dubois, et puis, faut que le bois sèche par l'effet de la chaleur animale. Surtout empêchez-le d'arracher l'écorce du visage, parce que le bois se fendillerait et ça ferait un nid à poussière.

Le chirurgien faisait passer Dubois à la visite tous les jours; il cognait sur le bois pour voir s'il était sec.

Pendant ce temps l'armée avançait toujours, si bien qu'on occupa Nuremberg en Allemagne, ville où on travaille le bois dans la perfection.

Au bout de trois jours, le chirurgien fait venir Dubois :

— Dubois, mon ami, m'entends-tu?

Dubois fait signe que non.

— Dubois, mon ami, me vois-tu?

Dubois cligne de l'œil et fait oui avec sa bûche.

— C'est aujourd'hui que tu vas être beau garçon! Le bois de ta tête est sec. J'ai trouvé un sculpteur qui va te sculpter une figure un peu ficelée! On va te percer deux bons trous pour que tu entendes, et un mécanicien va te poser une mécanique pour parler, avec une mâchoire à vis pour manger! Entrez, vous autres!

Le sculpteur et le mécanicien entrent :

— C'est pas ça, dit le chirurgien : il faut que sa tête lui ressemble; autrement il ne pourrait pas se faire reconnaître à l'appel. Qu'on fasse venir ses camarades pour donner des renseignements sur la figure qu'il avait.

Les camarades sont arrivés :

— Voyons, vous, dites à ce brave homme la figure qu'avait Dubois avant d'avoir perdu la tête?

— Dam! dit le premier camarade, il avait une figure... une figure... enfin... comme tout le monde : avec une bouche, un nez, des yeux. Voilà.

— Ces garçons-là ne nous apprendront rien, dit le sculpteur.

Et il tire d'un carton des dessins de tous les traits du visage.

Il y avait plus de cinq cents nez : longs, larges, courts, pointus, camards, aquilins, retroussés, épatés, pincés, bourgeonnés, cassés : enfin, de toutes les espèces; des bouches grandes, petites, en cœur, en cul-de-poule, lippues, pincées, relevées, pendantes, baveuses, riantes, moqueuses; des yeux bleus, verts, violets, jaunes, roux, bruns, noirs, pers, grands, petits, écarquillés, gonflés, ronds,

longs, fendus en amande, montés en coquilles de noix, bridés, battus, pochés, larmoyants, chassieux, brillants, limpides : et ainsi pour tous les autres traits.

— Voyons, choisissez, dit le sculpteur.

Le débat fut long. A la fin, las de tout ce tapage, le chirurgien ordonne de faire autant de billets qu'il y a d'espèces de chaque trait; on met chaque espèce de trait dans un bonnet de police à part, et on fait tirer par un enfant de troupe, les yeux bandés.

Il met la main dans le bonnet de police des nez : il tire, on lit le billet : *Nez camard !*

— Va pour le nez camard, dit le sculpteur.

— Mais il avait un nez aquilin, dit un conscrit.

— Hé ben ! tant mieux, dit un loustic : ça fait qu'il aura un nouveau nez.

On rit.

L'enfant de troupe tire dans le bonnet de police des bouches; on lit le billet : *Bouche en cul-de-poule !*

— Va pour la bouche en cul-de-poule.

— Mais il ne l'avait pas comme ça.....

— N'importe, dit le loustic : les œufs y passeront mieux.

On lui tire ensuite : un menton de galoche; un front pointu; des pommettes saillantes; des yeux montés en coquilles de noix, et des oreilles en cornet. Pour les cheveux, il va sans dire qu'on lui mettra une perruque. Quant aux moustaches, il suffira de lui en peindre une paire, avec impériale au menton.

Pendant quinze jours, le sculpteur sculpta la tête de Dubois, qui avait, comme vous pouvez penser, une migraine de tous les diables. Enfin le quinzième jour la tête était achevée, et Dubois, mourant d'impatience, vit que ça prenait tournure. On lui perça dans le creux de chaque oreille deux bons trous correspondant à l'estomac, de sorte qu'il commença d'entendre parfaitement. Alors vint le mécanicien, qui lui fit deux traits de scie à partir des coins

de la bouche, et détacha la mâchoire inférieure, qu'il emporta chez lui.

Dubois était déjà un peu inquiet, lorsque le mécanicien revint. Il avait adapté à la mâchoire d'en bas une langue en peau de daim, et, en dessous, une vis qui traversait la margoulette et allait serrer le palais : on n'avait qu'à mettre une noisette ou autre chose entre la vis et le palais, puis à tourner la vis, et clac! la noisette volait en éclats : il n'y avait plus qu'à avaler.

— Maintenant, dit le mécanicien, faut essayer votre langue. Faites comme si vous vouliez souffler très fort?

Dubois se remplit les poumons, et se tenant le ventre à deux mains, il souffle, et ça fait un bruit qui fait :

— Tartaïfle!

— Soufflez encore.

— Tartaïfle! Tartaïfle! Tartaïfle!

— La langue est un peu sèche : faut y mettre une goutte d'huile de pied de bœuf et ça ira, dit le mécanicien.

On met une goutte d'huile de pied de bœuf sur la langue : voilà Dubois qui se met à parler :

— Ponchour, més gônmrates! Gôment fus bordez-fus? Ah! gué ché m'sis empêdé bentant gué ché n'bufais bas barler! Usgu'il est, mon golonel, gué ch'l'emprasse?

— Miracle! miracle! crie le régiment; Dubois parle! Dubois parle!

On le mène en triomphe chez le colonel :

— Mon colonel, voilà Dubois avec sa tête de bois qui vient vous voir et qui parle.

— Qu'il entre!

Dubois entre.

— Ils lui ont raté complètement sa tête, dit à part le colonel en le voyant; mais c'est égal, faut pas qu'il s'en aperçoive.

Dubois entre, embrasse son colonel :

— Golonel, mon ger golonel, groyez à dude ma régonaissance...

Mais il se trouve juste devant une glace, qu'il prend pour une fenêtre :

— Diens! guel est tonc c'ti milidaire gui mé recarte? Y a pas longdemps gue du es au réchiment, tis tonc, gônmrate?

— C'est toi! c'est toi dans la glace : comment te trouves-tu? dit le régiment.

— Hô! Gnia bas te pon zens te m'afoir vait ine bareille pinède..... C'ti tiaples t'Allemands i se vigent te moi et te mon golonel! Za ne me ressemple bas blis gu'au Crant Durc! Est-ce gué ch'ai chamais i eine bareille bômme té derre bur nez, et ein mendon te caloge? Allons tonc! Allons tonc! Odez-moi ce dède dud suide!

— Pour ça, dit le régiment, c'est vrai que ça ne lui ressemble pas du tout, et que c'est tout de même joliment embêtant pour lui! Mais comment donc qu'il a un accent allemand si fort, lui qui est Picard?

Le chirurgien se gratta la tête :

— Ah! animal que je suis! N'avoir pas pensé à ça! Pardi! c'est bien clair, pourquoi il a l'accent allemand et même qu'il ne le perdra jamais : comment voulez-vous qu'une tête de sapin de la Forêt-Noire n'ait pas l'accent allemand? C'est incurable.

— Allons! mon cher, dit le régiment à Dubois, faut t'en consoler; on a fait pour le mieux. Viens boire un coup.

On le mène à la cantine; il boit plus d'un coup, se grise : on le rapporte ivre-mort.

Le lendemain, on lui peint à l'huile le visage, on lui met une perruque; il reprend son service.

Mais comme il était changé! Il ne disait plus que des platitudes et des absurdités, faisant des questions bêtes à tout le monde, voulant faire l'aimable, et ne trouvant pas d'autre plaisanterie que de s'aller cogner de toutes ses forces la tête contre le mur, pour effrayer les conscrits en faisant semblant de se tuer. Et puis son

accent allemand déplaisait à ses camarades, parce qu'on disait que puisqu'il était Picard ce n'était pas une raison pour avoir cet accent-là.

Peu à peu on s'éloigna de lui. Mais il n'en devenait que plus obstiné, voulant se mêler à toutes les conversations et jouer à tous les jeux.

La colère prenait dans le régiment : on murmurait à la parade quand le colonel passait près de Dubois.

— Ce Dubois est trop ennuyeux, décidément, disait-on dans toutes les chambrées : il faut que ça finisse, ou nous nous révolterons ! Il n'y a jamais eu de tête de bois dans l'armée française. A bas Dubois ! à bas Dubois !

Le colonel, qui était plein d'énergie, se croit perdu. Il écrit au ministre de la guerre pour demander des instructions.

Le ministre lui répond :

Colonel,

Par votre dépêche du 3 de ce mois, vous me faites connaître que la présence du grenadier Dubois peut, à raison du caractère ennuyeux de cet homme, occasionner une révolte dans votre corps.

J'apprécie comme vous toute la gravité de cette situation et j'approuve votre inquiétude. Agissez avec énergie, mais sans négliger la prudence, et que la rigueur du devoir ne vous fasse pas oublier les droits sacrés de l'humanité.

En vous renfermant strictement dans les limites de ces instructions, je ne doute pas que vous ne sortiez d'une difficulté qu'il vous sera facile de vaincre à l'aide de mesures sagement combinées.

Recevez, colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de la Guerre,

(Signature illisible.)

Le colonel lit la lettre, la tourne, la retourne, et réfléchit.

Il convoque un conseil de guerre composé du tambour-major, d'un vaguemestre, de deux caporaux d'ordinaire, et du maître bottier.

A la suite de ce conseil, le colonel fit venir Dubois et lui dit :

— Mon pauvre Dubois, le régiment te trouve si embêtant, qu'il allait se révolter pour se débarrasser de toi. Je craindrais de blesser ton amour-propre en t'en disant davantage. Je te mets à la réforme : va-t'en dans tes foyers respectifs. Voilà soixante-quinze centimes pour faire ta route.

Dubois s'en alla tout droit à son village.

Il arriva un peu fatigué : il avait fait trois cent cinquante-six lieues. Le vent portait; il sent une odeur de soupe aux choux qui lui revient; il marche, et arrive bientôt devant la maison de son père.

Toute la famille était réunie. Il faisait noir, et le feu seul éclairait la chambre. Dubois cogne à la porte avec sa tête : on ouvre, il se jette dans les bras d'une grosse femme, puis d'une autre, puis d'une autre.

Son père se lève en criant :

— Mon fils !

Ses frères se lèvent en criant :

— Mon frère !

Tout le monde se met à pleurer, et on allume une chandelle de résine, qu'on lui met sous le nez : le nez prend feu, s'enflamme du côté de l'œil crevé : Dubois ne s'en aperçoit pas; il court vers son père en criant :

— Mon bère ! mon bère !

Un de ses frères dit :

— Qu'est-ce que c'est que cet Allemand-là ? Il le regarde, pousse un cri : C'est le Diable ! c'est le Diable ! Son nez flambe ! son nez flambe !

Jeanneton, la grande sœur dévote, va prendre un pot d'eau bénite, le jette sur le nez du Diable : le nez s'éteint. Alors on lui tombe dessus, on le garrotte, et on le porte à l'église pour le faire exorciser. Le curé, voyant sa croix et ses galons, dit :

— Non, c'est un sergent allemand qui est décoré et qui a un nez de bois. Menez-le à la mairie.

Le maire le fait mettre sur une charrette : on le conduit devant le procureur du roi, qui le fait écrouer. On le mène devant le juge. Il se réclame de ses parents : les parents viennent et disent :

— Connais pas. Nous avons un fils, mais il est Picard et ne parle pas allemand. C'est quelque déserteur.

On le met à la disposition de l'autorité militaire, qui le fait transférer à Paris. Là on trouve ses papiers en règle, et on le lâche.

Le voilà sur le pavé de Paris, avec sa masse, qui était de cinquante francs. Etant très bête, il se déplaisait à Paris et se promenait toujours au même endroit.

Jusque-là il n'avait jamais fait attention aux femmes. Un jour, en passant devant la boutique d'un coiffeur, il vit à travers les carreaux une femme superbe, toute jeune, bien coiffée, et la tête tournée de son côté. Il s'arrête pour voir si c'était lui qu'elle regardait, et elle continue ce mouvement. La trouvant belle, il la regarde encore : elle le regarde aussi.

Alors il s'en alla chez lui, et toute la nuit il ne fit que rêver à cette belle femme...

Le lendemain, il s'approche encore de la boutique; la femme y était, mais elle avait changé de coiffure, et avait un toupet d'homme et des favoris. Elle regardait toujours de son côté : il la regarde aussi, puis s'en va comme le soir précédent.

Mais comme il ne pouvait rien comprendre à ce changement de coiffure, il consulte son portier. Celui-ci, après avoir longtemps réfléchi, lui dit :

— Elle a mis un toupet et des favoris? C'est pour vous dire : Je suis farceuse : ayez du toupet, et vous serez mon favori.

Le lendemain, Dubois se rend chez le coiffeur. La jeune femme était à la même place : seulement elle était en mariée, avec le voile et le chapeau de fleurs d'oranger. Dubois s'asseoit crânement sur le fauteuil, et dit au coiffeur :

— Vrissez-moi ! Che feux gue fous me vassiez peau. Foulez-fous m'agorter la main te matemôsselle fôtre ville ?

— Laquelle ? dit le coiffeur : je n'en ai pas.

— C'est chisdement zelle-là gué ch'feux : zelle-la gui est tétans le téfant te la pudigue.

— Ah ! ah ! dit le coiffeur, vous êtes farceur, à ce que je vois. Mais ne voyez-vous pas qu'elle est mariée ?

— Diens ! z'est frai ! dit Dubois.

Il paye et s'en va désespéré.

Rentré chez lui, il met ordre à ses affaires, fait son testament, charge un pistolet et se tire une balle dans la tête : la balle fait sauter un éclat de bois. Dubois, se croyant mort, se couche.

Il s'endort. Le lendemain, se voyant réveillé, il n'y comprend rien et appelle son portier :

— Tites-moi tonc, tites-moi tonc, est-ce gué ché ne sis bas mort ? Gôment gue za se vait, gué ché m'sis prîlé la zerfelle hier soir et gué ché n'sis bas mort ?

Le portier regarde, tâte : il voit que la tête de son locataire est de bois. Il prend un air indigné et lui dit :

— Môssieur ! tant que vous n'avez fait que m'ennuyer de vos sottes questions, j'ai pu fermer les yeux : mais aujourd'hui que je découvre votre conduite, je ne puis pas vous laisser plus longtemps dans une maison honnête. Quand on a une tête de bois, on ne vient pas se brûler la cervelle chez le monde par farce. Si vous ne filez pas tout de suite, je vous dénonce au commissaire !

Le soir, Dubois partit pour Constantinople.

Il y a loin de Paris à Constantinople. Le voyage fut d'abord long et fatigant : à partir de Florence, Dubois voyagea plus vite.

Il était entré dans une auberge de cette ville et, en causant, le voilà qui raconte ses campagnes. Ça alla bien un moment, et il était tout fier de l'effet qu'il produisait : mais quand il se met à raconter son opération et sa tête de bois, voilà tout le monde qui se met en colère, prétendant qu'il se moque d'eux; on le met à la porte, et on était tellement furieux qu'on le reconduit à coups de pied au derrière jusqu'aux portes de Gênes. Entré dans la ville, il va trouver la police et lui raconte son histoire.

— Pour qui me prenez-vous? dit la police.

Elle lui donne un coup de pied au derrière, qui le fait rouler au bas de l'escalier; là il rencontre un sbire, qui lui demande d'où il vient?

— Ché fiens... ché fiens... t'un goup de bied au terrière gue fodre gef m'a tonné...

— Ah! ah! c'est bon : sentinelle, prenez garde à vous!

Et la sentinelle lui donne un autre coup de pied, qui l'envoie en recevoir un autre, et ainsi de suite jusqu'à la frontière d'Autriche. Là il tombe dans un poste de douaniers; on le met tout nu pour voir s'il n'a pas de contrebande.

Tout en se laissant faire, il veut s'expliquer. On allait lui donner raison et le rhabiller, quand il arrive à sa malheureuse tête de bois : aussitôt la rage prend le capitaine de douaniers : vlan! il le lance à la porte d'un coup de pied au derrière; les douaniers se le repassent, et le voilà qui traverse la Lombardie, l'Illyrie, la Croatie, le Monténégro, la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie, et arrive à un poste d'observation turc.

Les Turcs sont justes et humains. On lui demande d'où il vient, où il va, et pourquoi il est tout nu : il répond que ses habits sont restés à la douane d'Autriche; qu'il vient de Paris et va à Constantinople; qu'il a fait un coup de tête... Il oublie la prudence et ajoute : ... de bois.

— Un coup de tête de bois, dis-tu? dit le pacha.

— Hé pien, foui! là! ché ne beux bas mendir non blis : hé pien, foui! îne dêde te.....

On ne le laisse pas achever : le pacha lui donne un coup de pied au derrière, et, de sentinelle en sentinelle, voilà Dubois qui arrive à Constantinople.

Là on le laisse tranquille. Le voyant tout nu, on le prend pour un sauvage : la police de Constantinople est très tolérante. Dubois se promena quinze jours dans cette ville, visitant les curiosités et rêvant aux moyens de pénétrer jusqu'au Sultan.

Il va à la Porte, s'approche du Capitaine des Gardes, et demande à parler au Grand Turc.

— Que lui veux-tu, chien? (Les Turcs, quoique très polis comme vous savez, tutoient tout le monde.)

— Ché feux lui tire guelgue chôsse.

— Quoi?

— Ché feux m'atresser à lui bour lui barler...

— Mais pourquoi, lui parler?

— Bour lui tire gué ché fiens te Baris bour lui vaire foir gué ch'ai îne dêde de pois.

— Ah! une tête de bois! Tiens!

Vlan! le Capitaine des Gardes lui donne un coup de pied au derrière. Dubois va casser une porte vitrée, se trouve devant un suisse turc qui lui donne un autre coup de pied qui lui fait traverser un vestibule, au bout duquel il trouve un bachi-bouzouk en faction, qui l'envoie au bout de la galerie, où un autre bachi-bouzouk le lance à l'Aide des Cérémonies, qui le lance au Chef des Ulémas, qui le lance à l'Introducteur des Ambassadeurs. Celui-ci le regarde un moment en roulant de gros yeux, puis la colère le prend, et il fait comme les autres, au même endroit. Dubois tombe, passe à travers un grand rideau de satin, fait trois culbutes et va enfin s'arrêter, assis sur le derrière, au pied du trône où le Sultan se tenait, entouré de sa Cour.

— Ah pien ! dit Dubois, si z'est gomme za gue fus indrotuissez les ampassaters, ch'aime audant gu'on me mède à la borde.

— Tu y es, dit le Sultan. Qui es-tu? Parle, et surtout dis la vérité !

— Fous ne me tônnerez bas te goup te bied au terrière?

— Non, mais tu seras empalé si tu cherches à me tromper !

— Eh pien ! buisgue z'est gômme za, che fous tirai vrangement gué che sis fénu te Baris bour fous tire gue ch'ai ine dède te pois.

— Par Allah ! s'écrie le Sultan, cet insolent giaour payera cher cette pitoyable plaisanterie ! (Comme il disait ça en turc, Dubois ne l'entendait pas.) Approche ! dit-il à Dubois.

Il tire son damas, lui fait faire un tour, et frappe en plein sur la tête de Dubois : le sabre rebondit, et un éclat de bois saute sur le nez du Sultan ébahi :

— Giaour ! lui dit-il, tu es le premier homme qui m'ait dit la vérité : je te nomme mon grand visir. Viens ici.

Et il le fit asseoir à côté de lui.

On habille Dubois en Turc, avec des étoffes d'or et de brocart; on le fait baigner, on lui lave les pieds (qui étaient sales, fallait voir !) on le fait bien manger et bien boire; on le fait coucher : il dort.

Le lendemain on vient en grande cérémonie le prendre pour aller au Divan, qui est le conseil de guerre des Turcs en temps de paix. On parle des affaires du gouvernement; les plus bas en grade opinent d'abord, puis vient le tour de Dubois. Le voilà qui se met à lâcher un déluge de bêtises grosses comme des maisons, et qui n'avaient pas le sens commun. Quand il voit ça, le Sultan dit :

— Y a pas de bon sens ! mon grand visir est bête comme une oie : il n'a pas beaucoup d'intelligence. Qu'en faire?

— Faut le vendre ! Faut le vendre ! dirent les autres qui étaient jaloux de lui.

— Hé bien ! soit : qu'on le porte au marché, et qu'on s'en débarrasse à n'importe quel prix.

Au marché, on lui met un turban, une fausse barbe et des lunettes, pour lui donner plus d'apparence et cacher la tête de bois.

Un marchand africain le marchande; on débat le marché : on le lui vend quelque chose comme dix sous et un peu plus. Le marchand lui met un collier à grelot et à plaque, comme à un chien, y attache une laisse, et l'emmène dans son bateau.

Le vent souffle : ils partent. Débarqués au Caire, ils montent en caravane, Dubois à pied, son maître à chameau. Ils traversent l'Égypte, l'Abyssinie, le Grand Désert de Sennaar, et arrivent chez le roi de Darfour. Quel pays! il n'y pousse que des ajoncs, du houx brûlé, et des serpents à sonnettes : Dubois ne s'y plaisait pas du tout.

Son maître l'obligeait à se promener dix heures par jour devant le palais du roi, dans l'espoir qu'on l'achèterait.

Un jour que le roi de Darfour était à sa fenêtre à regarder deux chiens qui se battaient, il vit Dubois tête nue au soleil :

— Bon! se dit-il, voilà un imbécile qui va avoir un transport au cerveau : il va tomber mort, les chiens se battront pour le manger : ce sera drôle. Baïcoco! Baïcoco! (c'était le nom de sa femme), viens donc voir!

Baïcoco arrive; elle se met à sa fenêtre avec toute sa Cour; Dubois continue à se promener.

— Qu'il est beau! murmurait Baïcoco.....

— C'est un fou, dit le roi : qu'on me l'apporte pour voir un peu ce que c'est.

On va chercher Dubois, on l'apporte au roi :

— Qui es-tu, toi, dit le roi, qui te promènes comme ça au soleil, sans chapeau ni parasol?

— Ché sis Bicard et che *n'ai bas ine dête te pois*. (Le malheur avait rendu Dubois prudent.)

— Hé bien, puisque tu n'as pas une tête de bois, il faut que tu aies une fameuse tête. Je t'admets dans mon intimité, et je te

nomme mon premier ministre : ma femme te donnera des instructions.

Voilà Dubois au pinacle.

La reine Baïcoco était très volage. A peine se trouve-t-elle seule avec Dubois, qu'elle lui fait une déclaration dans les règles et lui dit que s'il ne l'aime pas tout de suite elle lui fait couper la tête.

Y avait pas à dire « mon bel ami » : Dubois met un genou en terre, prend la main de la reine, place sa main sur son cœur, et lui dit avec l'accent de la passion :

— Ponchour, Matame, gomment fus bordez fus?

On entend le bruit de quelqu'un qui éternue : Baïcoco s'écrie :

— C'est mon mari! il est enrhumé du cerveau : gare la sauce! nous allons la danser!

Le roi entre.

C'était la trois cent dix-septième fois que ça lui arrivait.

Il ne dit pas un mot à Dubois.

— Qu'on apporte les cornes! s'écrie-t-il.

Le chef des ennuques jaunes paraît, tout tremblant :

— Sire, il n'y en a plus.

— Comment? y en a plus! Y a pas six mois que j'en ai acheté dix paires!

— Sire, on les a toutes employées.

— Pas possible, dit le roi : depuis six mois n'y en a eu que neuf paires à poser : j'ai les noms sur mon calepin.

— Sire, le Garde-Cornes dit qu'il n'en reste plus.

— Vas-y voir toi-même, et en tous cas ne reviens pas sans!

Quelques minutes après, entrent un menuisier, un esclave portant une paire de cornes d'antilope, et un apprenti portant un vilebrequin et un pot de colle forte toute bouillante.

— Sire, vous aviez raison : c'était le Garde-Cornes qui se trom-

pait. Je l'ai fait empaler pour lui apprendre à mieux tenir sa comptabilité.

— Tu as bien fait : y a rien qui m'ennuie comme le désordre.

— Sire, maintenant que j'ai fait mon devoir, puis-je m'en aller?

— Mais oui..... Attends donc : il me semblait que j'avais encore quelque chose à te dire..... Ah! au fait, fais-toi aussi empaler toi-même : c'est plus régulier; comme l'affaire s'est passée dans ton bureau, ça pourrait porter atteinte à ton honneur et à ta considération. Va vite.

— Sire, j'y cours.

— Hé!

— Sire?

— Donne-moi donc une prise, avant de t'en aller?

Puis, se tournant vers les ouvriers :

— Qu'on les lui plante! s'écrie le roi.

En même temps on couche Dubois par terre, on lui fait deux trous au front, on y met de la colle forte bien chaude, et on lui plante une paire de cornes qui avaient au moins trois pieds de longueur.

Il se relève, cherche un moment son équilibre, puis se met à marcher, en faisant signe qu'il ne s'en porte pas plus mal :

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit le roi : comment! celui-là en réchappe!

Il est bon de vous dire que le roi de Darfour était très cruel, et qu'il avait imaginé de faire faire à tous ceux dont il était très jaloux l'opération que Dubois venait de subir : mais elle n'avait jamais réussi, et tous les encornés étaient morts en quelques minutes.

Dubois continuait à se promener de long en large, cherchant à mettre son chapeau sans pouvoir y réussir. Ses cornes lui donnaient un air si terrible, que le roi finit par avoir peur et se sauve : toute la Cour en fait autant. Dubois, poussant devant lui

une foule éperdue, sort du palais, prend la campagne, et arrive au bord de la mer, où le peuple de Darfour tout entier, roi et reine compris, tombe et se noie : il en périt trente-huit mille huit cent quatre-vingt dix-sept, sans compter une infinité de chiens, de chats, de canards et de perroquets qui malheureusement avaient suivi leurs maîtres sans savoir qu'on allait se noyer.

Il ne s'en sauva qu'un nègre, et encore il était déjà à l'eau; mais on l'en tira pour qu'il allât porter la nouvelle : c'est un soin qu'il faut toujours prendre dans les grands massacres, autrement on ne saurait pas que c'est arrivé, et les héritiers des morts seraient inquiets.

Il y avait au bord de la mer un vaisseau à trois ponts attaché. Dubois monte dessus, coupe le câble avec son couteau, et ordonne à l'équipage de prendre la mer : l'équipage, mourant de peur, croit que c'est le Grand Diable d'enfer en personne, et obéit.

Le voyage fut d'abord heureux : mais!... vers la fin du troisième jour!... une furieuse tempête s'éleva. L'Eurus... le Notus... l'Aquilon... les flots mugissants... la pluie... le vent... la neige... la grêle... le tonnerre... les éclairs... les mâts qui craquaient! Enfin toute la porcelaine fut cassée : ça dit tout.

Dubois, mourant de peur, s'était renfermé dans sa chambre et se promenait dedans comme un battant dans une cloche, au point d'en avoir un mal au cœur terrible. Enfin il y eut un coup de mer si fort, qu'il fut lancé la tête en avant contre la cloison : ses cornes s'y plantèrent de trois pouces au moins, ce qui lui donna un peu de repos.

Au bout de quinze jours et quinze nuits, la tempête se calma un peu, et tout aussitôt le navire alla échouer sur l'île de Vanikoro.

Les sauvages de ce pays-là sont très gourmands : ils mangent le monde à la broche. Ils mangèrent l'équipage et disaient que c'étaient « des gens bons ».

Leur roi, qui avait la manie des crânes, faisait toujours scier la calotte de la tête aux gens avant de les rôtir. On avait réservé Dubois pour la bonne bouche à cause de ses cornes : on voulait mettre sa tête comme plat de milieu.

Lorsque ce fut son tour, on le coucha par terre, et on se mit à lui scier la calotte du crâne.

Quand les sauvages virent qu'au lieu de sang il coulait de la sciure de bois, vous dire leur peur! non, ce n'est pas possible! Les voilà à genoux, chantant leurs cantiques et roulant de gros yeux.

Dubois se relève, rend grâces à la Providence, et se met en marche : voilà les sauvages qui se mettent à le suivre à la file, en imitant tous ses mouvements.

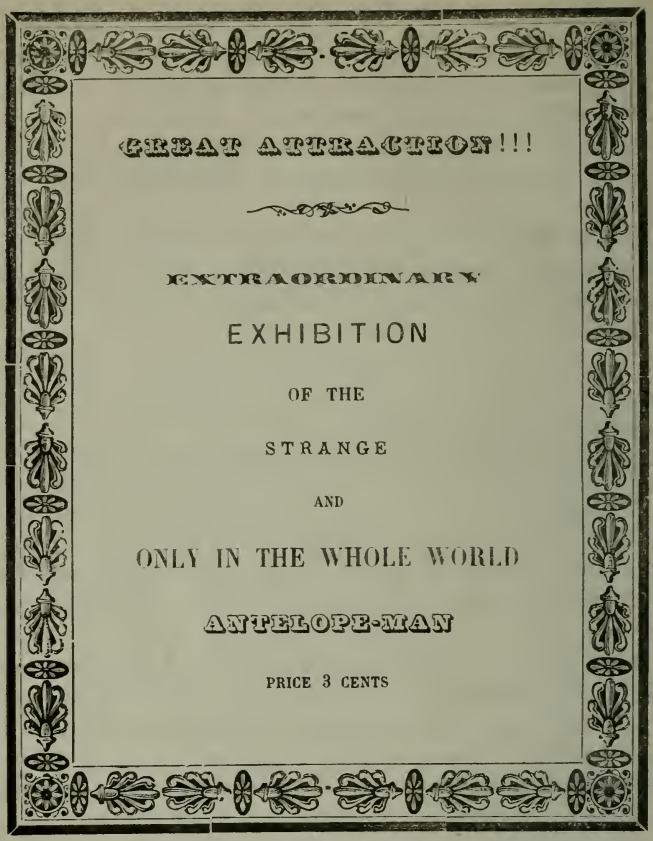
Il voit un bâtiment américain qui abordait; il y monte : les sauvages le suivent.

Le capitaine, posté sur sa dunette, ne disait rien et laissait faire, les sauvages n'ayant pas d'armes. Il avait son idée : quand il les voit tous entrés dans le vaisseau, il lève l'ancre et met à la voile.

Ce capitaine américain venait de l'Inde avec une cargaison de tigres du Bengale et de serpents boas qu'il allait vendre à New-York. Il enferma les sauvages dans une chambre : chaque jour il en donnait un à chaque tigre et un à chaque boa, de sorte que ces animaux arrivèrent gras comme des moines et même se trouvaient si bien qu'en arrivant ils ne voulaient plus quitter le bâtiment.

Quant à Dubois, le capitaine le mit dans une écurie à fond de cale et ne lui donna que du foin et de la luzerne, comme à un bœuf : Dubois engraissait, mais ça lui donnait des vents.

Arrivé à New-York, le capitaine américain vend ses tigres et ses boas à l'encan, met Dubois dans une cage et fait placarder une affiche ainsi conçue :



En tête était le portrait de Dubois; au-dessus, une notice où on disait qu'il était né d'un esclave abyssinien et d'une antilope; qu'il courait aussi vite qu'un cerf, ne vivait que de luzerne et de foin, et que ses cornes allongeaient d'un pied tous les ans. On offrait de le vendre à un cabinet d'histoire naturelle pour trois mille dollars : on ajoutait toutefois que ce ne serait que quand il aurait

fait des petits avec une femelle de sa race, qu'on attendait par un prochain navire de l'Inde.

Pendant un an, Dubois fut promené de ville en ville, mangeant toujours du foin et de la luzerne, et logeant à l'écurie. Las de cette vie, il s'échappa un jour et gagna la campagne. Vers le soir, à la lisière des grands bois, il vit une hutte à demi-brûlée et qui paraissait abandonnée depuis peu : il entre et trouve une scie à main. Le voilà aussitôt qui se scie les cornes au ras du front, et remet sa perruque, qu'il avait toujours eu soin de conserver au milieu de ses malheurs.

Il s'enfonce au plus épais du bois, choisit un arbre creux pour dormir, et s'endort.

Un violent coup sur la tête le réveille en sursaut, et il voit, debout devant lui, un Iroquois qui venait de tâcher de lui casser le crâne.

Il se met sur son séant et regarde tranquillement l'Iroquois.

— Mon frère blanc a un front de pierre, dit le sauvage : mon frère blanc a-t-il la chevelure aussi solide que le crâne?

Et aussitôt le sauvage prend son petit couteau et se met à scalper Dubois. La lame se pique dans le bois et se casse : le sauvage s'arrête interdit. Dubois prend sa perruque, l'ôte, et la donne au sauvage, qui faisait des grimaces de possédé pour dissimuler son étonnement : car vous savez qu'un sauvage tient à honneur de ne s'étonner de rien.

L'Iroquois, cependant, garrotte Dubois et l'emmène à sa tribu. Chemin faisant, il disait :

— Mon frère blanc a la tête dure et sa chevelure s'enlève sans douleur; mais nous verrons s'il pourra rire au milieu des tortures, et si son cœur est aussi dur que son front.

Cette mauvaise bête de sauvage aurait tout aussi bien fait de se taire que de dire des horreurs pareilles, puisque Dubois ne comprenait pas un mot de son baragouin.

Arrivé à la tribu, on attache Dubois à un poteau. Les femmes

et les enfants viennent le regarder sous le nez, l'insulter, lui cracher à la figure, lui donner des chiquenaudes, enfin lui faire mille misères, pendant que les guerriers, assis en cercle et n'ayant pas l'air de faire attention à lui, délibèrent sur son sort. Son vainqueur s'avance d'un air modeste, raconte avec animation sa capture, et termine en exhibant la chevelure. On se la passe de main en main, et chaque guerrier, après avoir examiné curieusement la perruque, la passe à son voisin. Le tour fini, chacun se tait, et alors le chef se lève et prononce un discours dans lequel il annonce, à grand renfort de gestes expressifs, qu'on va assommer le prisonnier à coups de tomahawks et de flèches, et qu'on le brûlera ensuite tout vif.

A un geste du chef, tous les guerriers se rangent autour du poteau, brandissant leurs tomahawks : alors chacun s'avance à son tour et plante son tomahawk à deux pouces de la tête de Dubois.

Dubois s'ennuyait beaucoup.

Au moment où le chef était près de lui, lui tournant le dos, ma foi ! une pensée héroïque lui traverse la tête : il lève le pied et en donne un grand coup au derrière du chef, qui va tomber sur le nez à dix pas de là.

Aussitôt dix tomahawks volent en l'air ; deux viennent se planter de chaque côté de la tête de Dubois, tandis qu'une volée de flèches vient s'y fixer. Dubois, par un effort désespéré, brise ses liens, et le voilà qui marche bravement sur les sauvages, faisant trembler les flèches piquées sur sa tête, et faisant signe qu'il ne s'en porte pas plus mal. Mais sa tête avait l'air d'un porc-épic.

Les sauvages, d'abord effrayés, reviennent peu à peu, et enfin, ne pouvant plus contenir leur étonnement, se mettent à danser autour de lui en gambadant. Ce fut alors un triomphe : c'était à qui le toucherait, à qui s'assurerait du miracle. Les jeunes filles lui piquaient des aiguilles dans le nez, les garçons lui plantaient, à grands renforts de coups de marteau, des clous sur la tête ; un autre, plus espiègle que tous les autres, avait déniché un vilebre-

quin et lui enfonçait la mèche n° 1 dans l'occiput, lorsque le chef, qui était devenu d'une douceur charmante, dit aux enfants, en iroquois :

— Allons ! allons ! mes enfants, vous finirez par importuner Monsieur.

D'un signe il éloigna tout le monde, et invita Dubois à se retirer avec lui dans son wigwam. Là eut lieu une conférence secrète dont rien ne transpira.

Lorsque tous deux sortirent de la tente, le chef regardait Dubois avec une bienveillance extrême mêlée de compassion; il fit un signe que tout le monde comprit, et aussitôt on se rangea respectueusement sur le passage de Dubois.

Le chef expliqua alors que le « guerrier à la tête d'érable » n'avait pas sa raison !

Dubois avait dit tant de bêtises dans son entretien avec le chef, que celui-ci le croyait fou.

Quand je vous dis qu'il était bête !

Dubois, se voyant libre, demanda la route de Paris. On lui dit qu'il faut aller s'embarquer à Boston. On lui donne un guide, il part.

Arrivé dans la ville, il le renvoie en le chargeant de dire bien des choses aux sauvages de sa part; et de lui écrire pour lui donner de leurs nouvelles; et de bien faire attention de ne pas manquer de bien faire la commission; et de n'y pas manquer, bien sûr; et de ne rien oublier de ce qu'il lui disait, et de porter ce sucre d'orge au petit du vilebrequin; qu'il l'avait trouvé bien gentil et qu'il l'aimait bien; et de ne pas sucer le sucre d'orge en route : et voilà.

Et puis alors il s'en va au consulat de France. Là il raconte son histoire : le consul n'en croit pas un mot et le met à la porte.

Le lendemain, Dubois, en se promenant dans la ville, voit du

monde attroupé devant une boutique où un homme, jouant de la grosse caisse, annonçait une exhibition magnifique de tous les rois, reines, princes, princesses et personnages célèbres de la terre. Ça ne coûtait que deux sous. Dubois entre, dans l'espoir d'y voir le roi de France et de lui conter son histoire.

Dieu ! quel coup de temps !

Savez-vous qui il reconnaît, debout auprès de l'empereur du Maroc et habillée en sultane ?

La fille du coiffeur de Paris ! sa passion, sa seule passion !

A cette vue il perd la tête, demande le maître de l'établissement, se trouve devant lui, et reconnaît qui ?

L'auteur de sa tête, accompagné du mécanicien qui lui a fait sa langue et sa mâchoire !

Dubois raconta son histoire. Le coup de sabre du sultan, les trous des cornes, les pointes des flèches et des tomahawks avaient bien détérioré la tête de bois, cependant le sculpteur et le mécanicien reconnurent très bien leur ouvrage.

Ils lui apprirent que, forcés par des revers de fortune de s'expatrier, ils avaient monté un cabinet de figures de cire mécaniques ; que la fille du coiffeur de Paris était tout bonnement une figure de cire comme les autres, et peu propre à faire une bonne femme de ménage. Ils lui offrirent de l'associer à leur industrie, soit en qualité de figure de cire, soit en qualité de Directeur Général du Contentieux. Il refusa leurs offres, mais leur laissa entrevoir qu'il accepterait avec plaisir quelques réparations à la tête.

Non-seulement ces braves Allemands y consentirent, mais encore ils poussèrent la générosité au point de lui faire une tête en bois des Iles, avec une langue neuve en cuir de Russie, une vis en acier et un œil de verre, de sorte qu'au lieu de sentir la peau de daim mouillée son haleine embaumait le cuir de Russie. Ils changèrent ses traits en ceux d'une jeune fille de quinze ans, peignirent la figure au blanc de zinc (crainte des coliques de plomb que le blanc de céruse aurait pu lui donner), lui firent des cou-

leurs, des lèvres vermeilles, et ajoutèrent à tant de générosités une magnifique perruque à la Louis XIV chocolat, et de jolies petites moustaches noires à crocs.

Ainsi ficelé, ils conduisirent Dubois chez le consul de France, qui, prévenu par son physique agréable, le reçut fort bien et le retint à dîner ainsi que le mécanicien et le sculpteur. Dubois charma d'autant plus la compagnie par le récit de ses aventures, que depuis ses réparations, comme sa tête neuve était en bois des Iles, il avait un accent créole tout à fait agréable. Le soir, comme tous les trois avaient un peu trop bu, le consul les fit rapporter chez eux dans sa propre voiture.

Ce diplomate fit équiper un vaisseau à trois ponts pour ramener Dubois en France. Le sculpteur et le mécanicien vinrent l'accompagner jusqu'au vaisseau, et ces braves gens le forcèrent d'accepter en souvenir, et pour se distraire pendant la traversée, un singe qui faisait tout seul, à l'instar du célèbre canard de M. de Vaucanson : seulement il était encore plus fort, car il n'y avait même pas besoin de lui donner à manger pour le faire digérer.

Ils se séparèrent tout en larmes.

A bord, Dubois fut traité comme un prince. Officiers et matelots ne se lassaient pas de lui entendre raconter ses aventures étonnantes ; quant au singe à mécanique, c'était la coqueluche du gaillard d'avant.

Arrivé en France, on ne parla que de lui. Le roi voulut le voir, lui fit raconter son histoire en présence de toute la Cour, et le présenta à la Reine et aux Princesses, qui lui donnèrent leur main à baiser, et chacune une orange. On le congédia généreusement, et le lendemain une voiture de la Cour vint le prendre pour le conduire aux Invalides, où tous les vieux débris l'attendaient.

Son arrivée fut un triomphe. On l'embrassait, on le félicitait ; c'était à qui causerait avec lui et lui payerait des petits verres

Au bout de quelque temps, cependant, comme on se lasse de tout, on se lassa de lui. On s'aperçut qu'il était affreusement bête et horriblement ennuyeux : on s'éloigna.

D'un autre côté, les étrangers ne venaient plus le voir : ceux qui, venus d'abord, avaient raconté leur visite à d'autres personnes, furent traités d'imbéciles, de sorte que peu à peu personne n'osa plus demander « l'Invalide à la Tête de Bois. »

Bientôt même son existence fut révoquée en doute par les corps savants : Dubois le sut, et s'en affecta.

Dégoûté des hommes, désenchanté de la gloire, il se livra avec fureur à la pêche à la ligne. Il ne pouvait jamais rien prendre, parce qu'il ignorait les règles de cet art et n'avait pas assez d'intelligence pour comprendre qu'il fallait un appât pour attirer les poissons : il s'obstinait à espérer qu'un d'eux finirait par prendre son hameçon pour un ver, et qu'il l'attraperait.

Un jour pourtant une secousse vint ébranler son flotteur, qui fit un plongeon rapide. Fou de joie, Dubois lève sa ligne, tire, et jette à quinze pas de lui un énorme soulier que le courant avait porté dans la direction de sa ligne.

Dubois, convaincu qu'il avait enfin capturé un poisson, ne put supporter cet excès de joie : il était trop bête pour devenir fou : il devint idiot.

—

Aujourd'hui, il ne sort plus de l'hôtel des Invalides.

Toute la journée, il vient tendre au-dessus des fossés une ficelle attachée à un bâton.

Il ne bouge pas et ne pense à rien.

Aux heures des repas, on vient le chercher : il se laisse conduire comme un enfant, en répétant d'un air hébété :

— C'est gnion câpe !... c'est gnion câpe !

LE FLEUVE.

L'homme est la mesure
de toute chose.

PROTAGORAS.

Je m'en vais le long de la plage, les yeux fixés sur la mer, l'âme perdue dans une tristesse infinie. Cet horizon morne, qui m'attire et qui m'épouvante, m'apparaît comme l'image du néant implacable d'où je sortais hier et où je retomberai demain.

Grand Dieu! que suis-je devant l'infini de l'océan, quand je pense que cet océan lui-même, qui couvre les trois quarts de notre globe, est à peine, dans l'infini de l'univers, comme la goutte de rosée qui humecte un grain de sable? Par quel prodige se peut-il faire que l'homme, cet être infirme et misérable, puisse vivre une heure au milieu de cette immensité sans que son âme l'abandonne, perdue dans le vertige de l'infini?

A quoi bon la vie, à quoi bon la pensée, quand toutes les forces et toutes les intelligences de l'humanité, rassemblées dans un effort unique et suprême, ne pourraient ajouter une heure à la vie d'un homme ou un atome à la masse du globe?

Et pourtant je vis, et pourtant je parle, et tout faible et tout chétif que je sois, devant ce spectacle sublime dont la grandeur m'écrase, je sens que je ne suis pas seulement un spectateur, et que moi aussi j'y remplis un rôle. Ce sable que je foule garde la trace de mes pas; qu'elle y reste un jour ou que dans une heure le vent l'efface, qu'importe? j'aurai, moi aussi, marqué sur un point

de l'univers l'empreinte d'une force et d'une volonté dont, seul dans l'univers, je suis le maître. Dans ces torrents de lumière et de chaleur que le soleil verse sur notre globe, dans ces montagnes de nuages qui s'élèvent à flots pressés de la surface de l'océan, j'ai ma part et j'ai mon droit. Je ne reçois pas seulement, je donne; et pour si peu que compte mon être dans l'immensité de la création, il compte cependant, car il est aussi l'une des sources et l'un des affluents de la vie universelle.

Ainsi je m'en allais, tantôt accablé par cette immensité où je me perds, tantôt m'exaltant aux frémissements de cette vie que je sens palpiter en moi, et je ne savais plus si l'homme est grand ou s'il est petit, s'il n'est rien ou s'il est quelque chose.

Je m'arrêtai, je m'assis sur une roche à quelques pas de la mer, et je me laissai aller à cette rêverie où la raison épuisée se repose si doucement.

Un murmure à peine sensible se faisait entendre tout près de moi, et regardant à mes pieds, je vis que de la base de la roche où j'étais assis un petit filet d'eau s'échappait par une fissure et s'écoulait vers la plage. Je ramassai une coquille plate, et à force de précaution, je parvins à recueillir sans aucun mélange de sable quelques gouttes, que je bus, d'une eau pure et fraîche qui, sans aucun doute, arrivait là d'une source éloignée du bord de la mer.

Je me penchai d'abord, puis je me mis à genoux pour considérer de plus près cet infiniment petit de la nature et qui, moindre que le plus humble des ruisseaux, n'a pas même un nom dans la nomenclature des cours d'eau qui arrosent la terre.

Je le regardais couler, et je suivais avec un charme indicible cette course d'un instant vers la mer où il allait se perdre; et je disais adieu à ces quelques gouttes d'eau cherchant un chemin à travers les petits cailloux, comme on dit adieu à ces enfants trop

frêles qui, destinés à mourir jeunes, essayent quelques pas, balbutient quelques mots, et s'en retournent au ciel...

— Pourquoi, disais-je, t'avoir fait naître, et mourir aussitôt? Si ta source avait été plus loin du rivage, si quelques gouttes d'eau étaient venues grossir ton cours, tu serais un fleuve, tu aurais un nom dans les annales du globe et dans l'histoire de l'humanité.

A cette époque d'horreur et de ténèbres, quand notre planète, brûlante encore des feux où s'élaborait la vie, se soulevait et craquait de toutes parts, tu aurais mêlé tes ondes à celles de ces torrents qui bondissaient d'un bout du monde à l'autre, roulant dans leurs flots des continents tout entiers. Traçant ton cours à travers les plaines et les vallées, tu te serais écoulé majestueusement vers la mer, et tu aurais vu verdir sur tes rives l'herbe des premières prairies et le feuillage des premières forêts. Bientôt tu aurais senti naître dans ton sein les poissons et les coquillages, avant-coureurs d'animaux plus élevés dans l'échelle des êtres. Quelques siècles encore, et les amphibies, les reptiles, ébauches colossales des races futures, seraient venus se jouer dans tes eaux.

Puis, à cette époque solennelle et sacrée où la terre purgée de ses monstres se revêtait de sa dernière parure pour recevoir dignement la race humaine qu'elle sentait venir, les troupeaux innocents des brebis et des gazelles seraient venus s'abreuver le long de tes bords.

Enfin un jour, sous les sombres arceaux des forêts vierges, tu aurais vu s'avancer l'homme, et tu aurais frissonné, comme toute la nature, sous la puissance de son regard souverain.

Et alors, devenu comme tant d'autres créatures un des serviteurs de la race humaine et un des instruments de son génie, tu aurais arrosé des plaines fertiles, baigné les murs de cités puissantes, alimenté des canaux, animé des machines, et tu aurais emporté dans ton cours des barques chargées de richesses. Et plus tu te serais avancé vers la mer, plus tu serais devenu un fleuve puissant et envié; tu aurais servi de limite à des États redoutables, de retranchement à des races guerrières; les rois et les conqué-

rants t'auraient convoité, et tes flots se seraient gonflés des torrents de sang et de larmes qu'ils auraient fait couler pour toi! Tu serais devenu ainsi une des puissances de la terre, et ton nom demeurerait inscrit dans l'histoire à côté de celui des plus grands royaumes et des héros les plus glorieux.

Mais rien de tout cela n'est fait pour toi, pauvre inconnu! et la nature, en te donnant ce sillon à peine creusé dans le sable, semble avoir eu pitié de ta faiblesse. Au fleuve, un lit : à toi, un berceau! tu es si petit et si frêle, et ton cours éphémère te mène si vite de la naissance à la mort!

Je veux le voir de plus près; je veux mesurer à la longueur de mes membres cette miniature où je retrouve, réduite aux proportions de l'infiniment petit, l'image d'un grand fleuve, et je me couche à côté de ses bords.

Mais à mesure que je le contemple, à mesure que je suis dans la diversité de leurs détails et dans l'harmonie de leur ensemble les mille traits du tableau qui est sous mes yeux, je sens se retirer de moi la notion de l'étendue; la puissance de l'absolue s'empare de ma raison, maîtrise jusqu'à mes sens, et comme à travers le foyer d'un microscope, un monde ignoré se révèle à moi. Le rocher devient montagne; la fissure, caverne, d'où s'élance une cascade écumante. Voici le lac profond où les eaux bouillonnent et tournoient en cherchant un passage; du haut de cet amas de rochers, elles se précipitent, entraînant les débris des plantes et des cailloux qu'elles ont arrachés sur les bords; là, tournant au pied de ce promontoire, le courant rapide glisse comme un trait entre deux berges escarpées; plus loin, s'étendant sur une plaine, le fleuve s'élargit, se calme, et découpe sur ses rives mille festons capricieux; le voici enfin à son embouchure : sur la grève encore humide que le flot vient d'abandonner, il s'étale, il se divise, et tandis que la masse de ses eaux s'écoule par un large estuaire, le reste se partage en plusieurs canaux qui forment des îles et des deltas de sable.

De temps en temps je vois passer les débris des végétaux qui

croissent au pied du rocher ou dans les profondeurs inconnues de la source, ou bien, se débattant contre le flot qui l'emporte, un être vivant qui ne veut pas mourir. Je vois bondir à travers les cascades des torrents de cailloux entraînés par les eaux furieuses, et quand je pense à ce que contient de créatures vivantes une seule goutte d'eau, je puis à peine concevoir combien est incalculable le nombre des animaux qu'un seul de ces cailloux écrase à chacune de ses révolutions.

Mais quoi ! ces cailloux mêmes, ces grains de sable, qui sont pour moi les dernières bornes du monde pénétrable à mes sens, que sont-ils si je les compare à ces milliards de créatures dont je ne puis même entrevoir l'inconcevable petitesse ? Nécropoles où reposent des peuples entiers, champs de bataille pavés d'ossements humains, que vous êtes peu de chose devant ce petit morceau de craie que je tiens entre deux doigts, et qui renferme, au nombre de plusieurs millions, les squelettes, — les squelettes seulement ! d'une race animale dont les débris forment à eux seuls une grande partie de la masse du globe !

Ainsi, à cette limite extrême où mes sens ne peuvent plus me suivre, ces êtres invisibles que mon intelligence seule me permet de deviner s'élèvent comme des colosses au-dessus des myriades d'animaux et de plantes qui fourmillent à leurs pieds ; l'infini recommence, ou plutôt il se continue dans les profondeurs d'un monde nouveau.

Mais moi-même ne suis-je pas bien moindre qu'un atome, lorsque je me compare au plus petit de ces astres qui voguent par millions dans l'immensité du ciel ? Quand je songe que tous ces grands corps, ceux que je vois et ceux que je devine, sont moins encore, devant l'infini, qu'une goutte de rosée devant l'océan ?...

Non, non, Protagoras, l'homme n'est point la mesure de toute chose : semblable à ces corps célestes qu'une force inconnue sou-

tient et dirige au milieu de l'espace, il flottera toujours sur les abîmes de la vie sans pouvoir les mesurer jamais. Jamais il ne lui sera donné de connaître les bornes de l'infini ou les degrés de l'absolu, puisque l'infini n'a point de bornes et que l'absolu n'a point de degrés : tout ce qu'il pourra faire, ce sera de se comparer aux créatures inertes ou animées qui vivent avec lui sur le point imperceptible où il s'agite un instant jusqu'à ce qu'il meure.

Mais quelque faible, quelque misérable que soit son corps, il a une âme, et c'en est assez pour le faire l'égal et le maître de toutes les choses créées...

LE FLEUVE. — Tu n'as que l'âme d'un homme : moi, j'ai l'âme de la nature. Compare, si tu l'oses !

FIN.

TABLE

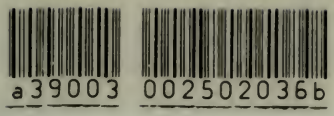
LE CANOT DE L'AMIRAL 1
LA VIEILLE MONTRE 18
LE ROSSIGNOL 24
L'EXPOSITION DE CHIENS 28
LES PETITS BATEAUX DES TUILERIES 44
LA FIN DU MONDE 47
L'ANE DE BURIDAN 58
LE LIVRE JAPONAIS 66
TÉLÉMAQUE ! 86
LE BŒUF 105
VIEUX AIRS 125
LES DEUX VIEILLES DAMES SOURDES 136
L'ODE A LYDIE 150
LES MOUCHES 153
LE CRAPAUD BLANC 173
LE BROCHET MAUDIT 184
HISTOIRE DE L'INVALIDE A LA TÊTE DE BOIS 201
LE FLEUVE 229

Achevé d'imprimer pour la première fois à Fontenay-le-Comte, chez P. Robuchon, le 15 juin MDCCCLXXII.

54
6284 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 002502036b

CE PQ 2367
.M84N6 1872A
COO MCUTON, EUGE NOUVELLES ET
ACC# 1225593

CE